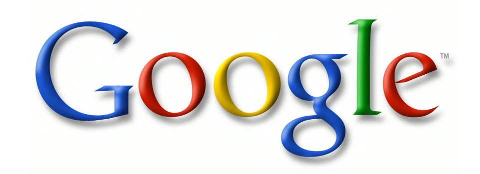
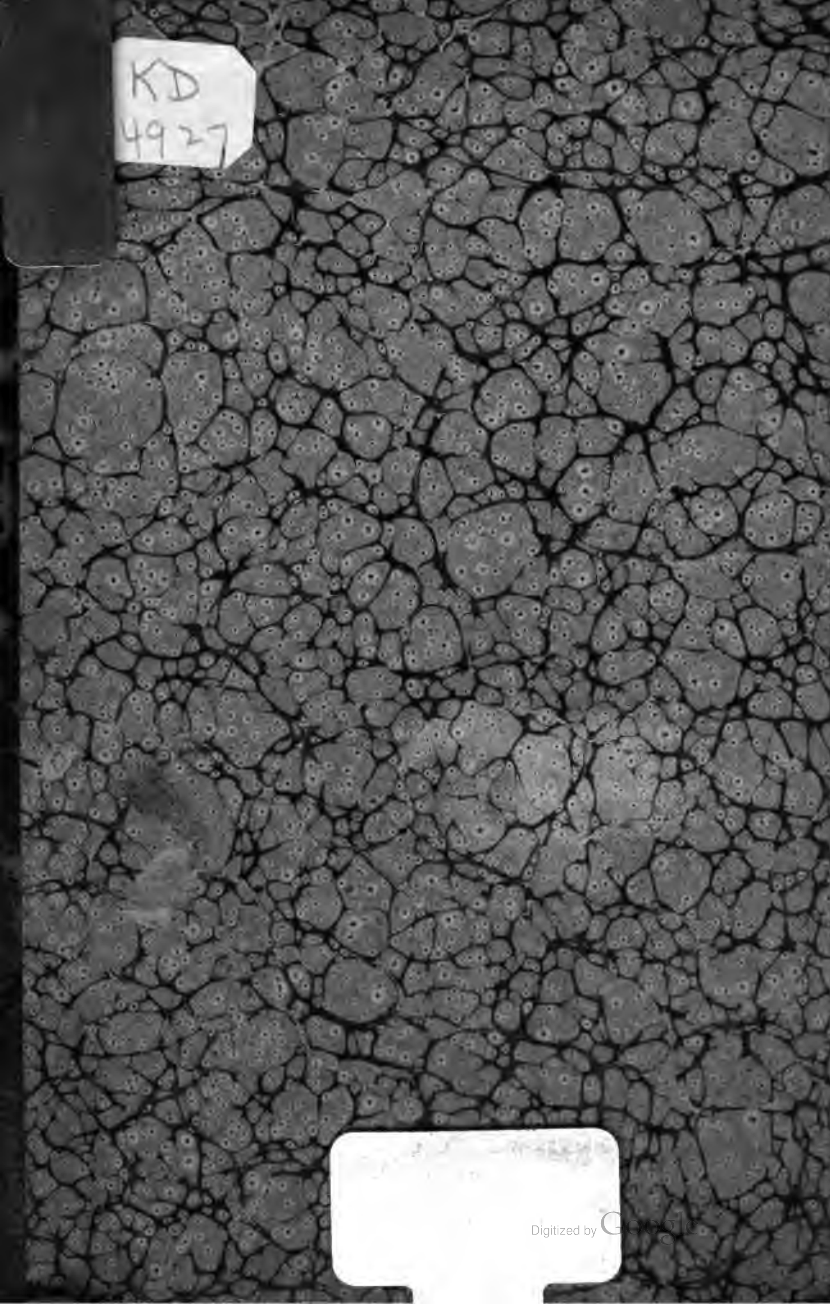
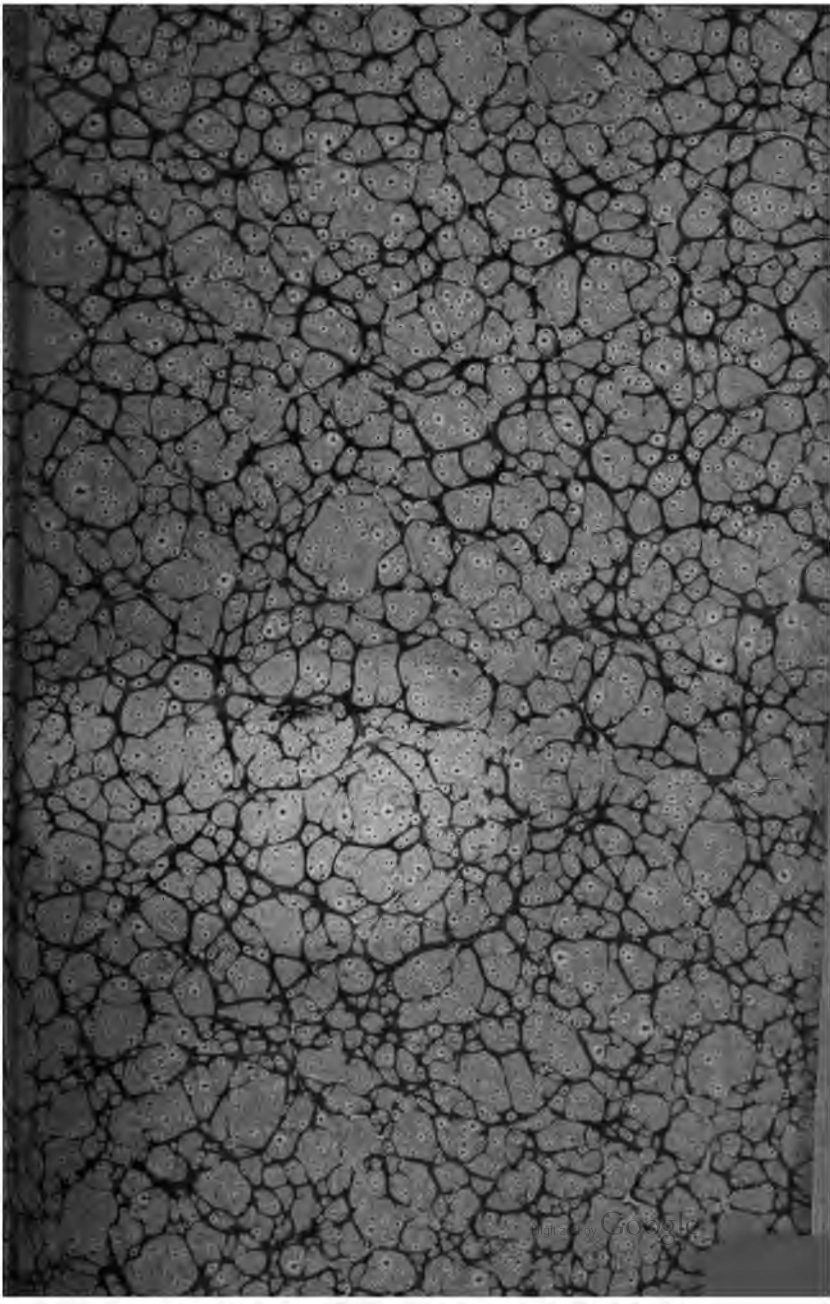



HN 1V35 .


KD
4927



5

HERMANN ET DOROTHÉE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus 9, à Paris

GOETHE

HERMANN ET DOROTHÉE

TRADUCTION FRANÇAISE

PAR B. LÉVY

Professeur d'allemand au lycée Louis-le-Grand
et à l'association philotechnique

AVEC LE TEXTE ALLEMAND ET DES NOTES

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

Walter Atherton

AVANT-PROPOS.

Hermann et Dorothée, commencé vers la fin de 1796, fut terminé dans la première moitié de l'année suivante Gœthe, alors âgé de quarante-sept ans, était dans toute la force de son génie, et il n'a rien écrit de plus parfait que ce poëme. Plein de l'antiquité, sous le charme des merveilles qu'il avait admirées en Italie, le poëte sut répandre sur son œuvre toutes les beautés des chefs-d'œuvre classiques. Cependant *Hermann et Dorothée* est la plus poétique expression des temps modernes, une admirable peinture de cette grande époque qui changea la face du monde. Pour chanter de si mémorables événements, Gœthe n'a pourtant choisi qu'un cadre fort simple :

« La guerre chasse devant elle les habitants de la rive droite du Rhin, qui viennent chercher un asile de l'autre côté du fleuve. Dans leur fuite précipitée, ces malheureux émigrés passent non loin de la petite ville habitée par Hermann ; celui-ci, en leur portant quelques secours, rencontre au milieu d'eux une jeune fille dont les nobles qualités le remplissent d'une tendre admiration. Il observe pendant quelque temps sa bonté, sa grâce, son intelligence ; puis, vaincu par tant de charme uni à tant de vertus, il la choisit pour fiancée. La mère de Hermann approuvant le choix de son fils, l'aide à triompher des objections que le père élève contre cette union qui lui semble mal assortie. »

Ainsi donc un jeune homme qui épouse une jeune fille,

voilà le sujet de ce poëme épique! un sujet que l'auteur a traité avec tant de prédilection, dont il vantait les merveilleux avantages.

A la fin du mois d'avril 1797, il écrivait à Meyer, son ami : « J'ai terminé *Hermann et Dorothée*, et le sujet me paraît si heureux, que je pense qu'on en trouve rarement un pareil deux fois en sa vie. » Ce qu'on trouve plus rarement encore, c'est le génie capable de tirer une telle œuvre d'un tel sujet. Car ici Gœthe doit tout à lui-même; l'esprit qui anime son ouvrage, qui le rend si original n'appartient qu'à lui seul, eût-il trouvé ailleurs certains détails, quelques traits touchants dont il a orné son livre.

Dans une chronique du dix-huitième siècle, il a pu lire la fuite des habitants de Salzbourg chassés par un prince intolérant; on y raconte, en effet, l'histoire d'un riche meunier épousant une jeune fille proscrite. Voilà bien la conduite de Hermann. Mais ce récit est un épisode isolé, une simple nouvelle qui n'a trait à aucun événement célèbre des temps présents ou passés; de là à un poëme épique, la distance est grande. La *Louise* de Voss, publiée en 1795, est souvent citée comme ayant inspiré Gœthe; mais la parenté qu'on veut établir entre les deux œuvres n'existe point; elles n'ont rien de commun, ni les idées, ni la forme, ni le vers lui-même, quoiqu'elles soient toutes deux écrites en vers hexamètres; mais l'hexamètre de Gœthe, pour qui sait l'allemand, est d'une tout autre nature que celui de Voss ; puis les lettres de Schiller nous apprennent que Gœthe avait conçu son poëme longtemps avant la publication de la *Louise*. Comment d'ailleurs comparer ce tableau de famille, quelque charmant qu'il soit, aux accents épiques de *Hermann et Dorothée!* Qu'on relise, par exemple, les

discours du pasteur de Gœthe, et ceux du pasteur de Grunau dans l'idylle de Voss, on verra aisément qu'ils ne sont pas sortis de la même source; Louise et Dorothée, Walter et Hermann ne se ressemblent en aucune façon; vouloir mettre sur le même plan l'œuvre de Voss et celle de Gœthe, c'est ne pas connaître la poésie allemande ni la poésie en elle-même. A ces prétendus modèles, on pourrait, avec plus de raison, en ajouter d'autres, et tout d'abord les sources éternelles de la poésie épique, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, que Gœthe aimait tant à relire.

Mais laissons là ce que le poëte doit ou ne doit pas à ses prédécesseurs. Quoi qu'il en puisse être, *Hermann et Dorothée* restera une des compositions les plus originales de la littérature allemande, et peut-être de toutes les littératures. Aucune d'elles, en effet, ne peut se vanter de posséder un poëme épique où ne figurent que l'humble famille et les braves voisins d'un hôtelier champêtre. Et Gœthe, comme les grands modèles de l'antiquité, sait rattacher à l'histoire de ces modestes personnages les événements les plus célèbres, les mœurs, les coutumes, et jusqu'aux modes de son temps. Ainsi il a chanté, dans ce poëme, la Révolution française, et jamais on n'a rendu meilleure justice aux profonds réformateurs qui ont illustré nos premières assemblées politiques. Chaque trait de cette grande période trouve, sans effort, sa place dans ce cadre étroit. Le poëte, en racontant une action si obscure, y mêle les leçons les plus sublimes de l'histoire et de la morale, sans jamais oublier le langage ni la condition de ses héros. Il montre comment, au milieu des plus terribles agitations, il y a toujours une place pour les modestes vertus; une carrière ouverte à l'homme paisible, pendant qu'ailleurs on lutte pour l'empire du monde. Aux faibles, à ceux dont la foi chan-

celle à la vue de tant de bouleversements, il semble dire : « Courage ; remplissez votre rôle, il est beau, il est utile ; gardez-vous de dédaigner votre condition, si humble qu'elle soit : vous y trouverez le vrai bonheur presque toujours et quelquefois la gloire ; ce ne sont pas les titres pompeux, mais les vertus solides qui donnent une célébrité digne d'envie. » L'œuvre du poëte unit l'exemple au précepte, car il n'a pas choisi, pour les chanter, Achille, Agamemnon, Hélène ou Clytemnestre ; il a choisi un père, une mère, une pauvre jeune fille, un villageois, un pasteur, un apothicaire. Avouons toutefois que ces personnages inconnus nous touchent autant que les plus fameux héros ; leurs noms sont moins retentissants, mais les titres d'ami, d'époux, de père sont sacrés et nous touchent également dans toutes les conditions. Le prestige du merveilleux leur manque ; le sentiment, la raison, l'esprit ne leur manquent pas. Ils sont d'ailleurs, et c'est là le grand mérite de l'œuvre de Gœthe, l'expression de notre civilisation, comme ceux d'Homère sont l'expression de la civilisation grecque.

Enfin, si la poésie épique est une peinture idéale des caractères, si elle exprime les sentiments les plus élevés de l'humanité, si l'action qu'elle chante doit être intéressante et le dénoûment moral et heureux à la fois, *Hermann et Dorothée* renferme, sans doute, toutes les qualités d'un poëme épique ; et jamais poëte n'a mieux compris, mieux suivi que Gœthe le conseil renfermé dans ce beau vers :

Sur des pensers nouveaux, faisons des vers antiques.

B. L.

ARGUMENT ANALYTIQUE.

CHANT Ier. — Le père et la mère de Hermann sont assis sous la porte de leur demeure, l'hôtel du Lion d'or. — La petite ville est déserte; les habitants sont sortis pour voir passer de malheureux émigrés que la guerre a chassés de leurs foyers. — Peu à peu ils rentrent et avec eux on voit revenir le pasteur et l'apothicaire qui s'arrêtent auprès des maîtres du Lion d'or. — Après les compliments d'usage, l'apothicaire fait une description lamentable de ce qu'il vient de voir. — Touché du récit de tant de misères, l'hôtelier se félicite d'avoir envoyé aux pauvres fugitifs quelques secours que son fils Hermann est allé leur porter. — Cependant il exhorte ses hôtes à avoir confiance en Dieu; il les invite à entrer dans sa maison. — Les trois amis entrent, prennent place autour d'une table ronde, dans une salle fraîche et agréable, et, pendant leur entretien, on entend le pas des chevaux qui ramènent Hermann, le fils de l'hôtelier.

CHANT II. — Hermann rend compte de sa mission. — Il fait l'éloge d'une jeune fille qu'il a rencontrée au milieu des malheureux proscrits. — Réflexions égoïstes de l'apothicaire sur le mariage. — Vive repartie de Hermann. — Ses parents applaudissent, et la mère fait le récit du triste événement, du terrible incendie qui précéda leur propre union. — Cependant le père exprime le désir ardent de voir son fils épouser quelque riche héritière, une des filles de l'opulent marchand qui habite de l'autre côté de la place, dans la plus belle maison de la ville. — Hermann explique les raisons qui l'ont éloigné pour toujours de cette demeure. — Courroux du père.

CHANT III. — Hermann sort. — L'hôtelier poursuit son discours. Il veut que l'homme marche toujours en avant. — Il rappelle sa propre

valeur et le rôle qu'il a joué au sein du conseil municipal, où il a six fois dirigé les travaux publics. Il craint que son fils ne suive point son exemple. — La mère défend Hermann et sort pour aller le consoler. — Le père se calme. — L'apothicaire est touché des paroles de l'hôtelier; quelques-unes pouvaient lui être appliquées; il développe les motifs qui l'empêchent de marcher avec le temps, de satisfaire à toutes les exigences d'une civilisation nouvelle.

CHANT IV. — Cependant la mère cherche son fils; elle traverse la cour, le jardin et les champs, et le trouve enfin assis sous le grand poirier. — Elle s'informe de la cause de son chagrin. — Hermann l'explique par des paroles que sa mère ne trouve pas sincères. — Le jeune homme se défend timidement. — Sa mère insiste et finit par lui arracher l'aveu de son amour pour Dorothée. — Cet aveu est accueilli par elle sans reproche et sans surprise. — La tendresse maternelle voulait savoir le secret de Hermann pour servir les intérêts de son noble cœur. — La mère et le fils retournent auprès du père.

CHANT V. — La mère ramène Hermann devant son père auquel elle découvre le penchant de son fils. — Silence du père. — Le pasteur défend la cause du jeune homme. — L'apothicaire offre ses bons services. — Hermann les accepte, mais il demande que le pasteur se joigne à l'apothicaire. — Le père consent, et les deux amis, conduits par Hermann, partent pour remplir leur mission. — Hermann arrête sa voiture près d'une fontaine ombragée par des tilleuls séculaires. — Les deux amis poursuivent leur route et rencontrent au milieu des émigrés un sage vieillard qui, interrogé par le pasteur, fait le plus bel éloge de l'excellent cœur de Dorothée.

CHANT VI. — Paroles nobles et éloquentes du vieillard touchant le sort de ses compagnons d'exil; il fait un admirable tableau de la Révolution. — Sage réponse du pasteur. — Héroïsme d'une jeune fille. — L'apothicaire a enfin trouvé Dorothée que le pasteur reconnaît au portrait que Hermann en avait tracé. — Il admire sa beauté et son activité, s'informe d'elle auprès du vieillard. — Il apprend qu'elle est l'auteur de l'acte héroïque qui vient d'être raconté et que ses autres vertus sont à la hauteur de son courage. — Les deux amis édifiés retournent auprès de Hermann auquel ils rapportent l'heureuse issue de leur mission. — Inquiétude de celui-ci. — Il engage ses amis à

retourner vers ses parents, tandis que lui-même veut connaître son sort de la bouche de celle qu'il a choisie comme fiancée.

CHANT VII. — Rencontre de Hermann et de Dorothée à la fontaine. — Hermann n'ose pas avouer ses véritables sentiments; il feint de vouloir engager la jeune fille au service de ses parents. — Dorothée accepte —Elle revient avec Hermann auprès des siens. — Touchants adieux de Dorothée à ses compagnes d'exil.

CHANT VIII. — Départ de Hermann et de Dorothée. — Dorothée, afin de les mieux servir, s'informe du caractère des parents de Hermann. — Celui-ci satisfait à son désir. — Dorothée promet de les contenter l'un et l'autre. — Les ombres de la nuit couvrent la terre quand ils s'approchent du Lion d'or. — Chute de Dorothée presque sui le seuil de la maison.

CHANT IX. — Impatience des parents qui attendent Hermann. — Comment l'apothicaire, encore enfant, fut corrigé par son père du défaut de l'impatience. — Belle réflexion du pasteur. — Entrée de Hermann et de Dorothée. — Plaisanteries du père. — Émotion douloureuse de Dorothée. — Hermann explique l'erreur et la confusion de la jeune fille. — Le pasteur unit les deux jeunes gens. — Origine de la bague portée par Dorothée. — Beaux sentiments qu'elle rappelle. — Nobles paroles de Hermann.

Hermann und Dorothea.

Prolog[1].

Also das wäre Verbrechen, daß einst Properz[2] mich begeistert,
Daß Martial[3] sich zu mir auch, der verwegne, gesellt?
Daß ich die Alten nicht hinter mir ließ, die Schule zu hüten,
Daß sie nach Latium[4] gern mir in das Leben gefolgt?
Daß ich Natur[5] und Kunst zu schaun mich treulich bestrebe,
Daß kein Name mich täuscht, daß mich kein Dogma[6] beschränkt?
Daß nicht des Lebens bedingender Drang[7] mich, den Menschen, verändert,
Daß ich der Heuchelei dürftige Maske verschmäht?
Solcher Fehler, die du, o Muse, so emsig gepfleget,
Zeihet der Pöbel mich; Pöbel nur sieht er in mir.
Ja, sogar der Bessere[8] selbst, gutmüthig und bieder,

Voici donc mes crimes : jadis j'ai cédé aux inspirations de Properce; Martial, le téméraire, a, lui aussi, combattu avec moi; les anciens, je ne les ai point laissés derrière moi, gardant l'école ; ils ont daigné me suivre au Latium, au sein de la vie; étudier l'art et la nature fut le but de mes efforts constants. Aucun nom ne m'a jamais séduit; aucune doctrine ne m'a enchaîné; la pressante nécessité de la vie n'a pas fait de moi un autre homme; j'ai toujours dédaigné le masque transparent de l'hypocrisie. Tels sont les défauts, ô Muse, défauts cultivés par tes soins, dont m'accuse le vulgaire; il ne voit que vulgaire en moi. Oui, plus d'un brave homme lui-même, dans sa loyale bonhomie, me vou-

Will mich anders; doch du, Muse, befiehlst mir allein;
Denn du bist es allein, die noch mir die innere Jugend
Frisch erneuest, und sie mir bis zu Ende versprichst.
Aber verdopple nunmehr, o Göttin, die heilige Sorgfalt!
Ach! die Scheitel umwallt reichlich die Locke nicht mehr.
Da bedarf man der Kränze, sich selbst und Andre zu täuschen;
Kränzte doch Cäsar[1] selbst nur aus Bedürfniß das Haupt.
Hast du ein Lorbeerreis mir bestimmt, so laß es am Zweige
Weiter grünen, und gieb einst es dem Würdigern hin;
Aber Rosen[2] winde genug zum häuslichen Kranze;
Bald als Lilie schlingt silberne Locke sich durch.
Schüre die Gattin das Feuer, auf reinlichem Herde zu kochen,
Werfe der Knabe das Reis, spielend, geschäftig dazu!

drait changer; mais toi, Muse, toi seule tu me gouvernes; car c'est toi seule qui ranimes sans cesse la jeunesse de mon cœur, qui me la promets florissante à tout jamais. — Redouble, ô déesse, redouble désormais ta sainte sollicitude! Hélas, une chevelure épaisse n'ombrage plus mon front; maintenant il faut des couronnes pour se tromper soi-même et tromper les autres; César lui-même n'a-t-il pas couronné sa tête par nécessité? Si tu me destines un rameau de laurier, laisse le verdir sur la branche; et donne le un jour au plus digne; mais des roses pour moi, tresse moi des couronnes de roses; bientôt s'y mêleront au lieu de lis mes boucles argentées. Qu'une épouse chérie attise mon feu, et prépare nos repas sur un foyer brillant de propreté; que mon jeune fils y jette, en se jouant, les ramilles pétil-

Laß im Becher nicht fehlen den Wein! Gesprächige Freunde,
Gleichgesinnte, herein! Kränze, sie warten auf euch.
Erst die Gesundheit des Mannes[1], der, endlich vom Namen Homeros
Kühn uns befreiend, uns auch ruft in die vollere Bahn!
Denn wer wagte mit Göttern den Kampf? und wer mit dem Einen[2]?
Doch Homeride zu sein, auch nur als letzter, ist schön.
Darum höret das neuste Gedicht[3]! Noch einmal getrunken!
Euch besteche der Wein, Freundschaft und Liebe das Ohr.
Deutschen[4] selber führ' ich euch zu, in die stillere Wohnung,
Wo sich, nah der Natur, menschlich der Mensch noch erzieht.
Uns begleite des Dichters Geist, der seine Luise[5]
Rasch dem würdigen Freund, uns zu entzücken, verband.
Auch die traurigen Bilder[6] der Zeit, sie führ' ich vorüber;
Aber es siege der Muth in dem gesunden Geschlecht.
Hab' ich euch Thränen[7] in's Auge gelockt und Lust in die Seele

lantes; que jamais le vin ne fasse défaut dans ma coupe! Vous qui, comme moi, aimez les longues causeries, fidèles amis, entrez! Les couronnes vous attendent. D'abord la santé de l'homme qui osa nous affranchir du nom d'Homère, et ouvrir à nous aussi une carrière plus libre. Qui oserait lutter contre les dieux? lutter contre l'unique? Mais être Homéride, même le dernier, est beau. C'est pourquoi entendez mon nouveau poëme! Buvons une fois encore! Que le vin, l'amitié et l'amour séduisent votre oreille. Je vous conduirai chez des allemands mêmes, dans ces demeures paisibles où l'homme fidèle à la nature, sait encore rester homme. Puisse nous guider l'esprit du poète qui, pour nous charmer, hâta l'alliance de sa Louise avec son digne ami. Les sombres tableaux de notre époque passeront aussi devant vous; mais loin de décourager, qu'ils élèvent les cœurs d'une génération saine et robuste. — Si vos larmes ont coulé, si mes chants ont captivé votre âme; venez, serrez-moi cordiale-

Singend geflößt, so kommt, drücket mich herzlich an's Herz!
Weise denn sei das Gespräch! Uns lehret Weisheit am Ende
Das Jahrhundert; wen hat das Geschick nicht geprüft?
Blicket heiterer nun auf jene Schmerzen zurücke,
Wenn euch ein fröhlicher Sinn manches entbehrlich erklärt.
Menschen lernten wir kennen und Nationen; so laßt uns,
Unser eigenes Herz kennend[1], uns dessen erfreun.

Erster Gesang.

Kalliope[2].

Schicksal und Antheil.

Hab' ich den Markt und die Straßen doch nie so einsam gesehen!
Ist doch die Stadt wie gekehrt! wie ausgestorben! Nicht fünfzig,
Däucht mir, blieben zurück, von allen unsern Bewohnern.
Was die Neugier nicht thut! So rennt und läuft nun ein jeder,
Um den traurigen Zug der armen Vertriebnen zu sehen.

ment contre votre cœur! Puis, que nos propos soient sages. Le siècle à son déclin nous enseigne la sagesse; qui la destinée n'a-t-elle pas éprouvé? Jetez désormais des regards plus sereins sur les douleurs passées; un esprit content accoutume à se passer de peu. Nous avons appris à connaître les hommes et les nations; maintenant apprenons à connaître notre propre cœur, à y trouver la source de nos joies.

CHANT I.

CALLIOPE.

DESTINÉE ET INTÉRÊT.

Non, jamais je n'ai vu la place et les rues si désertes! La ville semble vide, tout-à-fait morte! Pas cinquante de tous nos habitants n'y sont restés, je crois. Que ne fait point la curiosité! En ce moment on court à l'envi pour aller voir le triste passage des

Bis zum Dammweg, welchen sie ziehen, ist's immer ein Stündchen,
Und da läuft man hinab im heißen Staube des Mittags. [Elend
Möcht ich mich doch nicht rühren vom Platz, um zu sehen das
Guter fliehender Menschen, die nun, mit geretteter Habe,
Leider das überrheinische Land[1], das schöne, verlassend,
Zu uns herüber kommen, und durch den glücklichen Winkel
Dieses fruchtbaren Thals und seiner Krümmungen wandern.
Trefflich hast du gehandelt, o Frau, daß du milde den Sohn fort
Schicktest, mit alten Linnen und etwas Essen und Trinken,
Um es den Armen zu spenden; denn Geben ist Sache des Reichen[2].
Was der Junge doch fährt! und wie er bändigt die Hengste!
Sehr gut nimmt das Kütschchen sich aus, das neue; bequemlich
Säßen Viere darin, und auf dem Bocke der Kutscher.
Dießmal fuhr er allein, wie rollt es leicht um die Ecke!

malheureux proscrits. Jusqu'à la chaussée qu'ils suivent il y a toujours bien une petite lieue; et l'on y court, on s'y précipite à la chaude poussière de midi. Moi, je ne bougerais pas de ma place pour voir la misère et la fuite de tant de braves gens. Hélas! Ils laissent le pays, le beau pays d'outre-Rhin, et viennent vers nous, avec ce qu'ils ont pu sauver; en ce moment ils traversent le coin fortuné, les détours sinueux de notre fertile vallée. Je te loue, chère femme, d'avoir charitablement envoyé notre fils avec du vieux linge et un peu de nourriture et de boisson destinés à ces malheureux; car donner est l'affaire du riche. Comme l'enfant conduit! comme il maîtrise ses étalons! Notre voiture neuve a fort bon air; quatre personnes y tiendraient à l'aise et le cocher sur son siége. — Cette fois il allait seul; avec quelle légèreté l'attelage tourne le coin! Ainsi parlait à

So sprach, unter dem Thore des Hauses sitzend am Markte
Wohlbehaglich, zur Frau der Wirth zum goldenen Löwen.

Und es versetzte darauf die kluge, verständige[1] Hausfrau:
Vater, nicht gerne verschenk' ich die abgetragene Leinwand.
Denn sie ist zu manchem Gebrauch und für Geld nicht zu haben,
Wenn man ihrer bedarf[2]. Doch heute gab ich so gerne
Manches bessere Stück an Ueberzügen und Hemden;
Denn ich hörte von Kindern und Alten, die nackend daher gehn.
Wirst du mir aber verzeihn? denn auch dein Schrank ist geplündert.
Und besonders den Schlafrock mit indianischen Blumen,
Von dem feinsten Cattun, mit feiner Flanelle gefüttert,
Gab ich hin; er ist dünn und alt und ganz aus der Mode.

Aber es lächelte drauf der treffliche Hauswirth und sagte:
Ungern vermiss' ich ihn doch, den alten cattunenen Schlafrock,
Aecht Ostindischen Stoff's; so etwas kriegt[3] man nicht wieder.
Wohl! ich trug ihn nicht mehr. Man will jetzt freilich, der Mann
Immer gehn im Sürtout und in der Pekesche[4] sich zeigen, [soll

sa femme, assis sous la porte de sa maison près du marché, l'heureux hôtelier du Lion d'Or.

La sage et prudente ménagère répondit : Père, je n'aime pas à donner le linge porté; il sert à maint usage et on ne trouve pas à l'acheter, quand il en faut, à prix d'argent. Mais aujourd'hui je n'ai pas hésité à donner de fort bonnes pièces, chemises et couvertures; car on parlait de vieillards et d'enfants qui marchent presque nus. Toi-même, cependant, me pardonneras-tu? Ton armoire aussi a été pillée! Ta robe de chambre à grandes fleurs, de l'indienne la plus fine, doublée de fine flanelle, je l'ai donnée; elle était usée, vieille et passée de mode.

L'excellent hôtelier repartit en souriant : Pourtant, je la regrette, ma vieille robe de chambre d'indienne, vraie étoffe des Indes, pareil objet ne se retrouve pas. Je ne la portais plus, j'en conviens. On veut à présent qu'un homme paraisse toujours botté, toujours couvert du surtout et de la polonaise, adieu bonnet,

Immer gestiefelt sein; verbannt ist Pantoffel und Mütze.
Siehe, versetzte die Frau, dort kommen schon einige wieder,
Die den Zug mit gesehen; er muß doch wohl schon vorbei sein.
Seht, wie allen die Schuhe so staubig sind! wie die Gesichter
Glühn! und jeglicher führt das Schnupftuch und wischt sich den Schweiß ab.
Möcht ich doch auch, in der Hitze, nach solchem Schauspiel so weit nicht
Laufen und leiden! Fürwahr, ich habe genug am Erzählten.

Und es sagte darauf der gute Vater mit Nachdruck:
Solch ein Wetter ist selten zu solcher Ernte gekommen,
Und wir bringen die Frucht herein, wie das Heu schon herein ist,
Trocken[1]; der Himmel ist hell, es ist kein Wölkchen zu sehen,
Und von Morgen weht der Wind mit lieblicher Kühlung.
Das ist beständiges Wetter! und überreif ist das Korn schon;
Morgen fangen wir[2] an zu schneiden die reichliche Ernte.

Als er so sprach, vermehrten sich immer die Schaaren der Männer

adieu pantoufles. — Vois donc, reprit la femme, déjà on commence à revenir, après avoir vu le cortége, qui doit, sans doute, être passé. Que les souliers sont poudreux! et les visages brûlants! chacun agite son mouchoir et s'essuie le front. Je ne voudrais pas, moi, pour voir un tel spectacle courir et souffrir; vraiment le récit me suffit.

Le brave père repartit gravement : Pareil temps a rarement favorisé pareille moisson, et nous rentrerons le blé, comme le foin est déjà rentré, bien sec : le ciel est serein; pas le plus petit nuage; et l'orient nous envoie sa douce et fraîche haleine. Voilà un temps constant; déjà le blé est tout mûr, et demain nous commencerons à couper la riche moisson.

Pendant qu'il parlait on voyait se suivre de plus en plus nombreux les groupes d'hommes et de femmes qui traversaient la

Und der Weiber, die über den Markt sich nach Hause begaben;
Und so kam auch zurück mit seinen Töchtern gefahren
Rasch, an die andere Seite des Markt's, der begüterte Nachbar[1],
An sein erneuertes Haus, der erste Kaufmann des Ortes,
Im geöffneten Wagen (er war in Landau[2] verfertigt).
Lebhaft wurden die Gassen; denn wohl war bevölkert das Städtchen,
Mancher Fabriken befliß man sich da, und manches Gewerbes.

Und so saß das trauliche Paar, sich, unter dem Thorweg,
Ueber das wandernde Volk mit mancher Bemerkung ergötzend.
Endlich aber begann die würdige Hausfrau und sagte:
Seht, dort kommt der Prediger[3] her; es kommt auch der Nachbar
Apotheker mit ihm: die sollen uns alles erzählen,
Was sie draußen gesehn und was zu schauen nicht froh macht.

Freundlich kamen heran die beiden, und grüßten das Ehepaar,
Setzten sich auf die Bänke, die hölzernen, unter dem Thorweg,
Staub von den Füßen schüttelnd, und Luft mit dem Tuche sich fächelnd.

place pour regagner leurs demeures. En même temps, on vit revenir accompagné de ses jeunes filles, dans une rapide voiture découverte (elle avait été faite à Landau), le riche voisin, le premier négociant de la ville; il rentrait dans sa maison, située de l'autre côté du marché et fraîchement restaurée. Les rues s'animèrent; car la petite ville était bien peuplée, elle possédait de nombreuses fabriques et l'industrie y florissait.

Ainsi le couple fidèle, assis sous la porte de l'hôtel, s'égayait de mainte remarque sur les passants. Mais la digne ménagère prit enfin la parole et dit : Voyez, voici venir le pasteur; notre voisin l'apothicaire vient avec lui; ils vont nous raconter ce qu'ils ont vu, spectacle qui n'est pas fait pour réjouir.

Tous deux s'approchèrent amicalement et saluèrent les époux; puis ils s'assirent sur les bancs de bois placés sous la porte, secouant la poussière de leurs pieds, et s'éventant avec leurs

Da begann denn zuerst[1], nach wechselseitigen Grüßen,
Der Apotheker zu sprechen und sagte, beinahe verdrießlich:
So sind die Menschen fürwahr! und einer ist doch wie der andere,
Daß er zu gaffen sich freut, wenn den Nächsten ein Unglück befället!
Läuft doch jeder, die Flamme zu sehen, die verderblich emporschlägt,
Jeder den armen Verbrecher, der peinlich[2] zum Tode geführt wird.
Jeder spaziert nun hinaus, zu schauen der guten Vertriebnen
Elend, und niemand bedenkt, daß ihn das ähnliche Schicksal
Auch, vielleicht zunächst, betreffen kann, oder doch künftig.
Unverzeihlich find' ich den Leichtsinn; doch liegt er im Menschen.
Und es sagte darauf der edle verständige Pfarrherr,
Er, die Zierde der Stadt, ein Jüngling näher dem Manne.
Dieser kannte das Leben, und kannte der Hörer Bedürfniß,
War vom hohen Werthe der heiligen Schriften durchdrungen,
Die uns der Menschen Geschick enthüllen und ihre Gesinnung;
Und so kannt' er auch wohl die besten weltlichen Schriften.

mouchoirs. L'apothicaire, après les salutations réciproques, prit le premier la parole, et dit d'un ton presque chagrin : Voilà bien les hommes! et les uns comme les autres aiment à voir, en vrais badauds, le malheur qui frappe leur prochain. Chacun ne court-il pas regarder les gerbes de feu d'un funeste incendie, voir le malheureux condamné qu'on traîne misérablement à la mort? Ainsi chacun en ce jour se promène hors de la ville pour contempler la misère de tant de braves gens allant en exil; personne ne songe qu'un sort pareil peut le frapper lui-même peut-être demain, peut-être plus tard; je trouve cette légèreté impardonnable, mais elle n'est que trop naturelle à l'homme.

Le noble et sage pasteur prit alors la parole; lui, l'honneur de la ville, un jeune homme encore, mais touchant à l'âge mûr; il connaissait la vie et connaissait les besoins de ses ouailles; pénétré de la haute valeur des Saintes Écritures qui nous révèlent la destinée et les sentiments de l'homme, il n'ignorait pas non plus les

Dieser sprach: Ich table nicht gern, was immer dem Menschen
Für unschädliche Triebe die gute Mutter Natur gab;
Denn was Verstand und Vernunft nicht immer vermögen, vermag oft
Solch ein glücklicher Hang, der unwiderstehlich uns leitet.
Lockte die Neugier nicht den Menschen mit heftigen Reizen,
Sagt! erführ' er wohl je, wie schön sich die weltlichen Dinge
Gegen einander verhalten? Denn erst verlangt er das Neue,
Suchet das Nützliche dann mit unermüdetem Fleiße;
Endlich begehrt er das Gute, das ihn erhebet und werth macht.
In der Jugend ist ihm ein froher Gefährte der Leichtsinn,
Der die Gefahr ihm verbirgt, und heilsam[1] geschwinde die Spuren
Tilget des schmerzlichen Uebels, sobald es nur irgend vorbeizog.
Freilich ist er zu preisen, der Mann, dem in reiferen Jahren

meilleures œuvres profanes. Il dit: Je n'aime pas à blâmer ces instincts inoffensifs que la nature, cette bonne mère, a donnés à l'homme; car ce que l'esprit et la raison sont quelquefois incapables de produire, est produit souvent par un de ses penchants heureux, qui nous mènent malgré nous. Sans le puissant attrait de la curiosité, l'homme, dites-moi, apprendrait-il jamais l'admirable harmonie de l'univers? Il commence par désirer le nouveau, il recherche ensuite l'utile avec une ardeur infatigable; enfin il aspire au bon, source de sa dignité et de sa grandeur. Sa jeunesse a pour compagne l'aimable légèreté qui lui cache le danger, et efface bien vite la trace des douleurs à peine passées, à peine guéries. Heureux l'homme dont l'âge mûr transforme en saine raison cette riante vivacité, dont

Sich der gesetzte Verstand aus solchem Frohsinn entwickelt,
Der im Glück wie im Unglück sich eifrig und thätig bestrebet;
Denn das Gute bringt er hervor und ersetzet den Schaden.

Freundlich begann sogleich die ungeduldige Hausfrau:
Saget uns, was ihr gesehen, denn das begehrt' ich zu wissen.

Schwerlich, versetzte darauf der Apotheker mit Nachdruck,
Werd' ich sobald mich freu'n nach dem, was ich alles erfahren.
Und wer erzählet es wohl, das mannigfaltigste Elend!
Schon von ferne sah'n wir den Staub, noch eh wir die Wiesen
Abwärts kamen; der Zug war schon von Hügel zu Hügel
Unabsehlich dahin, man konnte wenig erkennen.
Als wir nun aber den Weg, der quer durch's Thal geht, erreichten,
War Gedräng und Getümmel noch groß der Wandrer und Wagen.
Leider sahen wir noch genug der Armen vorbeiziehn,

l'ardente activité ne se ralentit ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune : il n'est point de bien qu'il ne produise, de dommage qu'il ne répare.

L'impatiente ménagère reprit d'un ton amical : Dites nous ce que vous avez vu, c'est là ce que je désire entendre.

L'apothicaire reprit gravement : Après tout ce dont j'ai été témoin aujourd'hui, la joie ne trouvera plus de sitôt accès dans mon âme. Et qui pourrait dire ces mille misères! Déjà de loin nous vîmes des tourbillons de poussière, avant même d'arriver au bas des prairies; le cortége se déployait à perte de vue et couvrait les collines; tout paraissait confus. Mais après avoir gagné le chemin qui traverse obliquement la vallée, nous découvrîmes force voyageurs et voitures, une mêlée, un tumulte immense. Nous ne vîmes, hélas! que trop de malheureux épars; nous

Konnten einzeln erfahren, wie bitter die schmerzliche Flucht sei,
Und wie froh das Gefühl des eilig geretteten Lebens.
Traurig war es zu sehn, die mannichfaltige Habe,
Die ein Haus nur verbirgt, das wohlverseh'ne, und die ein
Guter Wirth umher an die rechten Stellen gesetzt hat,
Immer bereit zum Gebrauche, denn alles ist nöthig und nützlich,
Nun zu sehen das alles, auf mancherlei Wagen und Karren
Durch einander geladen, mit Uebereilung geflüchtet.
Ueber dem Schranke lieget das Sieb und die wollene Decke;
In dem Backtrog das Bett, und das Leintuch über dem Spiegel.
Ach! und es nimmt die Gefahr, wie wir beim Brande vor zwanzig
Jahren auch wohl gesehn, dem Menschen alle Besinnung,
Daß er das Unbedeutende faßt, und das Theure zurückläßt.
Also führten auch hier, mit unbesonnener Sorgfalt,
Schlechte Dinge sie fort, die Ochsen und Pferde beschwerend:

fûmes témoins de l'amertume, des douleurs de l'exil et du bonheur d'échapper à un danger mortel. Quel triste spectacle c'était de voir ces objets sans fin que renferme une demeure bien garnie, à chacun desquels un sage économe a donné la place la plus convenable, pour les trouver toujours au besoin (car tout est nécessaire, tout est utile); de voir tout cela sauvé à la hâte, chargé pêle-mêle sur des voitures et des chariots. Sur une armoire on voyait la passoire avec une couverture de laine; le lit dans la huche au pain, et un drap sur le miroir. Hélas! le danger (nous l'avons bien vu il y a vingt ans, lors de notre grand incendie), le danger enlève à l'homme toute réflexion; et on sauve des choses sans valeur en laissant là les plus précieuses. Ainsi ces malheureux, avec un empressement irréfléchi, emportaient les plus méchants objets, fatiguant leurs bœufs et leurs chevaux :

Alte Bretter und Fässer, den Gänsestall und den Käfig,
Auch so keuchten die Weiber und Kinder mit Bündeln sich schleppend,
Unter Körben und Butten voll Sachen keines Gebrauches;
Denn es verläßt der Mensch so ungern das letzte der Habe.
Und so zog auf dem staubigen Weg der drängende Zug fort,
Ordnungslos und verwirrt. Mit schwächeren Thieren, der eine,
Wünschte langsam zu fahren, ein anderer emsig zu eilen.
Da entstand ein Geschrei der gequetschten Weiber und Kinder,
Und ein Blöcken des Viehes, dazwischen der Hunde Gebelfer,
Und ein Wehlaut der Alten und Kranken, die hoch auf dem schweren
Uebergepackten Wagen auf Betten saßen und schwankten.
Aber, aus dem Geleise gedrängt, nach dem Rande des Hochwegs
Irrte das knarrende Rad; es stürzt' in den Graben das Fuhrwerk,
Umgeschlagen, und weithin entstürzten im Schwunge die Menschen,
Mit entsetzlichem Schrei'n, in das Feld hin, aber doch glücklich.

de vieilles planches, des tonneaux, la mue aux oies et la cage aux oiseaux. Les femmes et les enfants haletants traînaient de lourds paquets ou pliaient sous le faix des hottes et des paniers pleins de choses inutiles; car l'homme n'aime pas à abandonner la moindre parcelle de son avoir. Ainsi cheminait sur la route poudreuse cette masse serrée et confuse. Celui-ci, avec un faible attelage, voulait marcher lentement, un autre aller plus vite. Tout à coup des cris de femmes et d'enfants meurtris se firent entendre, en même temps que les bêlements du bétail, et les aboiements des chiens, et les gémissements des vieillards et des malades, juchés sur des lits vacillants au haut des voitures surchargées. Une roue sortie de l'ornière est poussée jusqu'au bord de la route; l'attelage est précipité dans le fossé, sens dessus-dessous; les hommes poussant des cris lamentables, sont lancés au loin dans les champs, mais sans fâcheux accident.

Später stürzten die Kasten, und fielen näher dem Wagen.
Wahrlich, wer im Fallen sie sah, der erwartete nun sie
Unter der Last der Kisten und Schränke zerschmettert zu schauen.
Und so lag zerbrochen der Wagen, und hülflos die Menschen;
Denn die übrigen gingen und zogen eilig vorüber,
Nur sich selber bedenkend und hingerissen vom Strome.
Und wir eilten hinzu und fanden die Kranken und Alten
Die zu Hauf' und im Bett schon kaum ihr dauerndes Leiden
Trügen, hier auf dem Boden, beschädigt, ächzen und jammern,
Von der Sonne verbrannt und erstickt vom wogenden Staube.

Und es sagte darauf, gerührt, der menschliche Hauswirth:
Möge doch Hermann sie treffen, und sie erquicken und kleiden.
Ungern würd' ich sie sehen[1]; mich schmerzt der Anblick des Jammers.
Schon von dem ersten Bericht so großer Leiden gerühret,
Schickten wir eilend ein Scherflein von unserm Ueberfluß, daß nur
Einige würden gestärkt, und[2] schienen uns selber beruhigt.

Après eux et plus près de la voiture tombèrent les caisses. A voir la chute de ces malheureux, on les aurait crus écrasés sous le poids des malles et des armoires. La voiture restait là brisée et les voyageurs privés de secours. Leurs compagnons passaient à la hâte et continuaient leur chemin entraînés par le torrent et ne songeant qu'à eux-mêmes. Nous approchâmes aussitôt : les malades, les vieillards qui, chez eux, dans leur lit, ont peine à endurer leurs souffrances incessantes, gisaient là étendus à terre, meurtris, soupirant, gémissant, brûlés par le soleil, étouffés par des flots de poussière.

Le charitable hôtelier reprit d'une voix émue : Puisse Hermann les joindre et leur distribuer des vivres et des vêtements! Je ne voudrais pas les voir! L'aspect de la misère me fait mal. Touchés du premier récit de tant de souffrances, nous envoyâmes aussitôt une obole de notre superflu pour réconforter un petit nombre de ces pauvres proscrits : nous pensions avoir assez fait.

Aber laßt uns nicht mehr die traurigen Bilder erneuern;
Denn es beschleichet die Furcht gar bald die Herzen der Menschen,
Und die Sorge, die mehr als selbst mir das Uebel verhaßt ist.
Tretet herein in den hintern Raum, das kühlere[1] Sälchen!
Nie scheint Sonne dahin, nie dringet wärmere Luft dort
Durch die stärkeren Mauern, und Mütterchen bringt uns ein Gläschen
Dreiundachtziger[2] her, damit wir die Grillen vertreiben.
Hier ist nicht freundlich zu trinken: die Fliegen umsummen die Gläser.
Und sie gingen dahin und freuten sich alle der Kühlung.

Sorgsam brachte die Mutter des klaren herrlichen Weines,
In geschliffener Flasche auf blankem zinnernen Runde,
Mit den grünlichen Römern[3], den ächten Bechern des Rheinweins.
Und so sitzend umgaben die Drei den glänzend gebohnten,
Runden braunen Tisch, er stand auf mächtigen Füßen.
Heiter klangen sogleich die Gläser des Wirthes und Pfarrers;
Doch unbeweglich hielt der dritte denkend das seine,
Und es fordert' ihn auf der Wirth mit freundlichen Worten:

Mais ne rappelons plus ces tristes images; car la crainte et les soucis, plus odieux que le mal lui-même, se glissent aisément dans le cœur des hommes. Entrez dans l'arrière-salle, elle est fraîche, le soleil n'y paraît point, des murs épais la défendent contre les ardeurs du jour. Notre petite mère nous apportera un verre de quatre-vingt-trois, pour chasser les soucis. Boire ici n'est pas agréable; les mouches bourdonnent autour des verres. Ils entrèrent dans la salle, charmés de sa douce fraîcheur.

La mère apporta avec précaution un vin clair, exquis, dans une carafe de cristal taillé, sur un plateau d'étain brillant, garni de *rœmers* d'un vert transparent, les vraies coupes du vin du Rhin. Les trois amis étaient assis autour d'une table ronde brune, d'un poli brillant; elle portait sur des pieds solides. Tout aussitôt résonna le choc joyeux des verres du pasteur et de l'hôtelier; mais le troisième, tout pensif, tenait le sien immobile; et l'hôtelier le provoqua par ces paroles amies:

Frisch, Herr Nachbar, getrunken[1]! denn noch bewahrte vor Unglück
Gott uns gnädig, und wird auch künftig uns also bewahren.
Denn wer erkennet es nicht, daß seit dem schrecklichen Brande,
Da er so hart uns gestraft, er uns nun beständig erfreut hat,
Und beständig beschützt, so wie der Mensch sich des Auges
Köstlichen Apfel bewahrt, der vor allen Gliedern ihm lieb ist.
Sollt' er fernerhin nicht uns schützen und Hülfe bereiten?
Denn man sieht es erst recht, wie viel er vermag, in Gefahren;
Sollt' er die blühende Stadt, die er erst durch fleißige Bürger
Neu aus der Asche gebaut und dann sie reichlich gesegnet,
Jetzo wieder zerstören und alle Bemühung vernichten?

Heiter sprach darauf der treffliche Pfarrer und milde:
Haltet am Glauben fest, und fest an dieser Gesinnung;
Denn sie macht im Glücke verständig und sicher, im Unglück
Reicht sie den schönsten Trost und belebt die herrlichste Hoffnung.

Allons! monsieur le voisin, buvons! Dieu, dans sa clémence, nous a gardés, jusqu'à cette heure, de tout mal; il nous en gardera dans l'avenir. Peut-on ne pas reconnaître, depuis le terrible incendie où il nous frappa si cruellement, il nous a constamment favorisés et constamment protégés, ainsi que l'homme garde la prunelle de ses yeux, la partie de son corps qui lui est la plus chère. Et pourquoi son aide, pourquoi sa protection nous feraient-elles défaut désormais? C'est dans le danger surtout qu'éclate sa toute-puissance! Cette ville florissante, qu'il vient de relever de ses cendres par les mains actives de ses habitants, cette ville qu'il a comblée de biens, ira-t-il la détruire une seconde fois et anéantir le fruit de tant de peines?

L'excellent pasteur reprit avec une douce sérénité : Gardez cette foi, et gardez précieusement ces sentiments; ils donnent le calme et la sagesse dans la bonne fortune; dans la mauvaise, ils offrent les plus belles consolations et entretiennent les plus magnifiques espérances.

Da versetzte der Wirth, mit männlich klugen Gedanken:
Wie begrüßt' ich so oft mit Staunen die Fluthen des Rheinstroms,
Wenn ich, reisend nach meinem Geschäft, ihm wieder mich nahte!
Immer schien er mir groß und erhob mir Sinn und Gemüthe;
Aber ich konnte nicht denken, daß bald sein liebliches Ufer
Sollte werden ein Wall, um abzuwehren den Franken,
Und sein verbreitetes Bett ein allverhindernder Graben.
Seht, so schützt die Natur, so schützen die wackeren Deutschen,
Und so schützt uns der Herr: wer wollte thöricht verzagen?
Müde schon sind die Streiter, und alles deutet auf Frieden [1].
Möge doch auch, wenn das Fest, das lang' erwünschte, gefeiert
Wird, in unserer Kirche, die Glocke dann tönt zu der Orgel,
Und die Trompete schmettert, das hohe Te Deum begleitend, —
Möge mein Hermann doch auch an diesem Tage, Herr Pfarrer,
Mit der Braut, entschlossen, vor Euch am Altare sich stellen,
Und das glückliche Fest, in allen den Landen begangen,

L'hôtelier répondit alors par ces sages et viriles paroles: Que de fois j'ai salué, avec admiration, les flots du Rhin, quand mes affaires me ramenaient sur ses rivages! Il me semblait toujours grand. Sa vue élevait mon cœur et mes pensées; mais je ne songeais pas que ses bords enchanteurs seraient un jour un rempart contre le Franc, et son lit spacieux, un fossé destiné à nous défendre. Ainsi nous protége la nature, ainsi nous protégent nos braves allemands; ainsi nous protége le Seigneur; il y aurait folie à désespérer. Les combattants commencent à se lasser; tout annonce une paix prochaine. Puisse, le jour où cette fête tant désirée sera célébrée dans notre église, où les sons des cloches se mêleront à l'orgue, où la trompette retentissante accompagnera le sublime *Te Deum;* puisse mon Hermann ce jour-là, monsieur le pasteur, paraître résolument devant vous, menant sa fiancée à l'autel; et puisse cette heureuse fête, célébrée dans toutes nos

Auch mir künftig erscheinen der häuslichen Freuden ein Jahrestag!
Aber ungern seh' ich den Jüngling, der immer so thätig
Mir in dem Hause sich regt, nach außen langsam und schüchtern.
Wenig findet er Lust sich unter Leuten zu zeigen;
Ja, er vermeidet sogar der jungen Mädchen Gesellschaft,
Und den fröhlichen Tanz, den alle Jugend begehret.

Also sprach er und horchte. Man hörte der stampfenden Pferde
Fernes Getöse sich nahn, man hörte den rollenden Wagen,
Der mit gewaltiger Eile nun donnert' unter dem Thorweg.

Zweiter Gesang.

Terpsichore[1].

Hermann.

Als nun der wohlgebildete[1] Sohn in's Zimmer hereintrat,
Schaute der Prediger ihm mit scharfen Blicken entgegen,
Und betrachtete seine Gestalt und sein ganzes Benehmen,

contrées, être pour moi dans l'avenir l'anniversaire de la plus douce des joies domestiques! Mais ce jeune homme, si actif chez moi, je souffre de le voir ailleurs si lent et si timide. Il n'aime pas à se montrer au milieu du monde; il évite même la compagnie des jeunes filles et la danse que toute la jeunesse recherche avec tant d'ardeur.

Il dit et prêta l'oreille. On entendit se rapprocher le bruit lointain du trot des chevaux; on entendit le roulement précipité de la voiture qui entrait avec le fracas du tonnerre sous la porte voûtée de la maison.

CHANT II.

TERPSICHORE.

HERMANN.

Le grand et bel Hermann entra alors dans la salle; le pasteur le regarda attentivement, examinant son maintien et toute

Mit dem Auge des Forschers, der leicht die Mienen enträthselt;
Lächelte dann, und sprach zu ihm mit traulichen Worten:
Kommt Ihr doch[1] als ein veränderter Mensch! Ich habe noch niemals
Euch so munter gesehn und Eure Blicke so lebhaft.
Fröhlich kommt Ihr und heiter; man sieht, Ihr habet die Gaben
Unter die Armen vertheilt und ihren Segen empfangen.

Ruhig erwiederte drauf der Sohn, mit ernstlichen Worten:
Ob ich löblich gehandelt? ich weiß es nicht; aber mein Herz hat
Mich geheißen zu thun, so wie ich genau nun erzähle.
Mutter, Ihr kramtet so lange, die alten Stücke zu suchen
Und zu wählen; nur spät war erst das Bündel zusammen,
Auch der Wein und das Bier ward langsam, sorglich gepacket.
Als ich nun endlich vors Thor und auf die Straße hinauskam,
Strömte zurück die Menge der Bürger mit Weibern und Kindern,
Mir entgegen; denn fern war schon der Zug der Vertriebnen.
Schneller hielt ich mich dran, und fuhr behende dem Dorf zu,
Wo sie, wie ich gehört, heut' übernachten und rasten.

son attitude de l'œil d'un observateur qui sait lire sur les physionomies; puis il lui dit en souriant ces paroles amies: En vérité vous revenez tout transformé; jamais je ne nous vis l'air si ouvert ni le regard si vif; vous revenez satisfait, heureux. On voit que vous avez porté des secours aux pauvres, et reçu, en échange, leurs bénédictions.

Le fils répondit d'un ton calme et sérieux: Ai-je bien agi? Je ne sais, mais mon cœur m'a dit de faire ce que je vais vous raconter en détail. Mère, il vous fallut bien du temps pour chercher et démêler les vieilles hardes; déjà il était tard quand les paquets furent prêts; la bière et le vin furent aussi emballés lentement et avec précaution. Enfin je sortis des portes, j'arrivai sur la grande route; les habitants en foule, et leurs femmes et leurs enfants refluaient déjà vers la ville. La masse des proscrits était déjà loin. Je pressai le pas de mes chevaux, me dirigeant vers le village où ils devaient, me disait-on, faire halte et passer

Als ich nun meines Weges die neue Straße hinanfuhr,
Fiel mir ein Wagen in's Auge von tüchtigen Bäumen gefüget,
Von zwei Ochsen gezogen, den größten und stärksten des Auslands;
Neben her aber ging mit starken Schritten ein Mädchen [1],
Lenkte mit langem Stabe die beiden gewaltigen Thiere,
Trieb sie an und hielt sie zurück, sie leitete klüglich.
Als mich das Mädchen erblickte, so trat sie den Pferden gelassen
Näher und sagte zu mir: Nicht immer war es mit uns so
Jammervoll, als Ihr uns heut' auf diesen Wegen erblicket.
Noch nicht bin ich gewohnt, vom Fremden die Gabe zu heischen,
Die er oft ungern giebt, um loszuwerden den Armen;
Aber mich dränget die Noth zu reden. Hier auf dem Strohe
Liegt die erst entbundene Frau des reichen Besitzers,
Die ich mit Stieren und Wagen noch kaum, die Schwangre, gerettet.
Spät nur kommen wir nach, und kaum das Leben erhielt sie.
Nun liegt, neugeboren, das Kind ihr nackend im Arme,
Und mit Wenigem nur vermögen die Unsern zu helfen,

la nuit. En suivant le chemin de la chaussée neuve, j'aperçus une voiture aux madriers solides, traînée par deux bœufs de race étrangère, les plus beaux et les plus vigoureux; à côté de la voiture marchait d'un pas ferme une jeune fille qui, de son aiguillon, dirigeait les deux superbes animaux. Elle les poussait ou les retenait, guidant avec adresse. Quand la jeune fille m'aperçut, elle s'approcha tranquillement de mes chevaux et me dit : Notre condition n'a pas toujours été aussi déplorable que celle où vous nous voyez aujourd'hui par ces chemins. Je ne suis point habituée encore à implorer la pitié de l'étranger, qui souvent ne donne que pour se débarrasser du pauvre. Mais la dernière nécessité me force à parler. Là, sur la paille, est étendue la femme d'un riche propriétaire avec son enfant qui vient de naître. — C'est à grand'peine que je l'ai sauvée sur cette voiture traînée par des bœufs, la malheureuse, prête à accoucher. Nous suivons lentement la masse et la pauvre mère a plus d'une fois failli succomber.

Maintenant son nouveau-né repose nu dans ses bras; nos compagnons d'infortune nous seront d'un faible secours, si

Wenn wir im nächsten Dorf, wo wir heute zu rasten gedenken,
Auch sie finden, wiewohl ich fürchte, sie sind schon vorüber.
Wär Euch irgend von Leinwand nur was Entbehrliches, wenn Ihr
Hier aus der Nachbarschaft seid, so spendet's gütig den Armen.

Also sprach sie, und matt erhob sich vom Strohe die bleiche
Wöchnerin, schaute nach mir; ich aber sagte dagegen:
Guten Menschen, fürwahr, spricht oft ein himmlischer Geist[1] zu,
Daß sie fühlen die Noth, die dem armen Bruder bevorsteht;
Denn so gab mir die Mutter, im Vorgefühle von Eurem
Jammer, ein Bündel, sogleich es der nackten Nothdurft zu reichen.
Und ich lös'te die Knoten der Schnur, und gab ihr den Schlafrock
Unsers Vaters dahin, und gab ihr Hemden und Leintuch.
Und sie dankte mit Freuden, und rief: Der Glückliche glaubt nicht
Daß noch Wunder geschehn; denn nur im Elend erkennt man
Gottes Hand und Finger, der gute Menschen zum Guten

même nous pouvons les joindre au village voisin où nous comptons prendre du repos aujourd'hui; je crains bien qu'ils ne soient déjà au-delà. Si vous êtes du voisinage, et que vous ayez quelque linge dont vous puissiez vous passer, donnez-le par charité à ces pauvres êtres.

Elle dit, et la pâle malade se souleva péniblement sur la paille en tournant vers moi ses regards; mais moi je répondis: Les gens de bien, en vérité, sont souvent guidés par un esprit céleste qui leur révèle les peines de leur prochain. Ainsi ma mère, comme si elle eût pressenti le dénûment où vous êtes, m'a remis un paquet de hardes toutes prêtes à vêtir la nudité des plus pauvres. En disant ces mots je déliai les nœuds des cordons, et je lui remis la robe de chambre de mon père et les chemises et les draps. Elle me remercia avec effusion en s'écriant: L'homme heureux ne croit pas aux miracles; c'est dans la misère seulement qu'on reconnaît la main et le doigt de Dieu; c'est lui qui conduit au bien les hommes de bien. Ce qu'il nous fait par vous,

Leitet. Was er durch Euch an uns thut, thu' er Euch selber.
Und ich sah die Wöchnerin froh die verschiedene Leinwand,
Aber besonders den weichen Flanell des Schlafrocks befühlen.
Eilen wir, sagte zu ihr die Jungfrau, dem Dorf zu, in welchem
Unsre Gemeine schon rastet und diese Nacht durch sich aufhält;
Dort besorg' ich sogleich das Kinderzeug, alles und jedes.
Und sie grüßte mich noch und sprach den herzlichsten Dank aus,
Trieb die Ochsen; da ging der Wagen. Ich aber verweilte,
Hielt die Pferde noch an; denn Zwiespalt war mir im Herzen [1],
Ob ich mit eilenden Rossen das Dorf erreichte, die Speisen
Unter das übrige Volk zu spenden, oder sogleich hier
Alles dem Mädchen gäbe, damit sie es weislich vertheilte.
Und ich entschied mich gleich in meinem Herzen, und fuhr ihr
Sachte nach, und erreichte sie bald, und sagte behende:

qu'il vous le fasse à vous-même. Puis je vis la malade tâter avec joie différentes pièces de linge, surtout la flanelle moelleuse de la robe de chambre. Hâtons-nous, lui dit la jeune fille, de gagner le village où nos familles séjournent pour y passer cette nuit. Arrivée là, j'arrangerai les langes de votre enfant et prendrai soin de tout. Elle me salua une fois encore et me remerciant de tout cœur, aiguillonna les bœufs; le chariot se mit en mouvement. Moi je restai immobile, retenant toujours mes chevaux. L'incertitude régnait dans mon cœur. Fallait-il, pressant le pas de mes chevaux, gagner le village voisin et distribuer mes provisions au reste des proscrits? Fallait-il sur le champ donner tout à cette jeune fille qui en ferait un partage plus équitable? Mais mon cœur se décida bien vite; je la suivis doucement, et l'ayant

Gutes Mädchen, mir hat die Mutter nicht Leinwand alleine
Auf den Wagen gegeben, damit ich den Nackten bekleide,
Sondern sie fügte dazu noch Speis' und manches Getränke,
Und es ist mir genug davon im Kasten des Wagens.
Nun bin ich aber geneigt, auch diese Gaben in deine
Hand zu legen, und so erfüll' ich am Besten den Auftrag;
Du vertheilst sie mit Sinn, ich müßte dem Zufall gehorchen.
Drauf versetzte das Mädchen: Mit aller Treue verwend' ich
Eure Gaben; der Dürftige soll sich derselben erfreuen.
Also sprach sie. Ich öffnete schnell die Kasten des Wagens,
Brachte die Schinken hervor, die schweren, brachte die Brode,
Flaschen Weines und Biers, und reicht' ihr alles und jedes.
Gerne hätte ich noch mehr ihr gegeben; doch leer war der Kasten.
Alles packte sie drauf zu der Wöchnerin Füßen, und zog so
Weiter; ich eilte zurück mit meinen Pferden der Stadt zu.

bientôt rejointe, je lui dis : Bonne jeune fille, ma mère a chargé sur ma voiture autre chose que du linge pour vêtir la nudité du pauvre; elle y a ajouté toutes sortes de provisions, et la caisse de ma voiture en renferme une assez grande quantité. Je désirerais remettre en tes mains ces dons comme les autres; de cette sorte je m'acquitterai au mieux du soin dont on m'a chargé. Toi, tu les distribueras avec discernement, tandis que moi je ne pourrais qu'obéir au hasard. La jeune fille répondit : Je ferai avec un soin religieux le partage de vos dons; l'indigent s'en réjouira. Aussitôt j'ouvris la caisse de la voiture et j'en tirai les jambons épais, les pains, les bouteilles de vin et de bière, lui remettant chaque chose entre les mains. J'aurais voulu lui donner plus encore, mais la caisse était vide. Elle arrangea le tout aux pieds de la malade et continua son chemin. Moi je repris rapidement avec mes chevaux le chemin de la ville.

Als nun Hermann geendet, da nahm der gesprächige Nachbar
Gleich das Wort und rief: O glücklich, wer in den Tagen
Dieser Flucht und Verwirrung in seinem Haus nur allein lebt,
Wem nicht Frau und Kinder zur Seite bange sich schmiegen!
Glücklich fühl' ich mich jetzt; ich möcht' um vieles nicht heute
Vater heißen und nicht für Frau und Kinder besorgt sein.
Oefters dacht'[1] ich mir auch schon die Flucht, und habe die besten
Sachen zusammengepackt, das alte Geld und die Ketten
Meiner seligen Mutter, wovon noch nichts verkauft ist.
Freilich bliebe noch vieles zurück, das so leicht nicht geschafft wird.
Selbst die Kräuter und Wurzeln, mit vielem Fleiße gesammelt,
Mißt' ich ungern, wenn auch der Werth der Waare nicht groß ist.
Bleibt der Provisor zurück, so geh' ich getröstet von Hause.
Hab' ich die Baarschaft gerettet und meinen Körper, so hab' ich
Alles gerettet; der einzelne Mann entfliehet am leichtsten[2].

Hermann ayant achevé, le loquace voisin prit aussitôt la parole et s'écria : Heureux qui dans ces jours de fuite et de confusion vit seul en sa demeure, qui n'a ni femme ni enfants attachés avec angoisse à ses pas! Que je m'estime heureux en ce moment! je ne voudrais pas pour beaucoup m'appeler père aujourd'hui ni avoir à ma charge femme et enfants. Plus d'une fois déjà je me suis vu fuyant à mon tour; j'ai empaqueté ce que j'ai de plus précieux : les vieilles pièces de monnaie et les chaînes d'or de feu ma mère; rien de tout cela n'est encore vendu. Il resterait certes maintes choses qu'on ne trouve pas facilement; les simples, les racines mêmes collectionnées avec tant de soin seraient une perte sensible, quelque mince que soit la valeur de la denrée. Mais mon aide restant, moi je quitte sans souci ma maison. En sauvant mes écus et mon corps j'ai tout sauvé. Un célibataire seul échappe bien aisément.

Nachbar, versetzte darauf der junge Hermann, mit Nachdruck:
Keineswegs denk' ich wie Ihr und tadle die Rede.
Ist wohl der ein würdiger Mann, der, im Glück und im Unglück,
Sich nur allein bedenkt, und Leiden und Freuden zu theilen
Nicht verstehet, und nicht dazu von Herzen bewegt wird?
Lieber möcht' ich, als je, mich heute zur Heirath entschließen;
Denn manch gutes Mädchen bedarf des schützenden Mannes,
Und der Mann des erheiternden Weibs, wenn ihm Unglück bevorsteht[1].

Lächelnd sagte darauf der Vater: So hör' ich dich gerne!
Solch ein vernünftiges Wort hast du mir selten gesprochen.

Aber es fiel sogleich die gute Mutter behend ein:
Sohn, fürwahr! du hast Recht; wir Eltern gaben das Beispiel.
Denn wir haben uns nicht an fröhlichen Tagen erwählet,
Und uns knüpfte vielmehr die traurigste Stunde zusammen.
Montag Morgens[2] — ich weiß es genau; denn Tages vorher war
Jener schreckliche Brand, der unser Städtchen verzehrte —

Voisin, repartit Hermann vivement, je ne pense nullement comme vous, et je n'approuve pas ce discours. Est-ce bien un homme digne celui qui ne songe qu'à lui seul dans le bien comme dans le mal, qui ne sait pas partager ses peines et ses joies, dont le cœur ne sent pas ce doux penchant? Aujourd'hui plus que jamais, je consentirais au mariage; plus d'une bonne jeune fille a besoin de l'appui d'un époux, et l'homme a besoin du sourire d'une compagne quand le malheur frappe à sa porte.

Le père dit alors en souriant: Voilà qui me plaît; une parole aussi raisonnable est rarement sortie de ta bouche.

Mais la mère prenant aussitôt la parole: Mon fils, dit-elle, en vérité, tu as raison, tes parents ont donné l'exemple. Car ce n'est pas en des jours de joie que nous nous sommes choisis, non, c'est une heure de dure épreuve qui forma notre union. Un lundi matin, je m'en souviens exactement, car la veille avait eu lieu ce terrible incendie qui détruisit notre petite ville, il y a de cela vingt ans.

Zwanzig Jahre sind's nun; es war ein Sonntag wie heute,
Heiß und trocken die Zeit, und wenig Wasser im Orte.
Alle Leute waren, spazierend in festlichen Kleidern,
Auf den Dörfern vertheilt und in den Schenken und Mühlen.
Und am Ende der Stadt begann das Feuer. Der Brand lief
Eilig die Straßen hindurch, erzeugend sich selber den Zugwind[1].
Und es brannten die Scheunen der reichgesammelten Ernte,
Und es brannten die Straßen bis zu dem Markt, und das Haus
War meines Vaters hierneben verzehrt, und dieses zugleich mit.
Wenig flüchteten wir. Ich saß, die traurige Nacht durch,
Vor der Stadt auf dem Anger, die Kasten und Betten bewahrend;
Doch zuletzt befiel mich der Schlaf, und als nun des Morgens
Mich die Kühlung erweckte, die vor der Sonne herabfällt,
Sah ich den Rauch und die Gluth und die hohlen Mauern und Essen.
Da war beklemmt mein Herz; allein die Sonne ging wieder
Herrlicher auf als je, und flößte mir Muth in die Seele.

C'était un dimanche comme aujourd'hui; le temps était sec et brûlant, et peu d'eau dans la ville. Tout le monde se promenait en habit de fête, et nos citadins étaient répandus dans les villages, dans les auberges, dans les moulins. Le feu prit au bout de la ville, l'incendie courut par les rues se frayant lui-même sa route; les granges brûlèrent avec les riches moissons, les rues brûlèrent jusqu'au marché, et la maison de mon père à côté de nous fut comme celle-ci la proie du feu. Nous ne sauvâmes que peu de chose. Et moi-même je passai cette triste nuit, assise sur la pelouse devant la ville, gardant les armoires et les lits; enfin le sommeil me surprit et je ne me réveillai qu'avec la fraîcheur matinale qui précède le soleil. Quand je vis la fumée et les foyers encore brûlants et les murs délabrés, mon cœur se serra; mais le soleil qui se levait plus splendide que jamais rendit le courage

Da erhob ich mich eilend. Es trieb mich, die Stätte zu sehen,
Wo die Wohnung gestanden, und ob sich die Hühner gerettet[1],
Die ich besonders geliebt; denn kindisch war mein Gemüth noch.
Als ich nun über die Trümmer des Hauses und Hofes daher stieg,
Die noch rauchten, und so die Wohnung wüst und zerstört sah,
Kamst du zur andern Seite herauf, und durchsuchtest die Stätte.
Dir war ein Pferd in dem Stalle verschüttet; die glimmenden Balken
Lagen darüber und Schutt, und nichts zu sehn war vom Thiere.
Also standen wir gegen einander, bedenklich und traurig:
Denn die Wand war gefallen, die unsre Höfe geschieden.
Und du faßtest darauf mich bei der Hand an, und sagtest: [len;
Lieschen[2], wie kommst du hieher? Geh weg! du verbrennest die Soh=
Denn der Schutt ist heiß, er sengt mir die stärkeren Stiefeln.
Und du hobest mich auf, und trugst mich herüber, durch deinen

à mon cœur. Je quittai ma place à la hâte. Je voulais revoir l'endroit où avait été notre maison et savoir si mes poules que j'aimais tant étaient sauvées, car mon âme était encore enfantine. Et comme je m'avançais par dessus les décombres encore fumants, regardant notre demeure ruinée, détruite, père, tu montais de l'autre côté et fouillais les ruines; un de tes chevaux était enseveli sous les décombres de l'écurie; des poutres brûlantes, des débris le couvraient; aucune trace du cheval. Bientôt nous nous trouvâmes face à face plongés dans nos tristes réflexions, car le mur qui séparait nos deux cours était tombé. Tu me pris par la main en me disant : Lisette, comment oses-tu venir ici? retire-toi, tu vas brûler les semelles de tes souliers, les décombres sont encore tout chauds et grillent ma forte chaussure. Puis tu me pris dans tes bras

Hof weg. Da stand noch das Thor des Hauses mit seinem Gewölbe,
Wie es jetzt steht; es war allein von allem geblieben.
Und du setztest mich nieder und küßtest mich und ich verwehrt' es.
Aber du sagtest darauf mit freundlich bedeutenden Worten:
Siehe, das Haus liegt nieder. Bleib hier und hilf mir es bauen,
Und ich helfe dagegen auch deinem Vater an seinem.
Doch ich verstand dich nicht, bis du zum Vater die Mutter
Schicktest und schnell das Gelübd' der fröhlichen Ehe vollbracht war.
Noch erinn'r' ich mich heute des halbverbrannten Gebälkes
Freudig, und sehe die Sonne noch immer so herrlich heraufgehn;
Denn mir gab der Tag den Gemahl; es haben die ersten
Zeiten der wilden Zerstörung den Sohn mir der Jugend gegeben[1].
Darum lob' ich dich, Hermann, daß du mit reinem Vertrauen
Auch ein Mädchen dir denkst in diesen traurigen Zeiten,
Und es wagtest zu frei'n im Krieg und über den Trümmern[2].

et m'apportas ici à travers la cour de ta maison. Il n'en restait que cette porte avec sa voûte telle qu'elle existe encore aujourd'hui; c'était l'unique débris de notre demeure. Et tu m'assis sur ce banc et tu m'embrassas et je m'en défendis. Mais tu me dis alors avec gravité ces bonnes paroles: Vois, la maison est en ruines. Demeure avec moi, aide-moi à la rebâtir et moi j'aiderai ton père à relever la sienne. Je ne compris pas le sens de tes paroles; mais bientôt après tu envoyas ta mère chez mon père, et notre heureuse union fut promptement conclue. Je me souviens encore et non sans joie de ces poutres à moitié consumées et je vois toujours ce soleil se lever dans toute sa splendeur; car ce jour-là m'a donné un époux, et les premiers temps qui suivirent cette scène d'horreur et de destruction m'ont donné le fils de ma jeunesse. Voilà pourquoi je te loue, Hermann, de songer aussi en ces temps lamentables à choisir une jeune fille et d'avoir osé la chercher au milieu des ruines de la guerre.

Da versetzte sogleich der Vater lebhaft und sagte:
Die Gesinnung ist löblich, und wahr ist auch die Geschichte,
Mütterchen, die du erzählst; denn so ist alles begegnet.
Aber besser ist besser. Nicht einen jeden betrifft es,
Anzufangen von vorn sein ganzes Leben und Wesen;
Nicht soll jeder sich quälen, wie wir und andere thaten.
O, wie glücklich ist der, dem Vater und Mutter das Haus schon
Wohlbestellt übergeben, und der mit Gedeihen es ausziert!
Aller Anfang ist schwer, am schwersten der Anfang der Wirthschaft.
Mancherlei Dinge bedarf der Mensch, und alles wird täglich
Theurer; da seh' er sich vor, des Geldes mehr zu erwerben.
Und so hoff' ich von dir, mein Hermann, daß du mir nächstens
In das Haus die Braut mit schöner Mitgift hereinführst;
Denn ein wackerer Mann verdient ein begütertes Mädchen;
Und es behaget so wohl, wenn mit dem gewünscheten Weibchen,
Auch in Körben und Kasten die nützliche Gabe hereinkommt.

Le père reprit aussitôt avec vivacité: Oui, ces sentiments sont dignes d'éloge et ton récit, mère, est véritable; tout est arrivé comme tu l'as raconté. Mais le bien n'exclut pas le mieux. Chacun n'est pas obligé de fonder tout à nouveau lui-même sa fortune; de se tourmenter comme nous et d'autres avons fait. Heureux celui qui reçoit de son père et de sa mère une maison toute prête et qui l'embellit encore avec l'aide de Dieu. Tous commencements sont difficiles, mais les plus difficiles sont ceux d'un ménage. Il faut bien des choses à l'homme, et tout devient chaque jour plus cher; qu'il tâche donc d'acquérir de l'argent et encore de l'argent. Aussi j'espère, Hermann, que tu m'amèneras bientôt ici une fiancée avec une belle dot. Un brave jeune homme mérite une riche épouse. Il est si doux de voir entrer dans sa maison avec une femme chérie, des corbeilles, des armoires remplies de dons utiles.

Nicht umsonst bereitet durch manche Jahre die Mutter
Viele Leinwand der Tochter, von feinem und starkem Gewebe;
Nicht umsonst verehren die Pathen ihr Silbergeräthe,
Und der Vater sondert im Pulte das seltene Goldstück:
Denn sie soll dereinst mit ihren Gütern und Gaben
Jenen Jüngling erfreu'n, der sie vor allen erwählt hat.
Ja, ich weiß, wie behaglich ein Weibchen im Hause sich findet,
Das ihr eignes Geräth in Küch' und Zimmern erkennet,
Und das Bette sich selbst und den Tisch sich selber gedeckt hat.
Nur wohl ausgestattet möcht' ich im Hause die Braut sehn;
Denn die Arme wird doch nur zuletzt vom Manne verachtet,
Und er hält sie als Magd, die als Magd mit dem Bündel hereinkam.
Ungerecht bleiben die Männer, die Zeiten der Liebe vergehen[1].
Ja, mein Hermann, du würdest mein Alter höchlich erfreuen,

Pourquoi une mère passe-t-elle des années à préparer à sa fille quantité de linge au tissu fin ou solide? Pourquoi cette argenterie offerte par les parrains? Pourquoi le père met-il à part les pièces d'or un peu rares? Pour que la fiancée comble un jour de ses biens et de ses dons le jeune homme qui l'aura préférée à ses compagnes. Et je sais combien une jeune femme se sent à l'aise dans une maison où partout, dans les chambres et à la cuisine, elle reconnait son propre mobilier et son linge couvrant la table et les lits. Je n'aimerais voir dans ma maison qu'une bru richement dotée. La femme pauvre est enfin dédaignée par son mari, qui traite en servante celle qui, tout son trousseau au bras, est entrée en servante dans sa demeure. Les hommes sont injustes et l'amour n'a qu'un temps. Oui, mon Hermann, tu comblerais de

Wenn du mir bald ins Haus ein Schwiegertöchterchen brächtest,
Aus der Nachbarschaft her, aus jenem Hause, dem grünen.
Reich ist der Mann fürwahr! sein Handel und seine Fabriken
Machen ihn täglich reicher; denn wo gewinnt nicht der Kaufmann?
Nur drei Töchter sind da; sie theilen allein das Vermögen.
Schon ist die ält'ste bestimmt, ich weiß es; aber die zweite,
Wie die dritte sind noch, und vielleicht nicht lange, zu haben.
Wär' ich an deiner Statt, ich hätte bis jetzt nicht gezaudert,
Eins mir der Mädchen geholt, so wie ich das Mütterchen forttrug.

Da versetzte der Sohn bescheiden dem dringenden Vater:
Wirklich, mein Wille war auch, wie Eurer, eine der Töchter
Unsers Nachbars zu wählen. Wir sind zusammen erzogen,
Spielten neben dem Brunnen am Markt in früheren Zeiten,
Und ich habe sie oft vor der Knaben Wildheit beschützet.
Doch das ist lange schon her; es bleiben die wachsenden Mädchen
Endlich billig zu Hauſ', und fliehn die wilderen Spiele.

joie ma vieillesse si tu m'amenais prochainement une jeune bru, si tu me l'amenais du voisinage, de cette maison verte qui regarde la nôtre. Le père est riche; son commerce, ses fabriques augmentent chaque jour sa fortune. Car, combien le marchand n'a-t-il pas de moyens de s'enrichir? Il n'y a là que trois filles, uniques héritières de toute la fortune. L'aînée est déjà promise, je le sais; la seconde et la troisième sont libres encore, elles ne le seront peut-être plus longtemps. A ta place, Hermann, je n'aurais pas attendu jusqu'à présent pour aller chercher une de ces jeunes filles, comme autrefois j'enlevai ta petite-mère.

Le fils répondit humblement aux instances de son père : J'ai aussi comme vous eu l'idée de choisir une des filles de notre voisin. Nous avons été élevés ensemble; nous jouions autrefois près de la fontaine du marché, et souvent je les ai défendues contre la rudesse des garçons. Ces temps sont loin de nous. Les jeunes filles, en grandissant, gardent la maison, comme il con-

Wohlgezogen sind sie gewiß! Ich ging auch zu Zeiten
Noch aus alter Bekanntschaft, so wie Ihr es wünschtet, hinüber;
Aber ich konnte mich nie in ihrem Umgang erfreuen.
Denn sie tadelten stets an mir, das mußt' ich ertragen:
Gar zu lang war mein Rock, zu grob das Tuch, und die Farbe
Gar zu gemein, und die Haare nicht recht gestutzt und gekräuselt.
Endlich hatt' ich im Sinne, mich auch zu putzen, wie jene
Handelsbübchen, die stets am Sonntag drüben sich zeigen,
Und um die, halbseiden, im Sommer das Läppchen[1] herumhängt.
Aber noch früh genug merkt' ich, sie hatten mich immer zum besten;
Und das war mir empfindlich, mein Stolz war beleidigt: doch mehr noch
Kränkte mich's tief, daß so sie den guten Willen verkannten,
Den ich gegen sie hegte, besonders Minchen, die jüngste.
Denn so war ich zuletzt an Ostern hinübergegangen,
Hatte den neuen Rock, der jetzt nur oben im Schrank hängt,

vient, et renoncent aux jeux bruyants. Elles sont, je l'avoue, bien élevées. A cause de notre ancienne connaissance, j'allais encore, selon vos désirs, leur rendre visite de temps en temps; jamais pourtant je n'étais à mon aise dans leur compagnie. Les traits de leurs critiques m'atteignaient sans cesse: mon habit était beaucoup trop long, le drap en était trop grossier et la couleur trop commune; puis mes cheveux étaient mal taillés, mal frisés. Enfin je pris la résolution de me parer, moi aussi, à l'exemple de ces petits commis marchands qui, en été, viennent chaque dimanche y étaler les pans flottants de leur petit habit demi-soie; mais je ne fus pas long à m'apercevoir que j'étais toujours le point de mire de leurs plaisanteries. Cela me blessait, ma fierté en souffrait; mais ce qui me navrait le cœur, c'était de les voir méconnaître de la sorte le bon vouloir que je leur témoignais, surtout Mina la plus jeune. Ainsi j'y étais allé encore à Pâques dernières, et j'avais mis mon habit neuf, celui qui est pendu

Angezogen und war frisirt wie die übrigen Bursche.
Als ich eintrat, kicherten sie; doch zog ich's auf mich nicht.
Minchen saß am Clavier; es war der Vater zugegen,
Hörte die Töchterchen singen, und war entzückt und in Laune.
Manches verstand ich nicht, was in den Liedern gesagt war;
Aber ich hörte viel von Pamina, viel von Tamino[1],
Und ich wollte doch auch nicht stumm sein! Sobald sie geendet,
Fragt' ich dem Texte nach, und nach den beiden Personen.
Alle schwiegen darauf und lächelten; aber der Vater
Sagte: Nicht wahr, mein Freund, Er kennt nur Adam und Eva?
Niemand hielt sich alsdann, und laut auf lachten die Mädchen,
Laut auf lachten die Knaben, es hielt den Bauch sich der Alte,
Fallen ließ ich den Hut vor Verlegenheit, und das Gekicher
Dauerte fort und fort, so viel sie auch sangen und spielten.
Und ich eilte beschämt und verdrießlich wieder nach Hause,

maintenant là-haut dans mon armoire; j'étais frisé comme les autres jeunes gens. A mon entrée, elles se mirent à rire sous cape; toutefois je ne songeai point à me l'appliquer. Mina jouait du clavecin; le père à côté d'elle, heureux, ravi d'entendre chanter ses filles; je comprenais peu de chose à ces chants, mais les noms de Pamina et de Tamino frappaient souvent mon oreille; et moi, ne voulant pas rester muet, je demandai, dès qu'elle eut fini, des éclaircissements sur les paroles, et les deux personnages. Là-dessus il se fit un grand silence. Je les vis tous sourire, et le père me dit: N'est-ce pas, mon ami, vous ne connaissez qu'Adam et Ève? Personne alors ne se contint plus; les jeunes filles éclatèrent; les commis éclatèrent; le vieux se tenait les côtes. Je laissai, de confusion, tomber mon chapeau et les rires moqueurs allaient leur train, malgré le chant et la musique. Je me hâtai de rentrer chez nous, confus et chagrin; aussitôt je re-

Hängte den Rock in den Schrank, und zog die Haare herunter
Mit den Fingern, und schwur nicht mehr zu betreten die Schwelle.
Und ich hatte wohl Recht; denn eitel sind sie und lieblos,
Und ich höre, noch heiß' ich bei ihnen immer Tamino.

Da versetzte die Mutter: Du solltest, Hermann, so lange
Mit den Kindern nicht zürnen; denn Kinder sind sie ja sämmtlich.
Minchen fürwahr ist gut, und war dir immer gewogen;
Neulich fragte sie noch nach dir. Die solltest du wählen!
Da versetzte bedenklich der Sohn: Ich weiß nicht, es prägte
Jener Verdruß sich so tief bei mir ein, ich möchte fürwahr nicht
Sie am Claviere mehr sehn und ihre Liedchen vernehmen.

Doch der Vater fuhr auf und sprach die zornigen Worte:
Wenig Freud' erleb' ich an dir! Ich sagt' es doch immer,
Als du zu Pferden nur und Lust nur bezeigtest zum Acker:
Was ein Knecht schon verrichtet des wohlbegüterten Mannes,
Thust du; indessen muß der Vater des Sohnes entbehren,

mis dans l'armoire mon habit et avec mes doigts je rabattis ma frisure en jurant de ne plus franchir leur seuil. Et j'avais raison; car elles sont vaines et impitoyables, et aujourd'hui encore, me dit-on, je porte chez elles le nom de Tamino.

Tu as tort, Hermann, reprit la mère, de garder rancune à ces enfants; car ce sont trois enfants. Mina est bonne et toujours gracieuse pour toi. Il y a peu de jours qu'elle demanda de tes nouvelles. C'est elle que tu devrais choisir. — Le fils répondit gravement: Non, cette mortification est entrée trop avant dans mon âme; je ne voudrais plus la revoir au clavecin ni entendre ses chansonnettes.

Mais le père irrité prononça ces violentes paroles: J'ai peu de joie à attendre de toi, et je l'ai toujours dit quand tu ne prenais plaisir qu'aux chevaux et au labourage. Le valet d'un riche fermier travaille ainsi que tu le fais; et en attendant le père n'a pas

Der ihm zur Ehre doch auch vor anderen Bürgern sich zeigte.
Und so täuschte mich früh mit leerer Hoffnung die Mutter,
Wenn in der Schule das Lesen und Schreiben und Lernen dir niemals
Wie den andern gelang und du immer der unterste saßest.
Freilich! das kommt daher, wenn Ehrgefühl nicht im Busen
Eines Jünglinges lebt, und wenn er nicht höher hinauf will.
Hätte mein Vater gesorgt für mich, so wie ich für dich that,
Mich zur Schule gesendet und mir die Lehrer gehalten,
Ja, ich wäre was anders als Wirth zum goldenen Löwen.

Aber der Sohn stand auf und nahte sich schweigend der Thüre,
Langsam und ohne Geräusch; allein der Vater, entrüstet,
Rief ihm nach: So gehe nur hin! ich kenne den Trotzkopf!
Geh' und führe fortan die Wirthschaft, daß ich nicht schelte;
Aber denke nur nicht, du wollest ein bäurisches Mädchen

de fils qui lui fasse honneur parmi ses concitoyens. Déjà dans ton enfance, ta mère me leurrait de vaines espérances quand rien à l'école, ni lecture ni écriture, ne te réussissait comme aux autres, quand toujours tu restais assis au dernier banc. Voilà à quoi il faut s'attendre, quand l'amour-propre est endormi au cœur d'un jeune homme, quand il n'aspire pas à monter plus haut. Ah! si mon père avait pris soin de moi, comme j'ai pris soin de toi, qu'il m'eût envoyé à l'école et donné des maîtres, je serais certes autre chose que maître d'hôtel du *Lion d'Or*.

Le fils garda le silence, se leva sans bruit et s'approcha doucement de la porte. Mais le père irrité le poursuivit de ces paroles violentes : Va-t-en! Je connais ton entêtement. Va, continue à diriger mon train et ma maison, et évite mes reproches ; mais ne songe pas à faire entrer jamais dans ma demeure la fille

Je mir bringen ins Haus, als Schwiegertochter, die Trulle[1]!
Lange hab' ich gelebt und weiß mit Menschen zu handeln,
Weiß zu bewirthen die Herren und Frauen, daß sie zufrieden
Von mir weggehn; ich weiß den Fremden gefällig zu schmeicheln.
Aber so soll mir dann auch ein Schwiegertöchterchen endlich
Wiederbegegnen und so mir die viele Mühe versüßen;
Spielen soll sie mir auch das Clavier; es sollen die schönsten,
Besten Leute der Stadt sich mit Vergnügen versammeln,
Wie es Sonntags geschieht im Hause des Nachbars[2]. Da drückte
Leise der Sohn auf die Klinke, und so verließ er die Stube.

de quelque paysan, à m'amener, chez moi, pour bru une rustaude. J'ai longtemps vécu et sais manier les hommes, je sais traiter comme il faut les dames et les messieurs; ils ont toujours quitté mon hôtel contents de moi; je sais complaire aux étrangers. Mais sur mes vieux jours, je veux à mon tour enfin voir près de moi une bru qui me console de tant de peine; et je veux qu'elle sache toucher le clavecin; que, le dimanche, ma maison soit, comme celle du voisin, le rendez-vous de la belle, de la meilleure compagnie de notre ville. A ces mots le fils, pressant doucement le loquet, quitta la salle.

Dritter Gesang.

Thalia[1].

Die Bürger.

Also entwich der bescheidene Sohn der heftigen Rede;
Aber der Vater fuhr in der Art fort, wie er begonnen:
Was im Menschen nicht ist, kommt auch nicht aus ihm, und schwerlich
Wird mich des herzlichsten Wunsches Erfüllung jemals erfreuen,
Daß der Sohn[2] dem Vater nicht gleich sey, sondern ein beßr'rer.
Denn was wäre das Haus, was wäre die Stadt, wenn nicht immer
Jeder gedächte mit Lust zu erhalten und zu erneuen,
Und zu verbessern auch, wie die Zeit uns lehrt und das Ausland!
Soll doch nicht als ein Pilz der Mensch dem Boden entwachsen,
Und verfaulen geschwind an dem Platze, der ihn erzeugt hat,
Keine Spur nachlassend von seiner lebendigen Wirkung!

CHANT III.

THALIE.

LES BOURGEOIS.

C'est ainsi que le fils respectueux se déroba aux violents reproches de son père; mais celui-ci continua comme il avait commencé : Ce qui n'est pas dans l'homme ne peut pas en sortir; et je ne verrai pas, je le crains, s'accomplir mon vœu le plus cher, celui d'avoir un fils non pas semblable, mais supérieur à son père. Où en seraient les familles et les cités, si nous ne songions pas à conserver, à renouveler, à améliorer, instruits par le temps et les pays étrangers. L'homme ne doit pas, comme un champignon, naître et pourrir à la même place sans laisser aucune trace de son

Sieht man am Hause doch gleich so deutlich, weß Sinnes der Herr sei,
Wie man, das Städtchen betretend, die Obrigkeiten beurtheilt.
Denn wo die Thürme verfallen und Mauern, wo in den Gräben
Unrath sich häufet, und Unrath auf allen Gassen herumliegt,
Wo der Stein aus der Fuge sich rückt und nicht wieder gesetzt wird,
Wo der Balken verfault und das Haus vergeblich die neue
Unterstützung erwartet: der Ort ist übel regieret.
Denn wo nicht immer von oben die Ordnung und Reinlichkeit wirket,
Da gewöhnet sich leicht der Bürger zu schmutzigem Saumsal,
Wie der Bettler sich auch an lumpige Kleider gewöhnet.
Darum hab' ich gewünscht, es solle sich Hermann auf Reisen
Bald begeben, und sehn zum wenigsten Straßburg und Frankfurt [1],
Und das freundliche Mannheim [2], das gleich und heiter gebaut ist.
Denn wer die Städte gesehn, die großen und reinlichen, ruht nicht,
Künftig die Vaterstadt selbst, so klein sie auch sei, zu verzieren.

passage sur la terre! A voir une maison, vous reconnaissez tout de suite le véritable esprit de son maître; comme en entrant dans une ville, vous pouvez juger les autorités. Là où les tours et les murs tombent en ruine, où les immondices s'amoncellent dans les ruisseaux et dans les rues elles-mêmes, où le pavé sorti de ses joints n'est pas replacé, où la poutre pourrie et la maison tombant en ruine attendent vainement le marteau et la truelle: ce lieu-là est mal administré. Quand l'ordre, la propreté, ne viennent pas d'en haut, le citoyen s'habitue à la négligence, au désordre, comme le mendiant à ses haillons. Voilà pourquoi j'ai voulu que Hermann voyageât; qu'il visitât au moins Strasbourg et Francfort, et la riante Mannheim aux rues claires et symétriques. Quiconque a visité ces grandes villes si bien entretenues, s'évertuera plus tard à embellir sa ville natale,

Lobt nicht der Fremde bei uns die ausgebesserten Thore,
Und den geweißten Thurm und die wohlerneuerte Kirche?
Rühmt nicht jeder das Pflaster? die wasserreichen, verdeckten,
Wohlvertheilten Canäle, die Nutzen und Sicherheit bringen,
Daß dem Feuer sogleich beim ersten Ausbruch gewehrt sei?
Ist das nicht alles geschehn seit jenem schrecklichen Brande?
Bauherr war ich sechsmal im Rath, und habe mir Beifall,
Habe mir herzlichen Dank von guten Bürgern verdienet,
Was ich angab, emsig betrieben, und so auch die Anstalt
Redlicher Männer vollführt, die sie unvollendet verließen.
So kam endlich die Lust in jedes Mitglied des Rathes.
Alle bestreben sich jetzt, und schon ist der neue Chausseebau
Fest beschlossen, der uns mit der großen Straße verbindet[1].
Aber ich fürchte nur sehr, so wird die Jugend nicht handeln!
Denn die Einen, sie denken auf Lust und vergänglichen Putz nur;

si petite qu'elle soit. L'étranger n'admire-t-il pas nos portes réparées, notre tour blanchie et notre église si bien restaurée? Qui ne loue le pavé de nos rues? nos canaux couverts, pleins d'eau bien distribuée, et qui, portant partout profit et sécurité, permettent d'arrêter le feu dès sa naissance? Tout cela s'est fait depuis ce terrible incendie. J'ai six fois, dans notre conseil, dirigé les travaux de la ville, et mérité toujours l'approbation et la reconnaissance de nos meilleurs citoyens. Les plans que j'ai conçus, je les ai poursuivis avec zèle, et j'ai mené à bien plus d'une entreprise laissée inachevée par d'autres bons citoyens. Mon exemple réveilla tous les membres du conseil. Maintenant le zèle est général et déjà nous avons arrêté la construction de la chaussée qui doit nous relier avec la grande route. Mais nos fils, je le crains, n'imiteront pas leurs pères; car les uns ne songent qu'aux plaisirs, qu'à

Andere hocken[1] zu Haus' und brüten hinter dem Ofen.
Und das fürcht' ich, ein solcher wird Hermann immer mir bleiben.

Und es versetzte sogleich die gute, verständige Mutter:
Immer bist du doch, Vater, so ungerecht gegen den[2] Sohn! und
So wird am wenigsten dir dein Wunsch des Guten erfüllet.
Denn wir können die Kinder nach unserm Sinne nicht formen;
So wie Gott sie uns gab, so muß man sie haben und lieben,
Sie erziehen aufs beste und jeglichen lassen gewähren.
Denn der eine hat die, die anderen andere Gaben;
Jeder braucht sie, und jeder ist doch nur auf eigene Weise
Gut und glücklich. Ich lasse mir meinen Hermann nicht schelten;
Denn, ich weiß es, er ist der Güter, die er dereinst erbt,
Werth und ein trefflicher Wirth, ein Muster Bürgern und Bauern,
Und im Rathe[3] gewiß, ich seh' es voraus, nicht der Letzte.
Aber täglich mit Schelten und Tadeln hemmst du dem Armen

un luxe frivole; d'autres ne bougent du logis et s'accroupissent derrière le poêle. Tel est Hermann, et tel il restera, je le crains.

La bonne et sage mère repartit aussitôt : Toujours tu es injuste envers notre fils; ce n'est point ainsi que se réaliseront tes rêves de succès. Nous ne pouvons pas façonner les enfants selon nos désirs; il faut les prendre et les aimer tels que Dieu nous les a donnés, les élever de notre mieux et laisser faire à chacun. L'un possède telle qualité, l'autre telle autre; chacun en trouve l'emploi, et chacun n'est bon et heureux qu'à sa manière. Je ne veux pas qu'on rabaisse mon Hermann; il est digne de la fortune dont il héritera un jour; c'est un excellent maître de maison, un modèle pour les bourgeois et les cultivateurs, et, au conseil de la ville, je vous le dis, il ne sera pas le dernier. Mais, à force de gronder et de critiquer, tu abats tout courage dans l'âme du pau-

Allen Muth in der Brust, so wie du es heute gethan hast.
Und sie verließ die Stube sogleich, und eilte dem Sohn nach,
Daß sie ihn irgendwo fänd' und ihn mit gütigen Worten
Wieder erfreute; denn er, der treffliche Sohn, er verdient' es.

Lächelnd sagte darauf, sobald sie hinweg war, der Vater:
Sind doch ein wunderlich Volk die Weiber, so wie die Kinder!
Jedes lebet so gern nach seinem eignen Belieben,
Und man sollte hernach nur immer loben und schmeicheln.
Einmal für allemal gilt das wahre Sprüchlein der Alten:
Wer nicht vorwärts geht, der kommt zurücke! So bleibt es.

Und es versetzte darauf der Apotheker bedächtig:
Gerne geb' ich es zu, Herr Nachbar, ich sehe mich immer
Selbst nach dem Besseren um, wofern es nicht theuer, doch neu ist;
Aber hilft es fürwahr, wenn man nicht die Fülle[1] des Gelds hat,
Thätig und rührig zu seyn und innen und außen zu bessern?

vre enfant, comme tu viens de le faire aujourd'hui. A ces mots elle quitta la salle, suivant à la hâte les pas de son fils qu'elle voulait revoir, afin de calmer sa peine par de bonnes paroles; car il le méritait bien, cet excellent fils.

Dès qu'elle fut sortie, le père reprit en souriant: Que la femme est chose bizarre, elle est comme l'enfant; tous les deux ne veulent faire qu'à leur fantaisie. et puis s'entendre toujours louer et flatter. Il y a un vieux proverbe, éternellement vrai: Qui n'avance pas, recule. C'est ma devise.

L'apothicaire reprit d'un air sérieux: Non, vous n'avez pas tort, cher voisin; moi-même je suis toujours à la recherche du mieux, pourvu qu'il ne soit pas cher, tout en étant nouveau; mais quoi! sans argent, sans beaucoup d'argent, vous avez beau vous agiter, beau chercher le progrès au dedans comme au dehors.

Nur zu sehr ist der Bürger beschränkt, das Gute vermag er
Nicht zu erlangen, wenn er es kennt. Zu schwach ist sein Beutel,
Das Bedürfniß zu groß; so wird er immer gehindert.
Manches hätt' ich gethan; allein wer scheut nicht die Kosten
Solcher Verändrung, besonders in diesen gefährlichen Zeiten!
Lange lachte mir schon mein Haus im modischen Kleidchen,
Lange glänzten durchaus mit großen Scheiben die Fenster;
Aber wer thut dem Kaufmann es nach, der bei seinem Vermögen
Auch die Wege noch kennt, auf welchen das Beste zu haben?
Seht nur das Haus an da drüben, das neue! Wie prächtig in grünen
Feldern die Stuckatur der weißen Schnörkel sich ausnimmt!
Groß sind die Tafeln der Fenster; wie glänzen und spiegeln die Scheiben,
Daß verdunkelt stehn die übrigen Häuser des Marktes!
Und doch waren die unsern gleich nach dem Brande die schönsten,

Hélas, un bourgeois n'est que trop restreint; il sait ce qui est bon et ne peut pas y prétendre, parce que sa bourse est trop faible et les besoins trop grands; ainsi, partout des obstacles. Que n'aurais-je pas fait, n'était la dépense qui effraye au moindre changement; surtout dans ces temps de crise! Depuis longtemps ma maison m'aurait souri, rhabillée à la moderne, et toute brillante de grands carreaux; mais allez donc imiter le marchand! D'abord il est riche et puis il sait par mille chemins se procurer les choses les meilleures. Voyez, là en face, la maison neuve; quel superbe effet produisent ces moulures de stuc blanc enroulées autour des panneaux verts! Et ces grands cadres des fenêtres! Et ces vitres resplendissantes comme des glaces! toutes les maisons de la place en paraissent dans l'ombre. Cependant après l'incendie, les nôtres étaient les plus belles : la pharmacie

Die Apotheke zum Engel so wie der goldene Löwe.
So war mein Garten[1] auch in der ganzen Gegend berühmt, und
Jeder Reisende stand und sah durch die rothen Stacketen
Nach den Bettlern von Stein, und nach den farbigen Zwergen.
Wem ich den Kaffee dann gar in dem herrlichen Grottenwerk reichte,
Das nun freilich verstaubt und halb verfallen mir dasteht,
Der erfreute sich hoch des farbig schimmernden Lichtes
Schöngeordneter Muscheln; und mit geblendetem Auge
Schaute der Kenner selbst den Bleiglanz und die Korallen.
Eben so ward in dem Saale die Malerei auch bewundert,
Wo die geputzten Herren und Damen im Garten spazieren
Und mit spitzigen Fingern die Blumen reichen und halten.
Ja, wer sähe das jetzt nur noch an? Ich gehe verdrießlich
Kaum mehr hinaus; denn alles soll anders seyn und geschmackvoll,
Wie sie's heißen, und weiß die Latten und hölzernen Bänke,

de l'Ange et le Lion d'Or. Mon jardin aussi était célèbre dans tout le pays; le voyageur s'arrêtait pour regarder, à travers les lattes rouges, les mendiants de pierre et les nains de couleur. Si parfois je servais le café dans la grotte aujourd'hui toute poudreuse et tombant en ruines, l'étranger prenait plaisir à voir les belles rangées de coquillages et leur lumière colorée et scintillante; l'œil même du connaisseur était ébloui de l'éclat des coraux et de la galène. On admirait de même les fresques du salon, où des dames et des seigneurs richement parés se promenaient dans un jardin tenant de leurs doigts effilés des fleurs qu'ils s'offraient. Mais à présent qui fait encore attention à cela? Moi-même, je n'y vais plus que rarement et à regret, car on demande autre chose, des choses de bon goût, comme ils disent; des clôtures blanches, des

Alles ist einfach und glatt, nicht Schnitzwerk oder Vergoldung
Will man mehr, und es kostet das fremde Holz nun am meisten.
Nun, ich wär' es zufrieden, mir auch was Neues zu schaffen;
Auch zu gehn mit der Zeit und oft zu verändern den Hausrath;
Aber es fürchtet sich jeder, auch nur zu rücken das Kleinste,
Denn wer vermöchte wohl jetzt die Arbeitsleute zu zahlen?
Neulich kam mir's in Sinn, den Engel Michael wieder,
Der mir die Officin bezeichnet, vergolden zu lassen[1],
Und den gräulichen Drachen, der ihm zu Füßen sich windet;
Aber ich ließ ihn verbräunt, wie er ist; mich schreckte die Fordrung.

bancs de bois blanc. Tout est uni et poli; on ne veut plus ni sculpture ni dorure; et c'est le bois étranger qui à cette heure coûte le plus cher. Enfin, je consentirais, moi aussi, à me procurer du nouveau, à marcher avec mon temps, à changer souvent les meubles de ma demeure. Mais qui n'a peur de toucher même à la moindre chose; car qui peut satisfaire aux exigences des ouvriers? Naguère l'idée me vint de faire redorer l'archange Michel qui me sert d'enseigne et le dragon gris qui se tord à ses pieds, mais je le laissai tout poudreux, tout noirci comme il est; le prix demandé me fit peur.

Vierter Gesang.

Euterpe[1].

Mutter und Sohn.

Also sprachen die Männer sich unterhaltend. Die Mutter
Ging indessen, den Sohn erst vor dem Hause zu suchen,
Auf der steinernen Bank, wo sein gewöhnlicher Sitz war.
Als sie daselbst ihn nicht fand, so ging sie, im Stalle zu schauen,
Ob er die herrlichen Pferde, die Hengste, selber besorgte,
Die er als Fohlen[2] gekauft und die er niemand vertraute.
Und es sagte der Knecht: Er ist in den Garten gegangen.
Da durchschritt sie behende die langen doppelten Höfe,
Ließ die Ställe zurück und die wohlgezimmerten Scheunen,
Trat in den Garten, der weit bis an die Mauern des Städtchens
Reichte, schritt ihn hindurch, und freute sich jeglichen Wachsthums,
Stellte die Stützen zurecht, auf denen beladen die Aeste
Ruhten des Apfelbaums, wie des Birnbaums[3] lastende Zweige,

CHANT IV.

EUTERPE.

MÈRE ET FILS.

Ainsi s'entretenaient les trois amis. Cependant la mère cherchait son fils devant la maison sur le banc de pierre, son siége habituel. Ne le trouvant point, elle se rendit à l'écurie : peut-être y soignait-il lui-même ses chevaux, ses magnifiques étalons qu'il avait achetés tout jeunes et qu'il ne confiait à personne. Mais le valet lui dit : Il est allé au jardin. Aussitôt elle traversa les deux longues cours, laissant derrière elle les étables et les granges bien construites; elle entra dans le jardin, qui s'étendait jusqu'aux murs de la ville; elle le traversa ravie de la belle végétation; elle redressait les étais qui soutenaient les branches chargées des pommiers et des poiriers pliant sous le poids de leurs

Nahm gleich einige Raupen vom kräftig strotzenden Kohl weg;
Denn ein geschäftiges Weib thut keine Schritte vergebens[1].
Also war sie ans Ende des langen Gartens gekommen,
Bis zur Laube mit Geisblatt bedeckt; nicht fand sie den Sohn da,
Eben so wenig als sie bis jetzt ihn im Garten erblickte.
Aber nur angelehnt war das Pförtchen, das aus der Laube,
Aus besonderer Gunst, durch die Mauer des Städtchens gebrochen
Hatte der Ahnherr[2] einst, der würdige Bürgemeister.
Und so ging sie bequem den trockenen Graben hinüber,
Wo an der Straße sogleich der wohlumzäunete Weinberg
Aufstieg steileren Pfads, die Fläche zur Sonne gekehret.
Auch den schritt sie hinauf, und freute der Fülle der Trauben[3]
Sich im Steigen, die kaum sich unter den Blättern verbargen.
Schattig war und bedeckt der hohe mittlere Laubgang,
Den man auf Stufen erstieg von unbehauenen Platten.
Und es hingen herein Gutedel und Muscateller,

fruits; elle ôtait çà et là quelques chenilles sur les feuilles serrées des choux plantureux; car une femme diligente ne fait point de pas inutiles. Elle était ainsi parvenue au bout du long jardin, jusqu'au berceau de chèvrefeuille; là, non plus que dans le reste du jardin, elle ne trouva son fils; mais mal close était la petite porte de la charmille que son aïeul, le vénérable bourgmestre avait pu autrefois, par une faveur singulière, ouvrir dans le mur de la ville. Elle franchit commodément le fossé tout sec; de l'autre côté, attenant à la route, commençait le magnifique clos de vigne dont la pente rapide regardait le soleil. Elle gravit le sentier et se réjouit en marchant de l'abondance des raisins qui ne pouvaient se cacher sous les feuilles. L'allée du milieu était couverte et ombragée; on y montait par des marches de pierres brutes; de toutes parts pendaient le chasselas et le muscat, mêlés à d'autres

Röthlich blaue darneben von ganz besonderer Größe,
Alle mit Fleiße gepflanzt, der Gäste Nachtisch zu zieren.
Aber den übrigen Berg bedeckten einzelne Stöcke,
Kleinere Trauben tragend, von denen der köstliche Wein kommt.
Also schritt sie hinauf, sich schon des Herbstes erfreuend
Und des festlichen Tags, an dem die Gegend im Jubel
Trauben lieset und tritt, und den Most in die Fässer versammelt,
Feuerwerke des Abends von allen Orten und Enden
Leuchten und knallen und so der Ernten schönste geehrt wird.
Doch unruhiger ging sie, nachdem sie dem Sohne gerufen
Zwei= auch dreimal, und nur das Echo vielfach zurückkam,
Das von den Thürmen der Stadt, ein sehr geschwätziges, herklang.
Ihn zu suchen war ihr so fremd; er entfernte sich niemals
Weit, er sagt' es ihr denn, um zu verhüten die Sorge
Seiner liebenden Mutter und ihre Furcht vor dem Unfall.

grappes d'un beau bleu rougeâtre et d'une grosseur extraordinaire; tous plants de choix, destinés au dessert des étrangers. Le reste du coteau était couvert de ceps isolés portant des raisins plus petits, de ceux qui nous donnent le vin délicieux. Elle montait toujours voyant venir déjà les vendanges et ces jours de fête où la contrée en liesse cueille et foule le raisin dont la liqueur sucrée emplit les tonneaux, et les feux de joie qui brillent et éclatent de toutes parts en l'honneur de la plus belle de toutes les récoltes. Mais l'inquiétude la gagna quand ayant appelé deux et trois fois son fils, les voix seules de l'écho lui eurent répondu. de l'écho dont les tours de la ville envoyaient au coteau le long babil. Le chercher lui semblait si étrange; jamais il ne s'éloignait sans la prévenir, afin d'épargner à sa tendresse toute inquiétude,

Aber sie hoffte noch stets, ihn doch auf dem Wege zu finden;
Denn die Thüren, die untre, so wie die obre, des Weinbergs
Standen gleichfalls offen. Und so nun trat sie ins Feld ein,
Das mit weiter Fläche den Rücken des Hügels bedeckte.
Immer noch wandelte sie auf eigenem Boden, und freute
Sich der eigenen Saat und des herrlich nickenden Kornes,
Das mit goldener Kraft sich im ganzen Felde bewegte.
Zwischen den Aeckern schritt sie hindurch, auf dem Raine, den Fußpfad,
Hatte den Birnbaum im Auge, den großen, der auf dem Hügel
Stand, die Gränze der Felder, die ihrem Hause gehörten.
Wer ihn gepflanzt, man konnt' es nicht wissen. Er war in der Gegend
Weit und breit gesehn, und berühmt die Früchte des Baumes.
Unter ihm pflegten die Schnitter des Mahls sich zu freuen am Mittag
Und die Hirten des Viehs in seinem Schatten zu warten;
Bänke fanden sie da von rohen Steinen und Rasen.

toute crainte d'accident. Cependant elle espérait toujours le rencontrer sur son chemin; car les portes de la vigne, celle du bas et celle du haut, étaient toutes deux ouvertes. Elle entra dans les champs dont la vaste étendue couvrait le dos de la colline. Toujours encore elle marchait sur ses propres terres et contemplait avec plaisir ses propres moissons, les beaux blés ondulants qui agitaient par la vaste campagne le poids doré de leurs épis. Elle suivait le sentier, une étroite lisière entre les champs, les yeux tournés vers le grand poirier qui s'élevait au haut de la colline; il formait la limite des héritages appartenant à sa maison. Qui l'avait planté? Nul ne s'en pouvait souvenir. On l'apercevait de bien loin à la ronde, et ses fruits étaient renommés. Sous lui les moissonneurs aimaient à prendre leur repas du milieu du jour; les pasteurs aimaient à garder leurs troupeaux sous son ombre : ils trouvaient là des bancs de gazon et de pierres grossières.

Und sie irrete nicht; dort saß ihr Hermann und ruhte[1],
Saß mit dem Arme gestützt und schien in die Gegend zu schauen
Jenseits, nach dem Gebirg', er kehrte der Mutter den Rücken.
Sachte schlich sie hinan, und rührt' ihm leise die Schulter.
Und er wandte sich schnell; da sah sie ihm Thränen im Auge.

Mutter, sagt' er betroffen, Ihr überrascht mich! Und eilig
Trocknet' er ab die Thräne, der Jüngling edlen Gefühles.
Wie? du weinest, mein Sohn? versetzte die Mutter betroffen.
Daran kenn' ich dich nicht! ich habe das niemals erfahren!
Sag', was beklemmt dir das Herz? was treibt dich einsam zu sitzen
Unter dem Birnbaum hier? was bringt dir Thränen ins Auge?

Und es nahm sich zusammen der treffliche Jüngling, und sagte:
Wahrlich, dem ist kein Herz im ehernen Busen[2], der jetzo
Nicht die Noth der Menschen, der umgetriebnen, empfindet;

Et elle ne s'était pas trompée; c'est là qu'était assis Hermann, immobile, incliné sur son coude; ses regards semblaient chercher en face le pays des montagnes; il tournait le dos à sa mère. Celle-ci s'approchant sans bruit lui toucha doucement l'épaule. Il se retourna vivement; elle vit alors des larmes dans ses yeux.

Mère, dit-il dans sa confusion, vous me surprenez! Et aussitôt il sécha ses larmes, le noble et sensible jeune homme. — Quoi! tu pleures, mon fils! s'écria sa mère le cœur saisi. Est-ce bien toi? Jamais encore je ne t'ai vu ainsi. Quel chagrin oppresse ton cœur? dis-le moi! Pourquoi viens-tu t'asseoir seul ici sous le poirier? Quelle cause remplit tes yeux de larmes?

L'excellent jeune homme se recueillit et dit: En vérité, il faut n'avoir point de cœur dans une poitrine d'airain pour ne pas compatir aujourd'hui à la misère de tant d'exilés sans abri;

Dem ist kein Sinn in dem Haupte, der nicht um sein eigenes Wohl sich
Und um des Vaterlands Wohl in diesen Tagen bekümmert.
Was ich heute gesehn und gehört, das rührte das Herz mir;
Und nun ging ich heraus, und sah die herrliche, weite
Landschaft, die sich vor uns in fruchtbaren Hügeln umherschlingt;
Sah die goldene Frucht den Garben entgegen sich neigen,
Und ein reichliches Obst uns volle Kammern versprechen.
Aber, ach! wie nah ist der Feind! Die Fluthen des Rheines
Schützen uns zwar; doch ach! was sind nun Fluthen und Berge
Jenem schrecklichen Volke, das wie ein Gewitter daherzieht!
Denn sie rufen zusammen aus allen Enden die Jugend,
Wie das Alter, und dringen gewaltig vor, und die Menge
Scheut den Tod nicht; es dringt gleich nach der Menge die Menge.
Ach! und ein Deutscher wagt in seinem Hause zu bleiben?
Hofft vielleicht zu entgehen dem alles bedrohenden Unfall?

il faut être privé de sens pour ne pas songer, en de pareils temps, à son propre salut et au salut de la patrie. Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu aujourd'hui m'a remué jusqu'au fond du cœur. Et puis je suis sorti; j'ai vu cette vaste et magnifique campagne dont les collines fécondes se déroulent sous nos yeux; j'ai vu les blés jaunissants appeler déjà le lien des gerbes, et les arbres chargés de fruits, nous promettre de pleins greniers! Mais hélas! L'ennemi approche! Les flots du Rhin nous protégent encore! Mais quels flots, quelles montagnes arrêteront cette nation terrible qui arrive comme la tempête! De toutes parts elle rassemble jeunes gens et hommes faits, et leur foule puissante se presse en avant sans souci de la mort, et la foule succède à la foule. Et un Allemand oserait rester dans sa demeure, espérerait échapper au fléau qui menace de tout envahir!

Liebe Mutter, ich sag' Euch, am heutigen Tage verdrießt mich,
Daß man mich neulich entschuldigt, als man die Streitenden auslas
Aus den Bürgern. Fürwahr! ich bin der einzige Sohn nur,
Und die Wirthschaft ist groß, und wichtig unser Gewerbe;
Aber wär' ich nicht besser, zu widerstehen da vorne
An der Gränze, als hier zu erwarten Elend und Knechtschaft?
Ja, mir hat es der Geist gesagt, und im innersten Busen
Regt sich Muth und Begier, dem Vaterlande zu leben
Und zu sterben, und andern ein würdiges Beispiel zu geben.
Wahrlich, wäre die Kraft der deutschen Jugend beisammen,
An der Gränze, verbündet, nicht nachzugeben den Fremden,
O, sie sollten uns nicht den herrlichen Boden betreten,
Und vor unsern Augen die Früchte des Landes verzehren,
Nicht den Männern gebieten und rauben Weiber und Mädchen!
Sehet, Mutter, mir ist im tiefsten Herzen beschlossen,
Bald zu thun und gleich, was recht mir däucht und verständig;

Chère mère, je vous l'avoue, ce jour me fait regretter d'avoir naguère été exempté, quand on choisit parmi nos bourgeois les défenseurs du pays! Sans doute, je suis fils unique; notre maison est grande et notre commerce important; cependant ma place n'est-elle pas à la frontière, en face de l'ennemi? Vaut-il mieux attendre ici la misère et l'esclavage? Oui, une voix intérieure m'a parlé, le courage enfle mon cœur; et je brûle du désir de vivre pour ma patrie, de mourir pour elle et de servir d'exemple aux nôtres. Ah! je le sens, si les forces de la jeunesse allemande étaient toutes réunies à la frontière, décidées à ne pas reculer devant l'ennemi, non, il ne foulerait pas ce sol béni; il ne viendrait pas sous nos yeux consumer les fruits de notre terre, asservir nos hommes, ravir nos femmes et nos filles. Tenez, mère, mon cœur est fermement résolu à faire bientôt, tout de suite, ce qui me semble juste et raisonnable; car qui réfléchit trop long-

Denn wer lange bedenkt, der wählt nicht immer das Beste.
Sehet, ich werde nicht wieder nach Hause kehren! Von hier aus
Geh' ich gerad' in die Stadt, und übergebe den Kriegern
Diesen Arm und dieses Herz, dem Vaterlande zu dienen.
Sage der Vater alsdann, ob nicht der Ehre Gefühl mir
Auch den Busen belebt, und ob ich nicht höher hinauf will!

Da versetzte bedeutend die gute verständige Mutter,
Stille Thränen vergießend, sie kamen ihr leichtlich ins Auge:
Sohn, was hat sich in dir verändert und deinem Gemüthe,
Daß du zu deiner Mutter nicht redest, wie gestern und immer,
Offen und frei, und sagst was deinen Wünschen gemäß ist?
Hörte jetzt ein Dritter dich reden, er würde fürwahr dich
Höchlich loben und deinen Entschluß als den edelsten preisen,
Durch dein Wort verführt und deine bedeutenden Reden.
Doch ich tadle dich nur; denn sieh', ich kenne dich besser.
Du verbirgst dein Herz, und hast ganz andre Gedanken.
Denn ich weiß es, dich ruft nicht die Trommel, nicht die Trompete,

temps, ne choisit pas toujours le parti le meilleur. Tenez, je ne veux pas rentrer dans notre demeure! D'ici même j'irai droit à la ville offrir à nos combattants ce bras et ce cœur, pour le service de la patrie. Et que mon père dise alors que le sentiment de l'honneur n'anime pas mon sein, que je n'ai nul désir de monter plus haut!

La bonne et sage mère répondit gravement, en versant des larmes muettes; elles lui venaient facilement aux yeux: Mon fils, quel changement s'est fait dans ton cœur? Pourquoi ne plus parler à ta mère comme hier, comme toujours, en exprimant l'objet de tes vœux sans crainte et sans détour? Si un étranger t'entendait parler, certes il te comblerait d'éloges, il proclamerait l'héroïsme de ta résolution, séduit par l'accent de ton langage et la gravité de tes discours. Cependant je ne puis, moi, que te blâmer; car, vois tu, je te connais mieux. Ton cœur dissimule et tu as de tout autres pensées; ce n'est pas, je le sais, le tambour ni le clai-

Nicht begehrst du zu scheinen in der Montur vor den Mädchen;
Denn es ist deine Bestimmung, so wacker und brav du auch sonst bist,
Wohl zu verwahren das Haus und stille das Feld zu besorgen.
Darum sage mir frei: was bringt dich zu dieser Entschließung?

Ernsthaft sagte der Sohn: Ihr irret, Mutter. Ein Tag ist
Nicht dem anderen gleich. Der Jüngling reifet zum Manne;
Besser im Stillen reift er zur That oft, als im Geräusche
Wilden schwankenden Lebens, das manchen Jüngling verderbt hat.
Und so still ich auch bin und war, so hat in der Brust mir
Doch sich gebildet ein Herz, das Unrecht hasset und Unbill[1],
Und ich verstehe recht gut die weltlichen Dinge zu sondern;
Auch hat die Arbeit den Arm und die Füße mächtig gestärket.
Alles, fühl' ich, ist wahr; ich darf es kühnlich behaupten.
Und doch tadelt Ihr mich mit Recht, o Mutter, und habt mich

ron qui t'appellent; tu ne songes pas à paraître en brillant uniforme devant les jeunes filles; car, si vaillant, si brave que tu sois, ta vocation sera de t'occuper paisiblement des soins de ta maison et de tes champs. Dis-moi donc ouvertement quelle cause te pousse à cette résolution?

Le fils répondit d'un ton sérieux : Vous êtes dans l'erreur, mère. Un jour n'est pas semblable à l'autre. On mûrit, on devient homme; tel souvent mûrit mieux pour l'action dans le calme et le silence qu'au milieu du bruit d'une vie agitée, aventureuse, où se sont perdus tant de jeunes gens. Si paisible que je sois, que j'aie été jusqu'à présent, il s'est formé dans ma poitrine un cœur qui hait l'injustice et l'arrogance; je comprends, je juge fort bien ce qui se passe autour de moi, enfin le travail a rendu robustes mon bras et mes pieds. Oui, je le sens; tout cela est vrai, et je puis l'affirmer hardiment. Et pourtant, chère mère, vos reproches sont mérités et vous avez surpris sur mes lèvres

Auf halbwahren Worten ertappt und halber Verstellung.
Denn, gesteh' ich es nur, nicht ruft die nahe Gefahr mich
Aus dem Hause des Vaters, und nicht der hohe Gedanke,
Meinem Vaterland hülfreich zu seyn und schrecklich den Feinden.
Worte waren es nur, die ich sprach: sie sollten vor Euch nur
Meine Gefühle verstecken, die mir das Herz zerreißen.
Und so laßt mich, o Mutter! Denn da ich vergebliche Wünsche
Hege im Busen, so mag auch mein Leben vergeblich dahin gehn.
Denn ich weiß es recht wohl: der Einzelne schadet sich selber,
Der sich hingiebt, wenn sich nicht alle zum Ganzen bestreben.

Fahre nur fort, so sagte darauf die verständige Mutter,
Alles mir zu erzählen, das Größte wie das Geringste;
Denn die Männer sind heftig, und denken nur immer das Letzte,
Und die Hinderniß treibt die Heftigen leicht von dem Wege;
Aber ein Weib ist geschickt, auf Mittel zu denken, und wandelt

des paroles qui n'étaient qu'à moitié franches et sincères. Je vous en fais l'aveu: Non, ce ne sont pas nos dangers qui m'arrachent à la maison de mon père, ni l'ambition sublime de secourir ma patrie, de faire trembler l'ennemi. C'étaient là de vaines paroles dites pour vous dérober les sentiments qui me déchirent le cœur! Ne me retenez donc plus, mère, et puisque je ne forme que des vœux inutiles, puisse ma vie aussi passer inutile. Je ne le sais que trop bien; l'homme isolé qui se sacrifie, prodigue vainement son sang, quand tous ne conspirent pas au salut commun.

Poursuis, repartit l'intelligente mère, raconte-moi tous les détails, les moindres comme les plus importants; les hommes sont violents, extrêmes; à tout obstacle qui les arrête, ils s'emportent bien loin du chemin; mais la femme est ingénieuse, elle imagine

Auch den Umweg, geschickt zu ihrem Zweck zu gelangen.
Sage mir alles daher, warum du so heftig bewegt bist,
Wie ich dich niemals gesehn, und das Blut dir wallt in den Adern,
Wider Willen die Thräne dem Auge sich dringt zu entstürzen.

Da überließ sich dem Schmerze der gute Jüngling, und weinte,
Weinte laut an der Brust der guten Mutter und sprach so erweichet:
Wahrlich! des Vaters Wort hat heute mich kränkend getroffen,
Das ich niemals verdient, nicht heut' und keinen der Tage.
Denn die Eltern zu ehren, war früh mein Liebstes, und niemand
Schien mir klüger zu seyn und weiser, als die mich erzeugten,
Und mit Ernst mir in dunkeler Zeit der Kindheit geboten.
Vieles hab' ich fürwahr von meinen Gespielen geduldet,
Wenn sie mit Tücke mir oft den guten Willen vergalten;

mille moyens, et sait par d'habiles détours arriver au but. Dis-moi donc tout ce qui cause cette violente émotion; jamais je ne t'ai vu tel qu'aujourd'hui; ton sang bouillonne dans tes veines, et malgré toi les larmes s'échappent de tes yeux.

Alors le bon jeune homme s'abandonna à sa douleur, en pleurant amèrement sur le sein de sa bonne mère et il dit tout ému : Certes, la parole de mon père m'a aujourd'hui frappé, blessé profondément; je ne l'ai méritée ni aujourd'hui ni aucun autre jour. Honorer mes parents fut de bonne heure mon désir le plus cher; et personne ne me semblait plus sage, plus sensé que ceux dont je tenais la vie, dont la grave autorité m'avait guidé aux jours obscurs de l'enfance. Que n'ai-je point supporté, de la part de mes jeunes camarades, quand ils répondaient par leurs malices à mon bon vouloir? Que de fois même n'ai-je riposté ni

Oftmals hab' ich an ihnen nicht Wurf noch Streiche gerochen[1]:
Aber spotteten sie mir den Vater aus, wenn er Sonntags
Aus der Kirche kam mit würdig bedächtigem Schritte;
Lachten sie über das Band der Mütze, die Blumen des Schlafrocks,
Den er so stattlich trug und der erst heute verschenkt ward:
Fürchterlich ballte sich gleich die Faust mir; mit grimmigem Wüthen
Fiel ich sie an und schlug und traf, mit blindem Beginnen,
Ohne zu sehen wohin. Sie heulten mit blutigen Nasen,
Und entrissen sich kaum den wüthenden Tritten und Schlägen.
Und so wuchs ich heran, um viel vom Vater zu dulden,
Der statt anderer mich gar oft mit Worten herum nahm,
Wenn bei Rath ihm Verdruß in der letzten Sitzung erregt ward;
Und ich büßte den Streit und die Ränke seiner Collegen.
Oftmals habt Ihr mich selbst bedauert; denn vieles ertrug ich,

aux coups ni aux pierres : mais s'ils se raillaient de mon père, quand le dimanche il sortait de l'église d'un pas lent et digne; s'ils riaient du ruban de son bonnet, des fleurs de sa robe de chambre, de cette robe de chambre qu'il savait si bien porter et dont il ne s'est défait qu'aujourd'hui même; ô alors mon poing se serrait de rage; hors de moi, je me jetais sur eux terrible, frappant au hasard, en aveugle. Ils poussaient des hurlements, le nez tout en sang et n'échappaient qu'avec peine aux coups furieux que je leur portais et des mains et des pieds. Ainsi je grandissais souvent tourmenté par mon père; c'était sur moi bien souvent qu'il faisait retomber les propos destinés à autrui, quand à la séance du conseil il venait d'éprouver quelque contrariété; et moi, j'expiais l'opposition et les cabales de ses collègues. Que de fois vous m'avez plaint vous-même; car je supportais tout,

Stets in Gedanken der Eltern von Herzen zu ehrende Wohlthat,
Die nur sinnen, für uns zu mehren die Hab' und die Güter,
Und sich selber manches entziehn, um zu sparen den Kindern.
Aber, ach! nicht das Sparen allein, um spät zu genießen,
Macht das Glück, es macht nicht das Glück der Haufe beim Haufen,
Nicht der Acker am Acker, so schön sich die Güter auch schließen.
Denn der Vater wird alt, und mit ihm altern die Söhne,
Ohne die Freude des Tags, und mit der Sorge für morgen.
Sagt mir, und schauet hinab, wie herrlich liegen die schönen,
Reichen Gebreite[1] nicht da, und unten Weinberg und Gärten,
Dort die Scheunen und Ställe, die schöne Reihe der Güter;
Aber seh' ich dann dort das Hinterhaus, wo an dem Giebel
Sich das Fenster uns zeigt von meinem Stübchen im Dache;
Denk'[2] ich die Zeiten zurück, wie manche Nacht ich den Mond schon

n'oubliant jamais quelle tendre et respectueuse reconnaissance est due à nos parents qui songent sans cesse à augmenter pour nous leur fortune, qui se privent eux-mêmes de mille façons, afin d'amasser pour leurs enfants, Mais amasser toujours et jouir fort tard, ce n'est pas là le bonheur; ce n'est pas là le bonheur que d'ajouter monceau à monceau, de joindre un champ à un autre champ, si bien que toutes ces terres s'arrondissent. Le père vieillit; avec lui vieillissent ses fils sans jouir du jour présent, tourmentés des soucis du lendemain. Voyez la belle et riche étendue de nos champs, qui descendent jusqu'à nos vignes et nos jardins; plus loin les granges et les étables, toute cette belle suite de propriétés; mais quand je regarde là-bas le pignon de notre arrière-maison, quand j'y vois briller la fenêtre de ma mansarde, que je me rappelle combien de fois la nuit j'y ai attendu la lune,

Dort erwartet und schon so manchen Morgen die Sonne;
Wenn der gesunde Schlaf mir nur wenige Stunden genügte:
Ach! da kommt mir so einsam vor, wie die Kammer, der Hof und
Garten, das herrliche Feld, das über die Hügel sich hinstreckt;
Alles liegt so öde vor mir: ich entbehre[1] der Gattin.

Da antwortete drauf die gute Mutter verständig:
Sohn, mehr wünschest du nicht, die Braut in die Kammer zu führen,
Daß dir werde die Nacht zur schönen Hälfte des Lebens[2],
Und die Arbeit des Tags dir freier und eigener werde,
Als der Vater es wünscht und die Mutter. Wir haben dir immer
Zugeredet, ja dich getrieben, ein Mädchen zu wählen.
Aber mir ist es bekannt, und jetzo sagt es das Herz mir:
Wenn die Stunde nicht kommt, die rechte, wenn nicht das rechte
Mädchen zur Stunde sich zeigt, so bleibt das Wählen im Weiten,

et combien de fois le matin les premiers rayons du soleil, après que quelques heures d'un profond sommeil avaient suffi à réparer mes forces, hélas! tout me semble solitaire! ma chambre, la cour, le jardin, nos superbes champs qui couvrent les collines au loin; tout est désert à mes yeux; il manque à ma vie une compagne.

La bonne et sage mère répondit: Mon fils, autant tu souhaites ardemment de mener une fiancée dans ta demeure, afin que la nuit devienne pour toi la belle moitié de la vie, que le travail du jour te pèse moins et t'appartienne davantage, autant le souhaitent ton père et ta mère. — Nous t'avons toujours exhorté à choisir une jeune fille, nous t'en avons pressé; mais je le savais, et en ce moment mon cœur me le dit: tant que l'heure, l'heure prédestinée n'est pas venue, tant que la jeune fille prédestinée n'a point paru, on recule son choix sans fin, on est tout à la crainte

Und es wirket die Furcht, die Falsche zu greifen, am meisten.
Soll ich dir sagen, mein Sohn, so hast du, ich glaube, gewählet,
Denn dein Herz ist getroffen, und mehr als gewöhnlich empfindlich.
Sag' es gerad' nur heraus, denn mir schon sagt es die Seele:
Jenes Mädchen ist's, das vertriebene, die[1] du gewählt hast.

Liebe Mutter, Ihr sagt's! versetzte lebhaft der Sohn drauf.
Ja, sie ist's, und führ' ich sie nicht als Braut mir nach Hause
Heute noch, ziehet sie fort, verschwindet vielleicht mir auf immer
In der Verwirrung des Kriegs und im traurigen Hin- und Herziehn[2].
Mutter, ewig umsonst gedeiht mir die reiche Besitzung
Dann vor Augen; umsonst sind künftige Jahre mir fruchtbar.
Ja, das gewohnte Haus und der Garten ist mir zuwider;
Ach! und die Liebe der Mutter, sie selbst nicht tröstet den Armen.
Denn es löset die Liebe, das fühl' ich, jegliche Bande,

de prendre celle qui ne sera pas selon notre cœur. Le dirai-je, mon fils, tu as, je crois, choisi : ton cœur est touché et plus que d'ordinaire ouvert aux émotions. Parle, ne me déguise rien, car déjà quelque chose en moi me le dit : c'est la jeune exilée que tu as choisie.

Chère mère, vous le dites ! répondit vivement le fils. Oui, c'est elle, et si je ne puis la mener dans notre demeure comme fiancée aujourd'hui même, elle s'en ira, disparaîtra peut-être pour jamais au milieu des troubles de la guerre, de ce triste va-et-vient. Mère, mes biens alors se multiplieront en vain sous mes yeux ; en vain les années à venir m'apporteront leurs riches moissons. Oui, la maison, le jardin que j'aimais tant, n'auront plus d'attraits pour moi. Hélas ! l'amour même d'une mère ne consolerait pas ma misère. L'amour, je le sens, rompt tous les

Wenn sie die ihrigen knüpft; und nicht das Mädchen allein läßt
Vater und Mutter zurück, wenn sie dem erwähleten Mann folgt;
Auch der Jüngling er weiß nichts mehr von Mutter und Vater,
Wenn er das Mädchen sieht, das einziggeliebte, davon ziehn.
Darum lasset mich gehn, wohin die Verzweiflung mich antreibt.
Denn mein Vater, er hat die entscheidenden Worte gesprochen,
Und sein Haus ist nicht mehr das meine, wenn er das Mädchen
Ausschließt, das ich allein nach Haus zu führen begehre.

Da versetzte behend die gute verständige Mutter:
Stehen wie Felsen doch zwei Männer gegen einander!
Unbewegt und stolz will keiner dem andern sich nähern,
Keiner zum guten Worte, dem ersten, die Zunge bewegen.
Darum sag' ich dir, Sohn: noch lebt die Hoffnung in meinem
Herzen[1], daß er sie dir, wenn sie gut und brav ist, verlobe,

liens, dès qu'il forme les siens; ce n'est pas la jeune fille seule qui abandonne son père et sa mère pour suivre celui qu'elle a élu; le jeune homme, lui aussi, ne songe plus à son père ni à sa mère quand il voit partir la jeune fille, l'unique bien-aimée. Laissez-moi donc aller où le désespoir me pousse; mon père n'a-t-il pas exprimé sa résolution inébranlable? Sa demeure n'est plus la mienne, si elle est fermée à la jeune fille, la seule que je désire mener dans ma demeure.

La bonne et sage mère reprit aussitôt: Certes deux hommes se tiennent comme des rocs en face l'un de l'autre. Leur orgueil inflexible les empêche l'un et l'autre de se rapprocher; chacun retient sur sa langue la bonne parole, le premier mot de la réconciliation. Écoute donc, cher fils: mon cœur espère encore qu'il te la donnera si elle est bonne, vertueuse, quoi-

Obgleich arm, so entschieden er auch die Arme versagt hat.
Denn er redet gar manches in seiner heftigen Art aus,
Das er doch nicht vollbringt; so giebt er auch zu das Versagte.
Aber ein gutes Wort verlangt er, und kann es verlangen;
Denn er ist Vater! Auch wissen wir wohl, sein Zorn ist nach Tische,
Wo er heftiger spricht und anderer Gründe bezweifelt,
Nie bedeutend; es reget der Wein dann jegliche Kraft auf
Seines heftigen Wollens, und läßt ihn die Worte der andern
Nicht vernehmen, er hört und fühlt alleine sich selber.
Aber es kommt der Abend heran, und die vielen Gespräche
Sind nun zwischen ihm und seinen Freunden gewechselt.
Milder ist er fürwahr, ich weiß, wenn das Räuschchen vorbei ist,
Und er das Unrecht fühlt, das er anderen lebhaft erzeigte.

que pauvre, et quelque résolument qu'il ait refusé d'agréer jamais une bru pauvre. Dans sa brusque humeur, il dit ce qu'il n'exécute pas toujours et accorde souvent ce que d'abord il avait refusé. Mais il exige, il a le droit d'exiger une parole de soumission, car il est père! Puis nous le savons bien au sortir de table, alors que sa parole est plus vive et prête à contester les raisonnements des autres, sa colère n'est jamais de grande conséquence; le vin alors éveille toutes les forces de sa bouillante volonté et l'empêche de saisir les discours d'autrui; il n'écoute, il ne comprend que lui seul. Mais le soir arrive et les longues causeries ont été échangées entre lui et ses amis. Il devient plus doux, je le sais, quand la petite pointe a disparu et qu'il sent les torts de sa vivacité envers autrui. — Viens! essayons

Komm! wir wagen es gleich; das Frischgewagte[1] geräth nur,
Und wir bedürfen der Freunde, die jetzo bei ihm noch versammelt
Sitzen; besonders wird uns der würdige Geistliche helfen.

Also sprach sie behende[2], und zog, vom Steine sich hebend,
Auch vom Sitze den Sohn, den willig folgenden. Beide
Kamen schweigend herunter, den wichtigen Vorsatz bedenkend.

Fünfter Gesang.

Polyhymnia[3].

Der Weltbürger[4].

Aber es saßen die Drei noch immer sprechend zusammen,
Mit dem geistlichen Herrn der Apotheker beim Wirthe,
Und es war das Gespräch noch immer ebendasselbe,
Das viel hin und her nach allen Seiten geführt ward.
Aber der treffliche Pfarrer versetzte, würdig gesinnt, drauf:

tout de suite. Qui entreprend avec courage peut seul réussir. Il nous faut l'assistance des amis, qui sont encore auprès de lui; le digne pasteur surtout sera un puissant auxiliaire.

Ayant ainsi parlé et se levant du banc de pierre, elle fit lever aussi son fils qui suivit volontiers ses pas. Tous les deux descendirent en silence, songeant à leur grave résolution.

CHANT V.

POLYMNIE.

LE COSMOPOLITE.

Cependant les trois amis étaient encore assis conversant ensemble, l'homme de Dieu et l'apothicaire auprès de l'hôtelier, et leur entretien roulait toujours encore sur le même sujet agité en tous sens. Enfin l'excellent pasteur exprima ces graves pensées,

Widersprechen will ich Euch nicht. Ich weiß es, der Mensch soll
Immer streben zum Bessern; und, wie wir sehen, er strebt auch
Immer dem Höheren nach, zum wenigsten sucht er das Neue.
Aber geht nicht zu weit! denn neben diesen Gefühlen
Gab die Natur uns auch die Lust zu verharren im Alten,
Und sich dessen zu freun, was jeder lange gewohnt ist.
Aller Zustand ist gut, der natürlich ist und vernünftig.
Vieles wünscht' sich der Mensch, und doch bedarf er nur wenig;
Denn die Tage sind kurz, und beschränkt der Sterblichen Schicksal[1].
Niemals tadl' ich den Mann, der immer, thätig und rastlos
Umgetrieben, das Meer und alle Straßen der Erde
Kühn und emsig befährt und sich des Gewinnes erfreuet,
Welcher sich reichlich um ihn und um die Seinen herum häuft;
Aber jener[2] ist auch mir werth, der ruhige Bürger,
Der sein väterlich Erbe mit stillen Schritten umgehet,

d'un ton digne et raisonnable : Je ne veux pas vous contredire. L'homme, je le sais, doit sans cesse aspirer au mieux ; et, nous le voyons, il aspire sans cesse à s'élever ; du moins il cherche le nouveau. Mais n'allez pas trop loin. A côté de ces sentiments la nature a mis en nous le goût opiniâtre des choses anciennes, et un vif attachement aux vieilles habitudes. Toute condition est bonne quand elle est naturelle et raisonnable. Que ne désire pas l'homme ! et pourtant il a besoin de peu, car ses jours sont comptés et la destinée des mortels est bornée. Jamais je ne blâmerai celui qui, se tourmentant jour et nuit, ne connaissant ni le danger ni le repos, se lance sur les mers et par tous les chemins de la terre, et met sa joie à voir ses richesses s'accumuler autour de lui et des siens. Mais j'estime aussi le paisible bourgeois, heureux de faire à pas lents le tour de l'héritage paternel, attentif à cul-

Und die Erde besorgt, so wie es die Stunden gebieten.
Nicht verändert sich ihm in jedem Jahre der Boden,
Nicht streckt eilig der Baum, der neugepflanzte, die Arme
Gegen den Himmel aus, mit reichlichen Blüthen gezieret.
Nein, der Mann bedarf der Geduld; er bedarf auch des reinen,
Immer gleichen, ruhigen Sinns und des graden Verstandes.
Denn nur wenige Samen vertraut er der nährenden Erde,
Wenige Thiere nur versteht er, mehrend, zu ziehen;
Denn das Nützliche bleibt allein sein ganzer Gedanke.
Glücklich, wem die Natur ein so gestimmtes Gemüth gab!
Er ernähret uns alle. Und Heil dem Bürger des kleinen
Städtchens, welcher ländlich Gewerb mit Bürgergewerb paart!
Auf ihm liegt nicht der Druck, der ängstlich den Landmann beschränket;
Ihn verwirrt nicht die Sorge der vielbegehrenden Städter,
Die dem Reicheren stets und dem Höheren, wenig vermögend,

tiver ses terres suivant l'exigence des saisons et des heures. Pour lui le sol ne change pas à chaque année nouvelle; il ne voit pas l'arbre qu'il a planté, étendre aussitôt vers le ciel ses branches chargées de riches fleurs. Non, il a besoin, lui, de patience, d'un sens droit, d'un esprit simple, calme, toujours égal. Car il confie peu de semences à la terre nourricière, et ne s'entend à élever et à faire multiplier qu'un petit nombre d'animaux. L'utile seul fera toujours l'objet de sa pensée. Heureux celui que la nature a doué d'une âme ainsi faite! C'est lui qui nous nourrit tous. Louons aussi l'habitant des petites villes qui unit l'industrie des cités aux travaux de la campagne. Il n'est point retenu dans l'étroite gêne qui fait le tourment de l'agriculteur; il n'est pas en proie aux soucis, aux mille besoins des avides citadins, toujours portés, malgré leurs modiques moyens, à rivaliser avec de plus

Nachzustreben gewohnt sind, besonders die Weiber und Mädchen.
Segnet immer darum des Sohnes ruhig Bemühen,
Und die Gattin, die einst er, die gleichgesinnte, sich wählet.

Also sprach er. Es trat die Mutter zugleich mit dem Sohn ein,
Führend ihn bei der Hand und vor den Gatten ihn stellend.
Vater, sprach sie, wie oft gedachten wir, untereinander
Schwatzend, des fröhlichen Tags, der kommen würde, wenn künftig
Hermann, seine Braut sich erwählend, uns endlich erfreute!
Hin und wieder dachten wir da; bald dieses, bald jenes
Mädchen bestimmten wir ihm mit elterlichem Geschwätze.
Nun ist er kommen, der Tag; nun hat die Braut ihm der Himmel
Hergeführt und gezeigt, es hat sein Herz nun entschieden.
Sagten wir damals nicht immer: er solle selber sich wählen?
Wünschtest du nicht noch vorhin, er möchte heiter und lebhaft

riches, avec de plus grands, les femmes surtout et les jeunes filles. Bénissez donc le calme et l'activité de votre fils, ainsi que l'épouse, pareille à lui-même, qu'il choisira un jour.

Ainsi dit-il : la mère à ce moment entra accompagnée de son fils qu'elle conduisit par la main devant son époux. Père, dit-elle, que de fois nous avons, dans nos causeries, rappelé l'heureux jour où Hermann comblerait nos vœux, en faisant enfin choix d'une fiancée. Nous avons discuté bien des projets, lui destinant tantôt telle jeune fille, tantôt telle autre, comme font les parents. Maintenant il est venu, ce jour; maintenant le ciel lui a amené et montré sa fiancée, et son cœur est maintenant décidé. Qu'il choisisse lui-même, disions-nous alors; tout à l'heure encore tu souhaitais toi-même que Hermann pût ressentir un vif et

Für ein Mädchen empfinden? Nun ist die Stunde gekommen!
Ja, er hat gefühlt und gewählt, und ist männlich entschieden.
Jenes Mädchen ist's, die Fremde, die ihm begegnet.
Gieb sie ihm; oder er bleibt, so schwur er, im ledigen Stande.

Und es sagte der Sohn: Die gebt mir, Vater! Mein Herz hat
Rein und sicher gewählt; Euch ist sie die würdigste Tochter.

Aber der Vater schwieg. Da stand der Geistliche schnell auf,
Nahm das Wort und sprach: Der Augenblick nur entscheidet
Ueber das Leben des Menschen und über sein ganzes Geschicke;
Denn nach langer Berathung ist doch ein jeder Entschluß nur
Werk des Moments, es ergreift doch nur der Verständ'ge das Rechte.
Immer gefährlicher ist's, beim Wählen dieses und jenes
Nebenher zu bedenken und so das Gefühl zu verwirren.
Rein ist Hermann; ich kenn' ihn von Jugend auf; und er streckte

sincère attachement pour quelque jeune fille? Hé bien, l'heure est venue, son cœur a été touché, son choix est formé; il a pris une résolution en homme. C'est la jeune étrangère qu'il a rencontrée. Donne-la-lui, ou bien, il l'a juré, sa vie sera vouée au célibat.

Et le fils reprit: Oui, c'est elle, mon père, accordez-la-moi! Mon cœur a fait un choix pur, et ne sera pas déçu. Elle sera pour vous la plus digne fille.

Le père gardait le silence. Le prêtre se leva aussitôt, prit la parole et dit: C'est un moment qui décide de la vie de l'homme, de sa destinée entière; après de longues délibérations, toute résolution n'est à la fin que l'œuvre d'un moment; et l'homme sensé prend seul le parti le plus juste. Qu'il est dangereux quand on a un choix à faire, de considérer toujours les si et les mais, qui ne peuvent qu'égarer nos sentiments. Hermann est pur, je le connais depuis sa tendre jeunesse; même enfant,

Schon als Knabe die Hände nicht aus nach diesem und jenem.
Was er begehrte, das war ihm gemäß; so hielt er es fest auch.
Seyd nicht scheu und verwundert, daß nun auf einmal erscheinet,
Was ihr so lange gewünscht. Es hat die Erscheinung fürwahr nicht
Jetzt die Gestalt des Wunsches, so wie Ihr ihn etwa geheget.
Denn die Wünsche verhüllen uns selbst das Gewünschte; die Gaben
Kommen von oben herab, in ihren eignen Gestalten.
Nun verkennet es nicht, das Mädchen, das Eurem geliebten,
Guten verständigen Sohn zuerst die Seele bewegt hat.
Glücklich ist der, dem sogleich die erste Geliebte die Hand reicht,
Dem der lieblichste Wunsch nicht heimlich im Herzen verschmachtet!
Ja, ich seh' es ihm an, es ist sein Schicksal entschieden.
Wahre Neigung vollendet sogleich zum Manne den Jüngling.
Nicht beweglich ist er; ich fürchte, versagt Ihr ihm dieses,
Gehen die Jahre dahin, die schönsten, in traurigem Leben.

il ne portait pas des mains impatientes tantôt sur un objet, tantôt sur un autre; ce qu'il voulait était conforme à sa nature, et il s'attachait à ce qu'il avait voulu. Pourquoi vous effrayer, pourquoi vous étonner de voir se montrer inopinément à vos yeux, ce que vous souhaitiez depuis si longtemps? Peut-être vos souhaits ne paraissent-ils pas sous la forme que vous aviez rêvée; car nos souhaits nous cachent l'objet même que nous souhaitons. Les dons viennent d'en haut, sous la forme qui leur est propre. Ne dédaignez donc pas la jeune fille qui, la première, a touché l'âme de votre sage, de votre excellent fils. Heureux l'homme, à qui est accordée la main de la première femme qu'il a aimée, qui ne sent pas languir dans le secret de son cœur le plus cher de ses désirs. Oui, je comprends à le voir que sa destinée est fixée. Une inclination vraie mûrit le jeune homme, tout aussitôt elle le fait homme. Hermann n'est pas d'humeur changeante, et si vous lui refusez cette jeune fille, ses plus belles années, je le crains, s'écouleront dans la tristesse.

Da versetzte sogleich der Apotheker bedächtig[1],
Dem schon lange das Wort von der Lippe zu springen bereit war:
Laßt uns auch dießmal doch nur die Mittelstraße betreten!
Eile mit Weile! das war selbst Kaiser Augustus' Devise.
Gerne schick' ich mich an, den lieben Nachbarn zu dienen,
Meinen geringen Verstand zu ihrem Nutzen zu brauchen:
Und besonders bedarf die Jugend, daß man sie leite.
Laßt mich also hinaus; ich will es prüfen, das Mädchen,
Will die Gemeinde befragen, in der sie lebt und bekannt ist.
Niemand betrügt mich so leicht, ich weiß die Worte zu schätzen.

Da versetzte sogleich der Sohn mit geflügelten Worten[2]:
Thut es, Nachbar, und geht und erkundigt Euch. Aber ich wünsche,
Daß der Herr Pfarrer sich auch in Eurer Gesellschaft befinde;
Zwei so treffliche Männer sind unverwerfliche Zeugen.
O, mein Vater! sie ist nicht hergelaufen, das Mädchen,

Alors l'apothicaire (depuis longtemps la parole était prête à s'échapper de ses lèvres) reprit d'un ton grave et mesuré : Tenons-nous ici, comme toujours, dans un juste milieu. Hâte-toi lentement, était la devise de l'empereur Auguste lui-même. Je m'offre de grand cœur à servir mes chers voisins ; à employer à leur profit toutes les ressources de mon petit jugement ; car la jeunesse surtout a besoin d'être guidée. Envoyez-moi ; je me charge de savoir quelle peut être cette jeune fille ; j'irai m'enquérir au milieu des familles où elle est connue, où elle a vécu. On ne me trompe pas aisément, je sais la valeur des mots.

Le fils se hâta de répondre ; sa parole avait des ailes : Faites, voisin, allez et informez-vous. Mais je désire que Monsieur le pasteur vous accompagne ; deux hommes aussi excellents sont des témoins irrécusables. O mon père, ce n'est point une aventu-

Keine, die durch das Land auf Abenteuer umherschweift,
Und den Jüngling bestrickt, den unerfahrnen, mit Ränken.
Nein, das wilde Geschick des allverderblichen Krieges,
Das die Welt zerstört und manches feste Gebäude
Schon aus dem Grunde gehoben, hat auch die Arme vertrieben.
Streifen nicht herrliche Männer von hoher Geburt nun im Elend?
Fürsten fliehen vermummt, und Könige leben verbannet.
Ach, so ist auch sie, von ihren Schwestern die beste,
Aus dem Lande getrieben; ihr eigenes Unglück vergessend,
Steht sie anderen bei, ist ohne Hülfe noch hülfreich.
Groß sind Jammer und Noth, die über die Erde sich breiten;
Sollte nicht auch ein Glück aus diesem Unglück hervorgehn,
Und ich, im Arme der Braut, der zuverlässigen Gattin,
Mich nicht erfreuen des Kriegs, so wie Ihr des Brandes Euch freutet!

rière, une de ces jeunes filles qui courent par le pays, enveloppant dans leurs intrigues la jeunesse sans expérience. Non, non! Les suites cruelles d'une guerre funeste, qui a bouleversé le monde et détruit de fond en comble les édifices les plus solides, ont conduit l'infortunée loin de sa patrie. Est-ce que des hommes éminents, de haute naissance n'errent pas à cette heure dans la misère de l'exil? Les princes fuient sous des noms empruntés et les rois vivent proscrits; elle aussi, la meilleure de ses compagnes, elle a été contrainte de quitter son pays; oubliant sa propre infortune, elle se dévoue aux autres, secourable encore quand tout secours lui manque. Grande est la détresse, la désolation qui s'est répandue sur la terre. Un seul bien ne pourrait-il sortir de tous ces maux, et ne pourrai-je, moi, dans les bras de ma fiancée, d'une épouse éprouvée, me dire que la guerre fut pour moi heureuse, comme pour vous autrefois l'incendie?

Da versetzte der Vater, und that bedeutend den Mund auf:
Wie ist, o Sohn, dir die Zunge gelös't, die schon dir im Munde
Lange Jahre gestockt, und nur sich dürftig bewegte!
Muß ich doch heut' erfahren, was jedem Vater gedroht ist:
Daß den Willen des Sohns, den heftigen, gerne die Mutter
Allzugelind begünstigt, und jeder Nachbar Partei nimmt,
Wenn es über den Vater nur hergeht oder den Ehmann.
Aber ich will Euch zusammen nicht widerstehen; was hülf' es?
Denn ich sehe doch schon hier Trotz und Thränen im voraus.
Gehet und prüfet, und bringt in Gottes Namen die Tochter
Mir ins Haus; wo nicht, so mag er das Mädchen vergessen.

Also der Vater. Es rief der Sohn mit froher Gebärde:
Noch vor Abend ist Euch die treffliche Tochter bescheeret,
Wie sie der Mann sich wünscht, dem ein kluger Sinn in der Brust lebt.

Le père alors ouvrit de nouveau la bouche et dit d'un ton grave : O mon fils, comme s'est déliée ta langue, cette langue si longtemps collée à ton palais ou si paresseuse à se mouvoir. Il m'a donc fallu apprendre ce que chaque père apprend à son tour, c'est qu'une mère est toujours toute disposée à favoriser la volonté impérieuse de son fils, et tout voisin prêt à prendre fait et cause contre un père, un mari qu'il s'agit d'accabler. Mais je ne veux pas vous résister; seul contre tous, à quoi bon? Je me vois d'avance ici entre l'opiniâtreté de l'un et les larmes de l'autre. Allez et examinez et amenez-moi, à la garde de Dieu! une bru dans ma maison; sinon qu'il oublie cette jeune fille.

Le père dit et le fils s'écria avec un geste de joie : Avant la fin du jour il vous sera donnée la plus digne fille que puisse souhaiter un homme dont l'esprit est droit et sage. Heureuse

Glücklich ist die Gute dann auch, so darf ich es hoffen.
Ja, sie danket mir ewig, daß ich ihr Vater und Mutter
Wiedergegeben in Euch, so wie sie verständige Kinder
Wünschen. Aber ich zaudre nicht mehr; ich schirre die Pferde
Gleich und führe die Freunde hinaus auf die Spur der Geliebten,
Ueberlasse die Männer sich selbst und der eigenen Klugheit,
Richte, so schwör' ich Euch zu, mich ganz nach ihrer Entscheidung,
Und ich seh' es nicht wieder, als bis es mein ist, das Mädchen.
Und so ging er hinaus, indessen manches die andern
Weislich erwogen und schnell die wichtige Sache besprachen.

Hermann eilte zum Stalle sogleich, wo die muthigen Hengste[1]
Ruhig standen und rasch den reinen Hafer verzehrten,
Und das trockene Heu, auf der besten Wiese gehauen.
Eilig legt' er ihnen darauf das blanke Gebiß an,

aussi, j'ose l'espérer, sera cette excellente fille. Oui, elle me sera éternellement reconnaissante de lui avoir rendu en vous un père et une mère, tels que des enfants sensés se les souhaitent. Mais je ne veux pas tarder davantage, je vais préparer mes chevaux sur-le-champ et mener nos amis sur les traces de ma bien-aimée; je les livrerai à eux-mêmes et à leur propre sagesse; je me réglerai, je vous le jure, sur leur jugement et ne reverrai la jeune fille que lorsqu'elle sera mienne. Il sortit. Cependant les autres se livrent à mainte sage réflexion, et discutent rapidement cette grande affaire.

Hermann se rendit aussitôt à l'écurie, où ses chevaux fringants se hâtaient de manger la pure avoine et le foin sec fauché dans la meilleure prairie. Il leur met au plus vite le mors brillant,

Zog die Riemen sogleich durch die schön versilberten Schnallen,
Und befestigte dann die langen breiteren Zügel,
Führte die Pferde heraus in den Hof, wo der willige Knecht schon
Vorgeschoben die Kutsche, sie leicht an der Deichsel bewegend.
Abgemessen knüpften sie drauf an die Wage mit saubern
Stricken die rasche Kraft der leicht hinziehenden Pferde.
Hermann faßte die Peitsche; dann saß er und rollt' in den Thorweg.
Als die Freunde nun gleich die geräumigen Plätze genommen,
Rollte der Wagen eilig, und ließ das Pflaster zurücke,
Ließ zurück die Mauern der Stadt und die reinlichen Thürme.
So fuhr Hermann dahin, der wohlbekannten Chaussee zu,
Rasch, und säumete nicht und fuhr bergan wie bergunter.
Als er aber nunmehr den Thurm des Dorfes erblickte,
Und nicht fern mehr lagen die gartenumgebenen Häuser,
Dacht' er bei sich selbst, nun anzuhalten die Pferde.

passa les courroies dans les belles boucles d'argent, attacha ensuite les longues et larges brides et fit sortir les chevaux dans la cour, où le valet empressé avait déjà avancé la voiture, la conduisant facilement par le timon. Ensuite, mesurant les traits brillants de propreté, ils attachèrent au palonnier les rapides coursiers impatients de partir; Hermann saisit le fouet, monta sur le siége et avança sous la voûte de la maison. Les deux amis occupèrent les siéges commodes de l'intérieur, et la voiture roula rapidement, laissant derrière elle le pavé et les murs de la ville avec les blanches tours. Hermann se dirigeait vers la chaussée bien connue, ne ralentissant le pas ni aux montées ni aux descentes. Quand il aperçut le clocher du village, quand il ne fut plus qu'à une petite distance de ses maisons entourées de jardins, il résolut en lui-même d'arrêter ses chevaux.

Von dem würdigen Dunkel erhabener Linden umschattet,
Die Jahrhunderte schon an dieser Stelle gewurzelt,
War mit Rasen bedeckt ein weiter grünender Anger
Vor dem Dorfe, den Bauern und nahen Städtern ein Lustort.
Flachgegraben befand sich unter den Bäumen ein Brunnen.
Stieg man die Stufen hinab, so zeigten sich steinerne Bänke,
Rings um die Quelle gesetzt, die immer lebendig hervorquoll,
Reinlich, mit niedriger Mauer gefaßt, zu schöpfen bequemlich.
Hermann aber beschloß, in diesem Schatten die Pferde
Mit dem Wagen zu halten. Er that so, und sagte die Worte:
Steiget, Freunde, nun aus und geht, damit Ihr erfahret,
Ob das Mädchen auch werth der Hand sei, die ich ihr biete.
Zwar ich glaub' es, und mir erzählt Ihr nichts Neues und Seltnes;
Hätt' ich allein zu thun, so ging' ich behend zu dem Dorf hin,

Sous l'ombre majestueuse de magnifiques tilleuls, qui depuis des siècles avaient pris là racine, s'étendait une large esplanade couverte d'un gazon verdoyant; située à l'entrée du village, elle servait de promenade aux campagnards et aux citadins du voisinage. Sous les arbres, creusée à une faible profondeur, se voyait une fontaine. Au bas de quelques degrés, des bancs de pierre avaient été rangés autour de la source, toujours vive et jaillissante; un joli mur peu élevé l'environnait, servant à puiser commodément. — Hermann résolut d'arrêter sous cet ombrage ses chevaux et sa voiture; et l'ayant fait, il dit à ses compagnons : Descendez maintenant, mes amis, afin d'aller vous informer si cette jeune fille est digne de la main que je lui offre. Vraiment, je le crois, et vous ne m'apprendrez rien de nouveau, rien qui me surprenne; si je pouvais agir par moi seul, de ce pas j'irais au village voisin et en peu de mots la bonne jeune fille

Und mit wenigen Worten entschiede die Gute mein Schicksal.
Und Ihr werdet sie bald vor allen andern erkennen;
Denn wohl schwerlich ist an Bildung ihr eine vergleichbar.
Aber ich geb' Euch noch die Zeichen der reinlichen Kleider:
Denn der rothe Latz erhebt den gewölbeten Busen[1],
Schön geschnürt, und es liegt das schwarze Mieder ihr knapp an;
Sauber hat sie den Saum des Hemdes zur Krause gefaltet,
Die ihr das Kinn umgiebt, das runde, mit reinlicher Anmuth;
Frei und heiter zeigt sich des Kopfes zierliches Eirund;
Stark sind vielmal die Zöpfe um silberne Nadeln gewickelt,
Vielgefaltet und blau fängt unter dem Latze der Rock an,
Und umschlägt ihr im Gehn die wohlgebildeten Knöchel.
Doch das will ich Euch sagen, und noch mir ausdrücklich erbitten:
Redet nicht mit dem Mädchen, und laßt nicht merken die Absicht,
Sondern befraget die andern, und hört, was sie alles erzählen.

déciderait de mon sort. Vous la distinguerez sans peine parmi toutes ses compagnes; telle elle est faite, que pas une ne lui est comparable. Mais je veux vous dire encore quels vêtements d'une exquise propreté vous la feront reconnaître : un devant rouge et lacé de jolis nœuds, relève sa poitrine arrondie; un corsage noir dessine sa taille; le col de sa chemise, proprement plissé en fraise, encadre son menton avec décence et grâce; sur l'aimable ovale de son visage se montre une sereine franchise; des tresses épaisses s'enroulent plusieurs fois autour de leurs aiguilles d'argent; rattachée au court-devant qui soutient sa poitrine, une jupe bleue descend en plis nombreux et vient à chaque pas battre ses fines chevilles. Mais je vous le dis, je vous en conjure : Ne parlez point à la jeune fille; ne laissez point soupçonner vos intentions; interrogez les autres et prêtez l'oreille à tout ce qu'ils auront à vous raconter. Puis quand vous

Habt Ihr Nachricht genug, zu beruhigen Vater und Mutter,
Kehret zu mir dann zurück, und wir bedenken das Weitre.
Also dacht' ich mir's aus, den Weg her, den wir gefahren.

Also sprach er. Es gingen darauf die Freunde dem Dorf zu,
Wo in Gärten und Scheunen und Häusern die Menge von Menschen
Wimmelte, Karrn an Karrn die breite Straße dahin stand.
Männer versorgten das brüllende Vieh und die Pferd' an den Wagen;
Wäsche trockneten emsig auf allen Hecken die Weiber,
Und es ergötzten die Kinder sich plätschernd im Wasser des Baches.
Also durch die Wagen sich drängend, durch Menschen und Thiere,
Sahen sie rechts und links sich um, die gesendeten Späher,
Ob sie nicht etwa das Bild des bezeichneten Mädchens erblickten;
Aber keine von allen erschien die herrliche Jungfrau.
Stärker fanden sie bald das Gedränge. Da war um die Wagen

aurez assez de renseignement pour rassurer mon père et ma mère, revenez vers moi, et nous aviserons au reste. Voilà comme j'ai combiné les choses pendant le trajet que nous venons de faire.

Il dit. Les deux amis se dirigèrent vers le village, où une foule affairée s'était répandue dans les jardins, les granges, les maisons; une file serrée de charrettes encombrait toute la largeur de la rue. Les hommes soignaient le bétail mugissant et les chevaux attelés aux voitures; les femmes séchaient à la hâte le linge sur toutes les haies d'alentour, tandis que les enfants, jouant, battant l'eau du ruisseau, s'en donnaient à cœur joie. Tout en se frayant ainsi leur chemin au milieu des voitures, des hommes et des animaux, les deux envoyés promenaient leurs regards de tous côtés, dans l'espoir que peut-être apercevraient-ils la jeune fille qui leur avait été dépeinte; mais nulle part ne leur apparut la belle et virginale image. Ils furent bientôt entourés d'une mêlée plus épaisse. Une querelle s'était élevée autour des voi-

Streit der drohenden Männer, worein sich mischten die Weiber,
Schreiend. Da nahte sich schnell mit würdigen Schritten ein Alter,
Trat zu den Scheltenden hin; und sogleich verklang das Getöse,
Als er Ruhe gebot, und väterlich ernst sie bedrohte.
Hat uns, rief er, noch nicht das Unglück also gebändigt,
Daß wir endlich verstehn, uns unter einander zu dulden
Und zu vertragen, wenn auch nicht jeder die Handlungen abmißt?
Unverträglich fürwahr ist der Glückliche! Werden die Leiden
Endlich euch lehren, nicht mehr, wie sonst, mit dem Bruder zu hadern?
Gönnet einander den Platz auf fremdem Boden, und theilet
Was ihr habet, zusammen, damit ihr Barmherzigkeit findet.

Also sagte der Mann, und alle schwiegen; verträglich
Ordneten Vieh und Wagen die wieder besänftigten Menschen.
Als der Geistliche nun die Rede des Mannes vernommen,

tures entre les hommes, et les femmes s'y mêlaient en criant. Mais bientôt s'approcha d'un pas rapide un digne vieillard, et tout tumulte cessa, dès qu'il eut commandé le silence et menacé les auteurs de la rixe avec une sévérité paternelle. Est-ce que, s'écria-t-il, le malheur ne nous a pas encore pliés à nous supporter patiemment les uns les autres, lors même que chacun n'agirait pas selon son droit le plus absolu? L'homme heureux, lui, ne sait rien endurer! Que vos communes souffrances vous apprennent enfin à ne plus avoir entre frères ces haineuses disputes! Laissez à chacun sa place sur la terre étrangère, et partagez entre vous ce que vous possédez, si vous voulez mériter la compassion d'autrui.

Ainsi parla cet homme et tous se turent; ils se mirent de bon accord à ranger le bétail et les voitures. Le pasteur avait écouté le discours du vieillard; il avait été frappé du calme et de la

Und den ruhigen Sinn des fremden Richters entdeckte,
Trat er an ihn heran, und sprach die bedeutenden Worte:
Vater, fürwahr! wenn das Volk in glücklichen Tagen dahin lebt,
Von der Erde sich nährend, die weit und breit sich aufthut,
Und die erwünschten Gaben in Jahren und Monden erneuert,
Da geht alles von selbst, und jeder ist sich der Klügste,
Wie der Beste; und so bestehen sie neben einander,
Und der vernünftigste Mann ist wie ein andrer gehalten:
Denn was alles geschieht, geht still, wie von selber, den Gang fort.
Aber zerrüttet die Noth die gewöhnlichen Wege des Lebens,
Reißt das Gebäude nieder, und wühlet Garten und Saat um,
Treibt den Mann und das Weib vom Raume der traulichen Wohnung,
Schleppt in die Irre sie fort, durch ängstliche Tage und Nächte:
Ach! da sieht man sich um, wer wohl der verständigste Mann sei,
Und er redet nicht mehr die herrlichen Worte vergebens.
Sagt mir, Vater, Ihr seid gewiß der Richter[1] von diesen

raison de ce juge étranger; il l'aborda et lui adressa ces graves paroles : Père, il est bien vrai, quand un peuple vit de la douce existence des jours prospères, nourri par la terre qui ouvre partout son large sein et renouvelle avec les années et les mois ses dons désirés, alors toutes choses vont d'elles-mêmes et chacun s'imagine qu'il est le plus sage et le meilleur; ainsi demeurent-ils vivant les uns à côté des autres, et le plus sensé n'est estimé qu'à l'égal de tous les autres. Car tout ce qui se fait suit sans obstacle son cours accoutumé. Mais quand le malheur bouleverse les routes frayées de la vie, ruinant les édifices, ravageant les vergers et les moissons, chassant l'homme et la femme de leurs demeures paisibles pour les traîner pendant de longs jours, de longues nuits d'angoisse sur la terre inconnue de l'exil, ah! on regarde alors autour de soi, on cherche, on signale l'homme doué de plus de sens et de raison; ce n'est plus en vain qu'il prononce ses bonnes et sages paroles. Dites-moi, père, vous êtes sans doute le juge de ces fugitifs, vous qui

Flüchtigen Männern, der Ihr sogleich die Gemüther beruhigt?
Ja, Ihr erscheint mir heut' als einer der ältesten Führer,
Die durch Wüsten und Irren vertriebene Völker geleitet.
Denk' ich doch eben, ich rede mit Josua oder mit Moses.

Und es versetzte darauf mit ernstem Blicke der Richter:
Wahrlich unsere Zeit vergleicht sich den seltensten Zeiten,
Die die Geschichte bemerkt, die heilige wie die gemeine.
Denn wer gestern und heut' in diesen Tagen gelebt hat,
Hat schon Jahre gelebt: so drängen sich alle Geschichten.
Denk' ich ein wenig zurück, so scheint mir ein graues Alter
Auf dem Haupte zu liegen, und doch ist die Kraft noch lebendig.
O, wir anderen dürfen uns wohl mit jenen vergleichen,
Denen in ernster Stund' erschien im feurigen Busche
Gott der Herr; auch uns erschien er in Wolken und Feuer.

Als nun der Pfarrer darauf noch weiter zu sprechen geneigt war,

calmez si vite les esprits irrités? Oui, vous m'apparaissez aujourd'hui comme un de ces guides antiques qui menèrent des peuples proscrits à travers les terres inconnues des déserts. Oui, je crois converser avec Josué ou avec Moïse.

Le juge répondit avec un regard sérieux : En vérité notre temps est comparable aux temps les plus extraordinaires dont nous parle l'histoire, l'histoire sacrée comme la profane. Qui de notre temps a vécu hier et aujourd'hui, a déjà vécu des années. Tant se pressent partout les événements. Quand je reporte un peu en arrière mes pensées, il me semble que le plus long âge pèse déjà sur ma tête, et pourtant la vigueur est encore en moi toute vivante. Oh! il nous est bien permis à nous autres, de nous comparer à ces hommes à qui, dans une heure solennelle, le Seigneur apparut dans le buisson ardent; à nous aussi il s'est montré au milieu des nuées et des flammes.

Comme le pasteur se disposait à poursuivre l'entretien, dési-

Und das Schicksal des Manns und der Seinen zu hören verlangte,
Sagte behend der Gefährte mit heimlichen Worten ins Ohr ihm:
Sprecht mit dem Richter nur fort, und bringt das Gespräch auf das
Aber ich gehe herum, sie aufzusuchen, und komme [Mädchen,
Wieder, sobald ich sie finde. Es nickte der Pfarrer dagegen,
Und durch die Hecken und Gärten und Scheunen suchte der Späher.

reux d'apprendre quelles avaient été les destinées du vieillard et des siens, son compagnon lui glissa vite ces mots à l'oreille : Continuez tranquillement de causer avec le juge, et amenez la conversation sur la jeune fille. Pour moi, je m'en vais ici autour tâcher de la découvrir, et reviens dès que je l'aurai trouvée. Le pasteur fit un signe d'assentiment, et l'autre aussitôt commença sa curieuse recherche au milieu des haies, des jardins et des granges.

Sechster Gesang.

Klio[1].

Das Zeitalter.

Als nun der geistliche Herr den fremden Richter befragte,
Was die Gemeine gelitten, wie lang' sie von Hause vertrieben;
Sagte der Mann darauf: Nicht kurz sind unsere Leiden;
Denn wir haben das Bittre der sämmtlichen Jahre getrunken,
Schrecklicher, weil auch uns die schönste Hoffnung zerstört ward.
Denn wer läugnet es wohl, daß hoch sich das Herz ihm erhoben,
Ihm die freiere Brust mit reineren Pulsen geschlagen,
Als sich der erste Glanz[1] der neuen Sonne heranhob,
Als man hörte vom Rechte der Menschen, das allen gemein sey,
Von der begeisternden Freiheit und von der löblichen Gleichheit!
Damals hoffte jeder sich selbst zu leben; es schien sich
Aufzulösen das Band, das viele Länder umstrickte,
Das der Müßiggang und der Eigennutz in der Hand hielt.

CHANT VI.

CLIO.

L'ÉPOQUE.

Le pasteur interrogea alors le juge étranger. Quels malheurs avait soufferts la communauté? Depuis combien de temps avait-elle été chassée de ses demeures? Le vieillard répondit : Ce n'est pas d'hier que sont nos maux; nous avons bu toute l'amertume de ces dernières années, d'autant plus tristes qu'elles ont détruit les plus belles espérances. Car qui le voudrait nier qu'en sa poitrine agrandie, vivifiée d'un air plus pur, battit un cœur plus libre au premier lever, au premier éclat du soleil nouveau; quand on entendit proclamer le droit des hommes, un droit commun à tous, et la liberté sublime, et la respectable égalité! Alors chacun espérait vivre indépendant; on croyait déjà voir détruits ces liens serviles qui enlaçaient tant de pays et que serrait la main de l'oisiveté et de l'égoïsme. Tous les peu-

Schauten nicht alle Völker in jenen drängenden Tagen
Nach der Hauptstadt der Welt, die es schon so lange gewesen,
Und jetzt mehr als je den herrlichen Namen verdiente?
Waren nicht jener Männer, der ersten Verkünder der Botschaft,
Namen den höchsten gleich, die unter die Sterne gesetzt sind?
Wuchs nicht jeglichem Menschen der Muth und der Geist und die Sprache?
Und wir waren zuerst, als Nachbarn, lebhaft entzündet.
Drauf begann der Krieg, und die Züge bewaffneter Franken
Rückten näher; allein sie schienen nur Freundschaft zu bringen.
Und sie brachten sie auch: denn ihnen erhöht war die Seele
Allen; sie pflanzten mit Lust die munteren Bäume der Freiheit,
Jedem das Seine versprechend, und jedem die eigne Regierung.
Hoch erfreute sich da die Jugend, sich freute das Alter,

ples ne tournaient-ils point leurs regards, en ces jours d'entraînement, vers la capitale du monde, qui l'avait été depuis longtemps, et qui maintenant plus que jamais méritait ce beau titre? Et ces hommes, les premiers prophètes de la bonne nouvelle, ne voyaient-ils pas leurs noms égalés aux plus hauts qu'on eût jamais élevés jusqu'au ciel? Qui ne sentait pas grandir son courage, son esprit, sa parole? Nous, leurs voisins, nous fûmes les premiers saisis d'enthousiasme. Puis commença la guerre; des bandes de Français en armes approchaient; mais elles semblaient n'apporter qu'union et amitié; elles l'apportaient aussi : de nobles sentiments élevaient leurs cœurs à tous; ils plantèrent gaiement les arbres joyeux de la liberté, promettant à chacun le respect de ses droits et l'indépendance de son pays. L'allégresse fut grande chez les jeunes gens, chez les vieillards; et la danse

Und der muntere Tanz begann um die neue Standarte[1].
So gewannen sie bald, die überwiegenden Franken,
Erst der Männer Geist, mit feurigem, munterm Beginnen,
Dann die Herzen der Weiber, mit unwiderstehlicher Anmuth.
Leicht selbst schien uns der Druck des vielbedürfenden Krieges;
Denn die Hoffnung umschwebte vor unsern Augen die Ferne,
Lockte die Blicke hinaus in neueröffnete Bahnen.
O, wie froh ist die Zeit, wenn mit der Braut sich der Bräut'gam
Schwinget im Tanze, den Tag der gewünschten Verbindung erwartend!
Aber herrlicher war die Zeit, in der uns das Höchste,
Was der Mensch sich denkt, als nah und erreichbar sich zeigte.
Da war jedem die Zunge gelöst; es sprachen die Greise,
Männer und Jünglinge laut voll hohen Sinns und Gefühles.
Aber der Himmel trübte sich bald. Um den Vortheil der Herrschaft

joyeuse commença autour du nouvel étendard. Ainsi, ces Français vainqueurs gagnèrent d'abord l'esprit des hommes par le feu de leur enthousiasme, de leur gaieté, puis le cœur des femmes par leur grâce irrésistible. On ne sentait même pas le poids de la guerre qui dévore tout, car l'espérance planait au loin devant nos yeux éblouis, et attirait nos regards vers les carrières nouvelles ouvertes devant nous. Oh! qu'il est beau ce temps où le fiancé vole à la danse avec sa fiancée, attendant le jour désiré d'une union prochaine! Tel et plus magnifique encore était le temps où le rêve le plus sublime de l'homme semblait prêt à s'accomplir. Toute langue était déliée : la vieillesse, l'âge mûr, la jeunesse même faisait entendre des discours pleins de raison et de sentiments élevés. Mais bientôt le ciel s'obscurcit. Une race d'ambitieux pervers, indi-

Stritt ein verderbtes Geschlecht, unwürdig das Gute zu schaffen;
Sie ermordeten sich und unterdrückten die neuen
Nachbarn und Brüder, und sandten die eigennützige Menge.
Und es praßten bei uns die Obern, und raubten im Großen,
Und es raubten und praßten bis zu dem Kleinsten die Kleinen;
Jeder schien nur besorgt, es bleibe was übrig für morgen.
Allzugroß war die Noth, und täglich wuchs die Bedrückung;
Niemand vernahm das Geschrei, sie waren die Herren des Tages.
Da fiel Kummer und Wuth auch selbst ein gelaßnes Gemüth an;
Jeder sann nur und schwur, die Beleidigung alle zu rächen,
Und den bittern Verlust der doppelt betrogenen Hoffnung.
Und es wendete sich das Glück auf die Seite der Deutschen,
Und der Franke floh mit eiligen Märschen zurücke.
Ach, da fühlten wir erst das traurige Schicksal des Krieges!
Denn der Sieger ist groß und gut; zum wenigsten scheint er's,
Und er schonet den Mann, den besiegten, als wär' er der seine,

gnes de fonder le bien et la justice, lutta pour la seule domination; ils s'égorgèrent entre eux, opprimèrent leurs voisins, leurs nouveaux frères, nous envoyèrent une tourbe égoïste et rapace. Et nous vîmes les excès des chefs et leurs rapines en grand; puis les rapines, les excès des petits, emportant tout jusqu'à l'objet le plus petit. On eût dit que chacun craignait de laisser quelque chose pour le lendemain. Nos maux dépassaient toute mesure et chaque jour augmentait l'oppression. Mais personne n'entendait nos cris; car ils étaient les maîtres du jour. Le chagrin, la rage s'empara alors des cœurs les plus paisibles; chacun ne songea plus qu'à venger et jura de venger tant d'injures et la perte amère de ses espérances doublement trompées. La fortune revint du côté des Allemands, et le Français s'enfuit à marches rapides. Hélas! c'est alors surtout que nous sentîmes la cruelle destinée de la guerre! Le vainqueur est grand et bon, il paraît l'être du moins et il ménage le vaincu, comme s'il était sien, tant qu'il met chaque jour

Wenn er ihm täglich nützt und mit den Gütern ihm dienet.
Aber der Flüchtige kennt kein Gesetz, denn er wehrt nur den Tod ab,
Und verzehret nur schnell und ohne Rücksicht die Güter;
Dann ist sein Gemüth auch erhitzt, und es kehrt die Verzweiflung
Aus dem Herzen hervor das frevelhafte Beginnen.
Nichts ist heilig ihm mehr; er raubt es: Die wilde Begierde
Dringt mit Gewalt auf das Weib, und macht die Lust zum Entsetzen.
Ueberall sieht er den Tod, und genießt die letzten Minuten
Grausam, freut sich des Bluts, und freut sich des heulenden Jammers.
Grimmig erhob sich darauf in unsern Männern die Wuth nun,
Das Verlorne zu rächen und zu vertheid'gen die Reste.
Alles ergriff die Waffen, gelockt von der Eile des Flüchtlings,
Und vom blassen Gesicht und scheu unsicheren Blicke.

à son service sa personne et ses biens. Mais le fuyard ne connaît plus de loi; ne cherchant qu'à écarter la mort, il détruit, il dévore à la hâte, sans réflexion; son âme est irritée, et le désespoir en fait sortir les plus détestables pensées. Pour lui plus rien de sacré, il porte sur tout la main; ses sauvages désirs s'attaquent avec fureur à la femme et changent le plaisir en horreur. Partout il voit la mort et jouit avec une cruelle volupté de ces dernières minutes qui lui sont laissées; il se plaît à voir couler le sang, et à entendre les cris déchirants du désespoir. Une violente fureur s'empara alors des cœurs. Pas un homme qui ne brûlât de venger ses pertes et de défendre les biens qui lui restaient. Tous coururent aux armes, enhardis par la précipitation des fuyards, par la pâleur de leurs traits et leurs regards effarés. Sans relâche

Rastlos nun erklang das Getön der stürmenden Glocke [1],
Und die künft'ge Gefahr hielt nicht die grimmige Wuth auf.
Schnell verwandelte sich des Feldbau's friedliche Rüstung
Nun in Wehre; da troff von Blute Gabel und Sense.
Ohne Begnadigung fiel der Feind und ohne Verschonung;
Ueberall ras'te die Wuth und die feige tückische Schwäche.
Möcht' ich den Menschen doch nie in dieser schnöden Verirrung
Wiedersehn! Das wüthende Thier ist ein besserer Anblick.
Sprech' er doch nie von Freiheit, als könn' er sich selber regieren!
Losgebunden erscheint, sobald die Schranken hinweg sind,
Alles Böse, das tief das Gesetz in die Winkel zurücktrieb.

Trefflicher Mann! versetzte darauf der Pfarrer mit Nachdruck:
Wenn Ihr den Menschen verkennt, so kann ich Euch darum nicht schelten,
Habt Ihr doch Böses genug erlitten vom wüsten Beginnen!

retentit alors la voix de la cloche d'alarme; nulle crainte de l'avenir ne retint la fureur déchaînée. Les pacifiques instruments de l'agriculture tout à coup se transformèrent en armes; la fourche et la faux dégouttèrent de sang. Plus de merci, plus de pitié; l'ennemi tomba de toutes parts, sous les coups de l'aveugle fureur, de la perfide et lâche faiblesse. Puissé-je ne jamais revoir les hommes dans ces indignes égarements; moins horribles sont les emportements de la brute. Qu'ils cessent de parler de liberté, comme s'ils pouvaient se gouverner eux-mêmes! ôtez les barrières et aussitôt apparaît effréné au grand jour tout le mal que la loi refoulait dans les coins ténébreux.

Excellent homme, reprit le prêtre avec gravité, si vous jugez l'homme sévèrement, je n'ose pas vous en blâmer; vous avez

Wolltet Ihr aber zurück die traurigen Tage durchschauen,
Würdet Ihr selber gestehn, wie oft Ihr auch Gutes erblicktet,
Manches Treffliche, das verborgen bleibt in dem Herzen,
Regt die Gefahr es nicht auf, und drängt die Noth nicht den Menschen
Daß er als Engel sich zeig', erscheine den andern ein Schutzgott.

Lächelnd versetzte darauf der alte würdige Richter:
Ihr erinnert mich klug, wie oft nach dem Brande des Hauses
Man den betrübten Besitzer an Gold und Silber erinnert,
Das geschmolzen im Schutt nun überblieben zerstreut liegt.
Wenig ist es fürwahr, doch auch das wenige köstlich;
Und der Verarmte gräbet ihm nach, und freut sich des Fundes.
Und so kehr' ich auch gern die heitern Gedanken zu jenen
Wenigen guten Thaten, die aufbewahrt das Gedächtniß.
Ja, ich will es nicht läugnen, ich sah sich Feinde versöhnen,

assez souffert de ses égarements. Mais si vous rappeliez à votre mémoire ces tristes journées, vous conviendriez vous-même que vous vîtes aussi bien des traits de bonté, de dévoûment; combien de bons instincts demeureraient cachés au fond du cœur, sans le danger qui les réveille, sans la nécessité qui pousse l'homme à devenir un ange, un dieu tutélaire pour ses semblables?

Le vieux et digne juge répondit en souriant : Vous me rappelez avec raison ce souvenir, comme souvent, après l'incendie d'une maison, on rappelle au propriétaire affligé l'or et l'argent fondus qui çà et là gisent enfouis sous les décombres. C'est peu, sans doute, mais ce peu a encore son prix : et le pauvre incendié fouille, cherche, et se réjouit de le retrouver. Ainsi moi-même je reporte, non sans douceur, ma pensée sur le petit nombre de belles actions dont je garde la mémoire. Oui, je le déclare, j'ai

Um die Stadt vom Uebel zu retten; ich sah auch der Freunde,
Sah der Eltern Lieb' und der Kinder Unmögliches wagen;
Sah wie der Jüngling auf einmal zum Mann ward; sah wie der Greis sich
Wieder verjüngte, das Kind sich selbst als Jüngling enthüllte,
Ja, und das schwache Geschlecht, so wie es gewöhnlich genannt wird,
Zeigte sich tapfer und mächtig, und gegenwärtigen Geistes.
Und so laßt mich vor allen der schönen That noch erwähnen,
Die hochherzig ein Mädchen vollbrachte, die treffliche Jungfrau,
Die auf dem großen Gehöft allein mit den Mädchen zurückblieb;
Denn es waren die Männer auch gegen die Fremden gezogen.
Da überfiel den Hof ein Trupp verlaufnen Gesindels,
Plündernd, und drängte sogleich sich in die Zimmer der Frauen.
Sie erblickten das Bild der schön erwachsenen Jungfrau
Und die lieblichen Mädchen, noch eher Kinder zu heißen.

vu des ennemis se réconcilier pour sauver leur ville en danger; j'ai vu l'amour des amis, des parents, des enfants, je l'ai vu faire des prodiges; j'ai vu l'adolescent soudain devenu homme; j'ai vu le vieillard rajeuni, l'enfant même transformé en jeune homme; oui, le sexe faible, comme d'ordinaire nous l'appelons, se montra, lui aussi, fort et courageux, plein de présence d'esprit. Entre tant d'autres, permettez-moi de vous raconter la belle, l'héroïque action qu'accomplit une jeune fille, une noble vierge laissée dans une grande ferme seule avec quelques-unes de ses compagnes; les hommes avaient marché contre l'étranger. La ferme fut envahie par une bande de pillards échappés qui pénétrèrent aussitôt dans les chambres des femmes. Ils virent la beauté épanouie de la noble vierge, la grâce aimable de ses compagnes, à peine sor-

Da ergriff sie wilde Begier; sie stürmten gefühllos
Auf die zitternde Schaar und aufs hochherzige Mädchen.
Aber sie riß dem einen sogleich von der Seite den Säbel,
Hieb ihn nieder gewaltig; er stürzt' ihr blutend zu Füßen.
Dann mit männlichen Streichen befreite sie tapfer die Mädchen,
Traf noch viere der Räuber; doch die entflohen dem Tode.
Dann verschloß sie den Hof, und harrte der Hülfe, bewaffnet [1].

Als der Geistliche nun das Lob des Mädchens vernommen,
Stieg die Hoffnung sogleich für seinen Freund im Gemüth auf,
Und er war im Begriff zu fragen, wohin sie gerathen?
Ob auf der traurigen Flucht sie nun mit dem Volk sich befinde?

Aber da trat herbei der Apotheker behende,
Zupfte den geistlichen Herrn, und sagte die wispernden Worte:
Hab' ich doch endlich das Mädchen aus vielen hundert gefunden,

ties de l'enfance. Saisis d'un brutal désir, ils se précipitent sans pitié sur la troupe tremblante et sur la magnanime jeune fille. Mais elle aussitôt arrachant un sabre au côté de l'un des ravisseurs l'en frappe d'un coup terrible, l'abat sanglant à ses pieds; puis d'un cœur et d'un bras viril délivre ses compagnes; quatre encore de ces brigands furent atteints par son arme, mais ceux-ci fuyant échappèrent à la mort; ensuite elle barricada la ferme et attendit du secours tout armée.

Quand le prêtre eut entendu l'éloge de cette jeune fille, il sentit son cœur se remplir d'espoir pour son ami, et déjà il allait demander ce qu'elle était devenue, si elle se trouvait parmi le peuple, entraînée dans sa triste fuite?

Mais l'apothicaire arrivant en toute hâte, tira le pasteur par son habit et lui chuchota ces mots à l'oreille : Enfin j'ai trouvé notre jeune fille parmi des centaines d'autres, grâce à la description

Nach der Beschreibung! So kommt und sehet sie selber mit Augen!
Nehmet den Richter mit Euch, damit wir das Weitere hören.
Und sie kehrten sich um, und weg ward gerufen der Richter
Von den Seinen, die ihn, bedürftig des Rathes, verlangten.
Doch es folgte sogleich dem Apotheker der Pfarrherr
An die Lücke des Zauns, und jener deutete listig.
Seht Ihr, sagt' er, das Mädchen? Sie hat die Puppe[1] gewickelt,
Und ich erkenne genau den alten Cattun und den blauen
Kissenüberzug wohl, den ihr Hermann im Bündel gebracht hat.
Sie verwendete schnell, fürwahr, und gut die Geschenke.
Diese sind deutliche Zeichen, es treffen die übrigen alle;
Denn der rothe Latz[2] erhebt den gewölbten Busen,
Schön geschnürt, und es liegt das schwarze Mieder ihr knapp an;
Sauber ist der Saum des Hemdes zur Krause gefaltet,
Und umgiebt ihr das Kinn, das runde, mit reinlicher Anmuth;

qui nous en a été faite. Venez donc et voyez-la de vos propres yeux; que le juge nous accompagne, afin que nous apprenions le reste. Ils se retournèrent, mais le juge était appelé ailleurs par quelques-uns des siens qui réclamaient ses bons offices. Cependant le pasteur suivit l'apothicaire vers l'ouverture d'une haie, par où l'autre, lui montrant du doigt une jeune fille : La voyez-vous? dit-il d'un air fin. Elle vient d'emmaillotter le poupon; je reconnais bien la vieille indienne et les taies bleues qu'Hermann lui a apportées dans son paquet. Elle a fait, en vérité, un bon et prompt emploi de ces dons. Voilà des signes certains et le reste les confirme : Un devant rouge, et lacé de jolis nœuds, relève sa poitrine arrondie; un corsage noir dessine sa taille; le col de sa chemise, proprement plissé en fraise, encadre son menton avec décence et grâce; sur l'aimable ovale

Frei und heiter zeigt sich des Kopfes zierliches Eirund,
Und die starken Zöpfe um silberne Nadeln gewickelt;
Sitzt sie gleich, so sehen wir doch die treffliche Größe,
Und den blauen Rock, der, vielgefaltet, vom Busen
Reichlich heruntermallt zum wohlgebildeten Knöchel.
Ohne Zweifel sie ist's. Drum kommet, damit wir vernehmen,
Ob sie gut und tugendhaft sey, ein häusliches Mädchen.

Da versetzte der Pfarrer, mit Blicken die Sitzende prüfend:
Daß sie den Jüngling entzückt, fürwahr, es ist mir kein Wunder;
Denn sie hält[1] vor dem Blick des erfahrenen Mannes die Probe.
Glücklich, wem doch Mutter Natur die rechte Gestalt gab!
Denn sie empfiehlet ihn stets, und nirgends ist er ein Fremdling.
Jeder nahet sich gern, und jeder möchte verweilen,
Wenn die Gefälligkeit nur sich zu der Gestalt noch gesellet.
Ich versichr' Euch, es ist dem Jüngling ein Mädchen gefunden,

de son visage se montre une sereine franchise; et les tresses épaisses de ses cheveux sont plusieurs fois roulées autour d'aiguilles d'argent; bien qu'elle soit assise, nous voyons cependant sa taille élevée, et la jupe bleue, qui, rattachée sous son sein, tombe en plis abondants jusqu'à la fine cheville de ses pieds. Sans doute c'est elle. Venez donc et sachons si elle est bonne et vertueuse, née pour l'intérieur d'une maison.

Le prêtre répondit, en examinant la jeune fille assise: Qu'un jeune homme en ait été charmé, certes, je n'en suis pas surpris; car elle forcerait les suffrages de juges mûris par l'expérience. Heureux qui reçut de la nature, cette bonne mère, un extérieur avenant; c'est une recommandation qui le suit toujours; nulle part il n'est étranger. Chacun l'aborde volontiers, et chacun se laisse retenir, quand la bonne grâce est encore jointe à la beauté. Vous m'en pouvez croire, voici trouvée pour Hermann une jeune

Das ihm die künftigen Tage des Lebens herrlich erheitert,
Treu mit weiblicher Kraft durch alle Zeiten ihm beisteht.
So ein vollkommener Körper gewiß bewahrt auch die Seele
Rein, und die rüstige Jugend verspricht ein glückliches Alter.

Und es sagte darauf der Apotheker bedenklich:
Trüget doch öfter der Schein! Ich mag dem Aeußern nicht trauen;
Denn ich habe das Sprichwort so oft erprobet gefunden:
Eh du den Scheffel Salz mit dem neuen Bekannten verzehret,
Darfst du nicht leichtlich ihm trauen; dich macht die Zeit nur gewisser,
Wie du es habest mit ihm, und wie die Freundschaft bestehe.
Lasset uns also zuerst bei guten Leuten uns umthun,
Denen das Mädchen bekannt ist, und die uns von ihr nun erzählen.

Auch ich lobe die Vorsicht, versetzte der Geistliche folgend;
Frei'n wir doch nicht für uns! Für andere frei'n ist bedenklich.

fille qui sera la joie et le charme de sa vie, qui, en épouse fidèle, en femme forte, partagera à ses côtés toutes les épreuves que l'avenir lui réserve. Un corps aussi parfait garde sans doute une âme pure, et cette saine jeunesse promet une heureuse vieillesse.

L'apothicaire reprit gravement : L'apparence trompe trop souvent! Je ne veux pas me fier à l'extérieur; j'ai plus d'une fois éprouvé la vérité du proverbe : Avant d'avoir mangé ensemble un minot de sel, ne va pas légèrement te livrer à ton nouvel ami, le temps seul te dira où au vrai tu en es avec lui, et quel fond tu peux faire sur son amitié. Interrogeons donc quelques bonnes gens qui connaissent la jeune fille, et nous puissent renseigner sur elle.

Moi-même j'approuve cette précaution, reprit le pasteur en suivant son ami; ce n'est pas pour nous que nous cherchons femme, et chercher femme pour autrui est chose sérieuse.

Und sie gingen darauf dem wackeren Richter entgegen,
Der in seinen Geschäften die Straße wieder heraufkam.

Und zu ihm sprach sogleich der kluge Pfarrer mit Vorsicht:
Sagt! wir haben ein Mädchen gesehn, das im Garten zunächst hier
Unter dem Apfelbaum sitzt, und Kindern Kleider verfertigt
Aus getragnem Cattun, der ihr vermuthlich geschenkt ward.
Uns gefiel die Gestalt; sie scheinet der Wackeren eine.
Saget uns, was Ihr wißt; wir fragen aus löblicher Absicht.

Als in den Garten zu blicken der Richter sogleich nun herzutrat,
Sagt' er: Diese kennet Ihr schon; denn wenn ich erzählte
Von der herrlichen That, die jene Jungfrau verrichtet,
Als sie das Schwert ergriff und sich und die Ihren beschützte —
Diese war's! ihr seht es ihr an, sie ist rüstig geboren,
Aber so gut wie stark; denn ihren alten Verwandten

Puis ils allèrent au-devant du juge, que ses soins ramenaient vers le haut de la rue.

Aussitôt le sage pasteur lui dit avec prudence : Écoutez, nous venons de voir une jeune fille assise près d'ici sous un pommier, elle arrange des vêtements d'enfants avec de vieilles cotonnades, qui sans doute lui ont été données par charité. Son extérieur nous a plu ; elle semble une digne et brave fille. Dites-nous ce que vous savez d'elle ; nous n'avons que de bonnes intentions.

Le juge s'étant approché jeta son regard dans le jardin et dit aussitôt : Elle, vous la connaissez. Cet acte de courage dont je vous parlais..., la jeune fille qui l'accomplit, qui saisit un glaive pour se défendre, elle et ses compagnes : c'était celle-ci! Regardez-la; elle est née robuste, mais bonne autant que forte; elle soigna jus-

Pflegte sie bis zum Tode, da ihn der Jammer dahinriß
Ueber des Städtchens Noth und seiner Besitzung Gefahren.
Auch, mit stillem Gemüth ,hat sie die Schmerzen ertragen
Ueber des Bräutigams Tod, der, ein edler Jüngling, im ersten
Feuer des hohen Gedankens, nach edler Freiheit zu streben,
Selbst hinging nach Paris und bald den schrecklichen Tod fand;
Denn wie zu Hause, so dort, bestritt er Willkür und Ränke.
Also sagte der Richter. Die beiden schieden und dankten,
Und der Geistliche zog ein Goldstück (das Silber des Beutels
War vor einigen Stunden von ihm schon milde verspendet,
Als er die Flüchtlinge sah in traurigen Haufen vorbeiziehn),
Und er reicht' es dem Schulzen und sagte: Theilet den Pfennig[1]
Unter die Dürftigen aus, und Gott vermehre die Gabe!

qu'à sa mort un vieux parent qui succomba au chagrin que lui causèrent la détresse de sa petite ville et les dangers de sa propre fortune. D'une âme résignée, elle a supporté la mort douloureuse de son fiancé, noble jeune homme qui, dans le premier feu de son enthousiasme pour la liberté, entraîné vers Paris, trouva bientôt une mort lamentable; car, là-bas comme ici, il combattit l'arbitraire et l'intrigue. — Le juge dit et les deux amis prirent congé de lui en le remerciant. — Le prêtre tira une pièce d'or (la monnaie de sa bourse avait été quelques heures auparavant distribuée par lui en aumônes, lorsqu'avait passé la foule des malheureux fugitifs); il l'offrit au juge en disant: Partagez ce denier entre les indigents, et puisse Dieu multiplier ce faible don! — Mais

Doch es weigerte sich der Mann und sagte: Wir haben
Manchen Thaler gerettet und manche Kleider und Sachen,
Und ich hoffe, wir kehren zurück, noch eh' es verzehrt ist.

Da versetzte der Pfarrer, und drückt' ihm das Geld in die Hand ein:
Niemand säume zu geben in diesen Tagen, und niemand
Weigre sich anzunehmen, was ihm die Milde geboten!
Niemand weiß, wie lang' er es hat, was er ruhig besitzet;
Niemand, wie lang' er noch in fremden Landen umherzieht
Und des Ackers entbehrt und des Gartens, der ihn ernähret.

Ei doch! sagte darauf der Apotheker geschäftig:
Wäre mir jetzt nur Geld in der Tasche, so solltet Ihr's haben,
Groß wie klein; denn viele gewiß der Euren bedürfen's.
Unbeschenkt doch lass' ich Euch nicht, damit Ihr den Willen
Sehet, woferne die That auch hinter dem Willen zurückbleibt.

le vieillard refusa en disant: Nous avons sauvé plus d'un écu, bien des hardes et des provisions, et nous serons rentrés, je l'espère, avant que toutes nos ressources soient épuisées.

Mais le pasteur reprit en lui pressant la pièce dans la main: Que personne, en ces jours, n'hésite à donner, et que personne ne refuse d'accepter ce que la charité lui offre! Personne ne sait jusques à quand lui appartiendra ce qu'il possède en paix; personne, jusques à quand il lui faudra errer sur la terre étrangère loin du champ et du jardin qui le nourrissent.

Ah! certes, s'empressa de dire l'apothicaire, si j'avais seulement quelque argent dans ma poche, peu ou beaucoup, vous l'auriez, car plus d'un des vôtres en a bon besoin. Cependant je ne vous quitterai pas sans vous rien donner, afin que du moins vous voyiez ma bonne volonté, si peu que l'effet y réponde. Ce disant,

Also sprach er, und zog den gestickten ledernen Beutel
An den Riemen hervor, worin der Tabak ihm verwahrt war,
Oeffnete zierlich und theilte; da fanden sich einige Pfeifen.
Klein ist die Gabe, setzt' er dazu. Da sagte der Schultheiß:
Guter Tabak ist doch dem Reisenden immer willkommen.
Und es lobte darauf der Apotheker den Knaster.

Aber der Pfarrherr zog ihn hinweg, und sie schieden vom Richter.
Eilen wir! sprach der verständige Mann; es wartet der Jüngling
Peinlich. Er höre so schnell als möglich die fröhliche Botschaft.

Und sie eilten und kamen und fanden den Jüngling gelehnet
An den Wagen unter den Linden. Die Pferde zerstampften
Wild den Rasen; er hielt sie im Zaum, und stand in Gedanken,
Blickte still vor sich hin und sah die Freunde nicht eher,
Bis sie kommend ihm riefen und fröhliche Zeichen ihm gaben.

il tira par les cordons une bourse de cuir brodé, où il serrait son tabac; il l'ouvrit d'un geste gracieux et en partagea le contenu : il s'y trouva quelques pipes. — C'est un mince cadeau, ajouta-t-il. Mais le juge reprit : Le bon tabac est toujours agréable au voyageur. L'apothicaire se mit à faire l'éloge de son canastre.

Mais le pasteur l'entraîna et ils quittèrent le vieux juge. — Partons! dit le sage pasteur, notre jeune ami nous attend dans l'angoisse; qu'il apprenne au plus vite la bonne nouvelle.

Ils hâtèrent le pas, et trouvèrent en arrivant le jeune homme appuyé à sa voiture sous les tilleuls. Les chevaux impatients labouraient le gazon; il était là les tenant en bride, et plongé dans ses pensées, le regard fixé devant lui dans l'espace; il ne vit pas venir ses amis, jusqu'à ce que ceux-ci approchant l'appelèrent

Schon so ferne begann der Apotheker zu sprechen;
Doch sie traten näher hinzu. Da faßte der Pfarrherr
Seine Hand, und sprach und nahm dem Gefährten das Wort weg:
Heil dir, junger Mann! Dein treues Auge, dein treues
Herz hat richtig gewählt! Glück dir und dem Weibe der Jugend!
Deiner ist sie werth; drum komm' und wende den Wagen,
Daß wir fahrend sogleich die Ecke des Dorfes erreichen,
Um sie werben und bald nach Hause führen die Gute.

Aber der Jüngling stand, und ohne Zeichen der Freude
Hört' er die Worte des Boten, die himmlisch waren und tröstlich,
Seufzete tief und sprach: Wir kamen mit eilendem Fuhrwerk
Und wir ziehen vielleicht beschämt und langsam nach Hause;

avec des signes de joie. L'apothicaire, déjà de loin, se mit à parler; mais, arrivé auprès de Hermann, le pasteur saisit sa main et dit, en coupant la parole à son compagnon : Salut à toi, jeune homme! ton œil sincère, ton cœur sincère a fait un bon choix; heureux sois-tu! heureuse la femme de ta jeunesse! Elle est digne de toi; viens donc et tourne la voiture; ramène-nous rapidement à l'entrée du village; allons demander sa main, et que bientôt elle nous suive dans votre demeure.

Le jeune homme restait immobile et sans donner un signe de joie; il écouta les paroles du messager, ces célestes et si rassurantes paroles, puis il dit avec un profond soupir : Nous sommes venus en rapide équipage; peut-être nous en retournerons-nous

Denn hier hat mich, seitdem ich warte, die[1] Sorge befallen,
Argwohn und Zweifel und alles, was nur ein liebendes Herz kränkt.
Glaubt Ihr, wenn wir nur kommen, so werde das Mädchen uns folgen,
Weil wir reich sind, aber sie arm und vertrieben einherzieht?
Armuth selbst macht stolz, die unverdiente. Genügsam
Scheint das Mädchen und thätig; und so gehört ihr die Welt an.
Glaubt Ihr, es sey ein Weib von solcher Schönheit und Sitte
Aufgewachsen, um nie den guten Jüngling zu reizen?
Glaubt Ihr, sie habe bis jetzt ihr Herz verschlossen der Liebe?
Fahret nicht rasch bis hinan; wir möchten zu unsrer Beschämung
Sachte die Pferde herum nach Hause lenken. Ich fürchte,
Irgend ein Jüngling besitzt dieß Herz, und die wackere Hand hat
Eingeschlagen und schon dem Glücklichen Treue versprochen.
Ach! da steh' ich vor ihr mit meinem Antrag beschämet.

lents et confus à la maison; ici même, pendant que je vous attendais, me sont venus les soucis, les soupçons, les doutes, toutes les angoisses d'un cœur qui aime. Croyez-vous que nous n'ayons qu'à venir, à nous présenter, et que cette jeune fille nous suive, parce que nous sommes riches et qu'elle erre dans la pauvreté et l'exil? La pauvreté aussi rend fier, quand elle n'est pas méritée. Cette jeune fille semble active et modeste; le monde lui appartient donc. Pensez-vous qu'une femme de cette beauté, de ce caractère ait grandi sans charmer quelque excellent jeune homme? Pensez-vous qu'elle ait fermé jusqu'à présent son cœur à l'amour? N'allez pas si vite vers elle; nous pourrions bien, à notre grande confusion, n'avoir qu'à tourner bride et à ramener doucement nos chevaux au logis. Quelque jeune homme, je le crains, possède ce cœur et un serrement de cette main vaillante a déjà promis fidélité à l'heureux fiancé, hélas! et alors me voilà devant elle avec ma demande couvert de confusion.

Ihn zu trösten, öffnete drauf der Pfarrer den Mund schon;
Doch es fiel der Gefährte mit seiner gesprächigen Art ein:
Freilich! so wären wir nicht vor Zeiten verlegen gewesen,
Da ein jedes Geschäft nach seiner Weise vollbracht ward.
Hatten die Eltern die Braut für ihren Sohn sich ersehen,
Ward zuvörderst ein Freund vom Hause vertraulich gerufen;
Diesen sandte man dann als Freiersmann[1] zu den Eltern
Der erkorenen Braut, der dann in stattlichem Putze
Sonntags etwa nach Tische den würdigen Bürger besuchte,
Freundliche Worte mit ihm im Allgemeinen zuvörderst
Wechselnd, und klug das Gespräch zu lenken und wenden verstehend.
Endlich nach langem Umschweif ward auch der Tochter erwähnet,
Rühmlich, und rühmlich des Manns und des Hauses, von dem man gesandt war.

Le pasteur, pour le consoler, ouvrait déjà la bouche, quand il fut interrompu par son bavard compagnon : En vérité, s'écria-t-il, autrefois nous n'aurions pas été dans cet embarras, alors que chaque affaire se traitait suivant une marche régulière. Les parents avaient-ils jeté leurs vues sur une fiancée pour leur fils, on mandait d'abord en confidence un ami de la maison; c'est lui qu'on envoyait faire la demande chez les parents de la fiancée choisie; le négociateur, en habit de gala, allait d'ordinaire un dimanche, après le dîner, rendre visite au respectable bourgeois, avec qui d'abord il échangeait quelques vagues propos de politesse, habile à mener et ramener l'entretien. Après de longs détours, on arrivait à faire l'éloge de la jeune fille et l'éloge de l'homme et de la maison qui vous avait envoyé. Les gens avisés devinaient; l'adroit ambassadeur devinait bien vite les bonnes dispositions et pouvait faire ses ouvertures. La demande n'était-elle pas accueillie, le refus même n'avait rien d'humiliant; mais le négociateur avait-il

Kluge Leute merkten die Absicht; der kluge Gesandte
Merkte den Willen gar bald, und konnte sich weiter erklären.
Lehnte den Antrag man ab, so war auch ein Korb nicht verdrießlich.
Aber gelang es denn auch, so war der Freiersmann immer
In dem Hause der Erste bei jedem häuslichen Feste;
Denn es erinnerte sich durchs ganze Leben das Ehpaar,
Daß die geschickte Hand den ersten Knoten geschlungen.
Jetzt ist aber das alles, mit andern guten Gebräuchen,
Aus der Mode gekommen, und jeder freit für sich selber.
Nehme denn jeglicher auch den Korb mit eigenen Händen,
Der ihm etwa bescheert ist, und stehe beschämt vor dem Mädchen!

Sey es, wie ihm auch sey! versetzte der Jüngling, der kaum auf
Alle die Worte gehört, und schon sich im Stillen entschlossen
Selber geh' ich und will mein Schicksal selber erfahren

réussi, la première place lui était à jamais assurée dans toutes les fêtes de la nouvelle famille; car les époux se souvenaient toute leur vie que c'était sa main habile qui avait serré le premier nœud de leur union. Mais tout cela, avec d'autres bonnes coutumes, est aujourd'hui passé de mode : chacun se charge de faire lui-même sa demande; que chacun se charge donc aussi de recevoir en personne le refus qui peut l'atteindre, et soutienne sa confusion devant la jeune fille qui le refuse.

Il en adviendra ce qu'il pourra! répliqua Hermann, qui avait à peine écouté ce flot de paroles et qui avait intérieurement pris sa résolution : moi-même j'irai apprendre mon sort de la bouche

Aus dem Munde des Mädchens, zu dem ich das größte Vertrauen[1]
Hege, das irgend ein Mensch nur je zu dem Weibe gehegt hat.
Was sie sagt, das ist gut, es ist vernünftig, das weiß ich.
Soll ich sie auch zum letztenmal sehn, so will ich noch einmal
Diesem offenen Blick des schwarzen Auges begegnen;
Drück' ich sie nie an das Herz, so will ich die Brust und die Schultern
Einmal noch sehn, die mein Arm so sehr zu umschließen begehret;
Will den Mund noch sehen, von dem ein Kuß und das Ja mich
Glücklich macht auf ewig, das Nein mich auf ewig zerstöret.
Aber laßt mich allein! Ihr sollt nicht warten. Begebet
Euch zu Vater und Mutter zurück, damit sie erfahren,
Daß sich der Sohn nicht geirrt, und daß es werth ist, das Mädchen.

de la jeune fille, en qui j'ai mis la plus grande confiance que jamais homme ait accordée à aucune femme. Ce qu'elle dira ne pourra être que sage, que raisonnable, je le sais. Dussé-je la voir pour la dernière fois, je veux une fois encore rencontrer le regard de cet œil noir et ouvert; dussé-je ne jamais la serrer contre mon sein, je veux voir une fois encore cette poitrine et ces épaules que mon bras désire tant d'entourer, et voir cette bouche dont un baiser, un oui, me rendra pour toujours heureux, dont un non m'anéantira pour toujours. Mais laissez-moi seul! n'attendez pas; retournez vers mon père et ma mère; qu'ils sachent que leur fils ne s'est point trompé; que celle qu'il a choisie était digne de l'être.

Und so laßt mich allein! Den Fußweg über den Hügel
An den Birnbaum hin, und unsern Weinberg hinunter,
Geh' ich näher nach Hause zurück. O, daß ich die Traute
Freudig und schnell heimführte! Vielleicht auch schleich' ich alleine
Jene Pfade[1] nach Haus, und betrete froh sie nicht wieder.

Also sprach er und gab dem geistlichen Herren die Zügel,
Der verständig sie faßte, die schäumenden Rosse beherrschend,
Schnell den Wagen bestieg und den Sitz des Führers besetzte.

Aber du[2] zaudertest noch, vorsichtiger Nachbar, und sagtest:
Gerne vertrau' ich, mein Freund, Euch Seel' und Geist und Gemüth [an;
Aber Leib und Gebein ist nicht zum Besten verwahret,
Wenn die geistliche Hand der weltlichen Zügel sich anmaßt.

Doch du lächeltest drauf, verständiger Pfarrer, und sagtest:
Sitzet nur ein, und getrost vertraut mir den Leib, wie die Seele;

Laissez-moi seul; je reviendrai par un chemin plus court, par le sentier de la colline qui passe devant le poirier et descend au milieu de nos vignes. O puissé-je avoir la joie d'amener bientôt ma bien-aimée dans notre demeure! Peut-être aussi m'en retournerai-je seul, à pas lents, par ces sentiers que plus jamais je ne foulerai le cœur content.

Il dit et remit les guides au pasteur, qui les prit en homme entendu, et, maîtrisant les coursiers écumants, alla lestement dans la voiture occuper le siége du conducteur.

Mais tu hésitais encore, prudent voisin, et tu dis : Je vous abandonne avec confiance, cher ami, mon âme, mon esprit et mon cœur; mais on peut bien ne pas être sans quelque appréhension pour son corps et ses os, quand la main spirituelle s'empare des rênes temporelles.

Cependant tu répondis, sage pasteur, en souriant : Montez sans crainte et confiez-moi votre corps ainsi que votre âme; ma main,

Denn geschickt ist die Hand schon lange, die Zügel zu führen,
Und das Auge geübt die künstliche Wendung zu treffen.
Denn wir waren in Straßburg gewohnt den Wagen zu lenken,
Als[1] ich den jungen Baron dahin begleitete; täglich
Rollte der Wagen, geleitet von mir, das hallende Thor durch,
Staubige Wege hinaus, bis fern zu den Auen und Linden,
Mitten durch Schaaren des Volks, das mit Spazieren den Tag lebt.

Halb getröstet bestieg darauf der Nachbar den Wagen,
Saß wie einer, der sich zum weislichen Sprunge bereitet;
Und die Hengste rannten nach Hause, begierig des Stalles.
Aber die Wolke des Staubs quoll unter den mächtigen Hufen.
Lange noch stand der Jüngling, und sah den Staub sich erheben,
Sah den Staub sich zerstreun; so stand er ohne Gedanken.

depuis longtemps, est habituée à tenir les guides, et mon œil est exercé à bien prendre le tournant; car à Strasbourg nous nous étions accoutumés à conduire une voiture, au temps où j'y accompagnai le jeune baron; chaque jour notre équipage dirigé par moi roulait, après avoir passé sous la porte retentissante, bien loin sur les chemins poudreux, jusqu'aux prés et aux tilleuls, au travers de la foule qui tout le long du jour se presse à la promenade. — A demi-rassuré, le bon voisin se décida : il s'assit, s'arrangea comme quelqu'un qui veut à propos pouvoir sauter à terre, et les chevaux partirent au galop, impatients de regagner l'écurie. Un nuage de poussière s'éleva sous les coups vigoureux de leurs sabots. Longtemps encore Hermann s'arrêta, regardant tourbillonner la poussière, la regardant tomber et se dissiper; il était là, immobile, sans pensée.

Siebenter Gesang.

Erato[1].

Dorothea.

Wie[2] der wandernde Mann, der vor dem Sinken der Sonne
Sie noch einmal ins Auge, die schnellverschwindende, faßte,
Dann im dunkeln Gebüsch und an der Seite des Felsens
Schweben siehet ihr Bild; wohin er die Blicke nur wendet,
Eilet es vor und glänzt und schwankt in herrlichen Farben:
So bewegte vor Hermann die liebliche Bildung des Mädchens
Sanft sich vorbei, und schien dem Pfad' ins Getreide zu folgen.
Aber er fuhr aus dem staunenden Traum auf, wendete langsam
Nach dem Dorfe sich zu, und staunte wieder; denn wieder
Kam ihm die hohe Gestalt des herrlichen Mädchens entgegen.
Fest betrachtet' er sie; es war kein Scheinbild, sie war es
Selber. Den größeren Krug und einen kleinern am Henkel.

CHANT VII.

ÉRATO.

DOROTHÉE.

Comme un voyageur qui avant le coucher du soleil fixe une fois encore les yeux sur le disque fuyant, puis en voit vaciller l'image le long des bois sombres et sur les parois des rochers; de quelque côté qu'il tourne ses regards, elle court, passe et repasse, rayonnante de couleurs splendides: ainsi Hermann voyait doucement se mouvoir devant lui la forme aimable de la jeune fille qui semblait suivre le sentier des blés. Mais il sortit de ce rêve surprenant, et il tournait lentement ses pas vers le village, quand de nouveau frappé de surprise, il s'arrêta; car de nouveau il voyait s'avancer vers lui la forme élevée de l'admirable jeune fille. Il la regarda fixement; ce n'était point une image trompeuse; c'était elle-même. D'une main portant par l'anse une grande cruche et une plus petite de l'autre, elle se

Tragend in jeglicher Hand: so schritt sie geschäftig zum Brunnen.
Und er ging ihr freudig entgegen. Es gab ihm ihr Anblick
Muth und Kraft; er sprach zu seiner Verwunderten also:
Find' ich dich[1], wackeres Mädchen, so bald aufs neue beschäftigt,
Hülfreich andern zu seyn und gern zu erquicken die Menschen?
Sag', warum kommst du allein zum Quell, der doch so entfernt liegt,
Da sich andere doch mit dem Wasser des Dorfes begnügen?
Freilich ist dieß von besonderer Kraft und lieblich zu kosten.
Jener Kranken bringst du es wohl, die du treulich gerettet?

Freundlich begrüßte sogleich das gute Mädchen den Jüngling,
Sprach: So ist schon hier der Weg mir zum Brunnen belohnet,
Da ich finde den Guten, der uns so vieles gereicht hat;
Denn der Anblick des Gebers ist, wie die Gaben erfreulich.
Kommt und sehet doch selber, wer Eure Milde genossen,
Und empfanget den ruhigen Dank von allen Erquickten.

hâtait de gagner la fontaine. Il marcha joyeux à sa rencontre; sa vue lui donnait du courage et de la force. Il aborda ainsi sa bien-aimée toute surprise : Je te retrouve donc encore, brave jeune fille, toujours occupée à secourir, à soulager ton prochain? Dis, pourquoi viens-tu, toi seule, à cette source écartée, quand d'autres se contentent de l'eau du village; cette eau-ci, il est vrai, est d'une vertu toute particulière, et d'un goût agréable. Tu vas la porter, sans doute, à la malade sauvée par ton dévouement.

La bonne jeune fille salua d'un air amical le jeune homme et dit : Me voici déjà récompensée du chemin que j'ai fait jusqu'à cette fontaine, puisque je rencontre l'homme excellent qui nous a tant donné; car la vue du bienfaiteur est douce comme les bienfaits mêmes. Venez, voyez de vos propres yeux ceux qui ont joui de vos largesses, venez recevoir les bénédictions des heu-

Daß Ihr aber sogleich vernehmet, warum ich gekommen,
Hier zu schöpfen, wo rein und unablässig der Quell fließt,
Sag' ich Euch dieß: Es haben die unvorsichtigen Menschen
Alles Wasser getrübt im Dorfe, mit Pferden und Ochsen
Gleich durchwatend den Quell, der Wasser bringt den Bewohnern.
Und so haben sie auch mit Waschen und Reinigen alle
Tröge des Dorfes beschmutzt und alle Brunnen besudelt;
Denn ein jeglicher denkt nur, sich selbst und das nächste Bedürfniß
Schnell zu befried'gen und rasch, und nicht des Folgenden denkt er.

Also sprach sie und war die breiten Stufen hinunter
Mit dem Begleiter gelangt; und auf das Mäuerchen setzten
Beide sich nieder des Quells. Sie beugte sich über, zu schöpfen;
Und er faßte den anderen Krug, und beugte sich über.
Und sie sahen gespiegelt ihr Bild in der Bläue des Himmels
Schwanken, und nickten sich zu, und grüßten sich freundlich im Spiegel[1].

reux que vous avez faits. Mais apprenez tout de suite pourquoi je suis venue puiser ici, à cette source intarissable et pure; nos gens insoucieux ont troublé toute l'eau du village en traversant avec leurs bœufs et leurs chevaux le réservoir d'où elle arrive aux habitants; puis, à force de laver et nettoyer, ils ont sali toutes les auges et souillé toutes les fontaines; car chacun ne pense qu'à soi, qu'à satisfaire précipitamment le besoin actuel qui le presse; nul ne songe à ceux qui viennent après lui.

Tout en parlant, elle était arrivée avec son compagnon au bas des larges degrés; tous deux s'assirent sur le petit mur qui entourait la source. Elle se baissa au-dessus de l'eau pour puiser, et lui, saisissant l'autre cruche, se baissa également. Et ils virent leur image vacillante reflétée dans l'azur du ciel; ils s'inclinèrent l'un vers l'autre, et s'adressèrent dans le miroir limpide un salut amical.

Laß mich trinken, sagte darauf der heitere Jüngling;
Und sie reicht' ihm den Krug. Dann ruhten sie beide, vertraulich
Auf die Gefäße gelehnt; sie aber sagte zum Freunde:
Sage, wie find' ich dich hier? und ohne Wagen und Pferde
Ferne vom Ort, wo ich erst dich gesehn? wie bist du gekommen?

Denkend schaute Hermann zur Erde, dann hob er die Blicke
Ruhig gegen sie auf, und sah ihr freundlich ins Auge,
Fühlte sich still und getrost. Jedoch ihr von Liebe zu sprechen,
Wär' ihm unmöglich gewesen; ihr Auge blickte nicht Liebe,
Aber hellen Verstand, und gebot verständig zu reden.
Und er faßte sich schnell, und sagte traulich zum Mädchen:
Laß mich reden, mein Kind, und deine Fragen erwiedern.
Deinetwegen kam ich hierher! was soll ich's verbergen?
Denn ich lebe beglückt mit beiden liebenden Eltern,
Denen ich treulich das Haus und die Güter helfe verwalten,

Laisse-moi boire, dit Hermann d'un air serein; et elle lui tendit la cruche; puis ils se reposèrent, familièrement assis l'un près de l'autre, et appuyés sur les vases. Mais elle dit à son ami : Dis-moi, comment te trouvé-je ici? et, sans voiture et sans chevaux, loin de l'endroit où d'abord je t'ai vu?

Hermann pensif baissa les yeux; mais bientôt il les leva vers elle, et arrêtant sur ceux de la jeune fille un regard assuré et amical, il sentit naître le calme et l'espoir. Pourtant lui parler d'amour, lui eût été impossible; ce n'était pas l'amour qui brillait dans les yeux de sa bien-aimée, mais l'intelligence et la raison, et c'était le langage de la raison qu'ils lui commandaient de parler. Il prit aussitôt sa résolution et d'un ton de confiance dit à la jeune fille : Laisse-moi parler, mon enfant, et répondre à tes questions. C'est à cause de toi que je suis venu ici, et pourquoi le dissimuler? J'habite heureux auprès de mes chers parents, leur prêtant une aide fidèle dans les soins que leur imposent

Als der einzige Sohn, und unsre Geschäfte sind vielfach.
Alle Felder besorg' ich; der Vater waltet im Hause
Fleißig; die thätige Mutter belebt im Ganzen die Wirthschaft[1].
Aber du hast gewiß auch erfahren, wie sehr das Gesinde
Bald durch Leichtsinn und bald durch Untreu plaget die Hausfrau,
Immer sie nöthigt zu wechseln und Fehler um Fehler zu tauschen.
Lange wünschte die Mutter daher sich ein Mädchen im Hause,
Das mit der Hand nicht allein, das auch mit dem Herzen ihr hülfe
An der Tochter Statt, der leider frühe verlornen.
Nun, als ich heut' am Wagen dich sah', in froher Gewandtheit,
Sah die Stärke des Arms und die volle Gesundheit der Glieder,
Als ich die Worte vernahm, die verständigen, war ich betroffen,
Und ich eilte nach Hause, den Eltern und Freunden die Fremde

notre maison et nos biens; je suis leur fils unique, et nos travaux sont nombreux. Je m'occupe, moi, de toutes nos cultures. Mon père dirige avec zèle l'intérieur de la maison, et ma mère anime tout de son infatigable activité. Mais tu n'ignores pas, toi-même, combien les domestiques par légèreté ou par infidélité tourmentent une maîtresse de maison, l'obligeant à les remplacer sans cesse et à échanger défaut contre défaut. Aussi de puis longtemps ma mère désirait avoir dans sa maison une jeune fille qui voulût l'assister, non des mains seulement, mais du cœur, et tenir auprès d'elle la place de sa fille, morte, hélas! en bas-âge. Eh bien! aujourd'hui, en te voyant à côté de la voiture, si adroite et de si bon courage, en voyant la force de ton bras, la santé entière de ton corps; en entendant tes sages paroles; j'ai été frappé, et m'en retournant bien vite à la maison, j'ai vanté, comme elle le mérite, l'étrangère à mes

Rühmend nach ihrem Verdienst. Nun komm' ich dir aber zu sagen,
Was sie wünschen wie ich. — Verzeih' mir die stotternde Rede.

Scheuet Euch nicht, so sagte sie drauf, das Weitre zu sprechen;
Ihr beleidigt mich nicht, ich hab' es dankbar empfunden.
Sagt es nur g'rad heraus; mich kann das Wort nicht erschrecken:
Dingen möchtet Ihr mich als Magd für Vater und Mutter,
Zu versehen das Haus, das wohlerhalten Euch dasteht;
Und Ihr glaubet an mir ein tüchtiges Mädchen zu finden,
Zu der Arbeit geschickt und nicht von rohem Gemüthe.
Euer Antrag war kurz; so soll die Antwort auch kurz seyn.
Ja, ich gehe mit Euch und folge dem Rufe des Schicksals.
Meine Pflicht ist erfüllt, ich habe die Wöchnerin wieder
Zu den Ihren gebracht, sie freuen sich alle der Rettung;

parents, à mes amis. Et maintenant je viens te dire ce qu'ils souhaitent, et moi comme eux. Pardonne ce discours si embarrassé.

N'hésitez pas, achevez, répondit-elle, vous ne m'offenserez point; je vous ai compris et je vous remercie; parlez sans détour; le mot ne m'effraiera point: vous voulez m'engager comme servante de votre père et de votre mère, afin de m'occuper aux soins de votre riche maison; vous avez cru trouver en moi une fille bien vaillante, bonne pour le travail et moins que d'autres rude et grossière de cœur. Votre demande a été courte; courte aussi sera ma réponse. — Oui, j'irai avec vous, je suivrai la destinée qui m'appelle. Mon devoir est accompli, j'ai ramené l'accouchée à sa famille; elle et les siens sont sauvés, heureux;

Schon sind die meisten beisammen, die übrigen werden sich finden.
Alle denken gewiß in kurzen Tagen zur Heimath
Wiederzukehren; so pflegt sich stets der Vertriebne zu schmeicheln.
Aber ich täusche mich nicht mit leichter Hoffnung in diesen
Traurigen Tagen, die uns noch traurige[1] Tage versprechen;
Denn gelöſ't sind die Bande der Welt; wer knüpfet sie wieder
Als allein nur die Noth, die höchste, die uns bevorsteht!
Kann ich im Hause des würdigen Manns mich, dienend, ernähren
Unter den Augen der trefflichen Frau, so thu' ich es gerne;
Denn ein wanderndes Mädchen ist immer von schwankendem Rufe.
Ja, ich gehe mit Euch, sobald ich die Krüge den Freunden
Wiedergebracht und noch mir den Segen der Guten erbeten.
Kommt, Ihr müsset sie sehn, und mich von ihnen empfangen.

Fröhlich hörte der Jüngling des willigen Mädchens Entschließung,

les voilà presque tous réunis; ceux qui manquent encore se retrouveront. Tous comptent rentrer dans peu de jours au pays; c'est ainsi que l'exilé aime d'ordinaire à se flatter. Pour moi je ne me laisse pas aller à ce facile espoir en ces tristes temps qui nous en réservent d'aussi tristes encore. Les liens du monde sont rompus; qui les renouera? La nécessité seule, la suprême nécessité qui nous attend. Si je puis dans la maison d'un homme de bien, sous les yeux d'une digne femme, gagner mon pain à leur service, je le ferai volontiers. Car la réputation d'une fille errante est toujours équivoque. Oui, j'irai avec vous, dès que j'aurai rapporté ces cruches à mes amis et reçu leur bénédiction. Venez! Il faut que vous les voyiez et me receviez de leurs mains.

Hermann entendit avec joie la résolution, le consentement de

Zweifelnd, ob er ihr nun die Wahrheit sollte gestehen.
Aber es schien ihm das Beste zu seyn, in dem Wahn sie zu lassen,
In sein Haus sie zu führen, zu werben um Liebe nur dort erst.
Ach! und den goldenen Ring erblickt' er am Finger des Mädchens;
Und so ließ er sie sprechen, und horchte[1] fleißig den Worten.

Laßt uns, fuhr sie nun fort, zurücke kehren! Die Mädchen
Werden immer getadelt, die lange beim Brunnen verweilen;
Und doch ist es am rinnenden Quell so lieblich zu schwätzen.

Also standen sie auf und schauten beide noch einmal
In den Brunnen zurück, und süßes Verlangen ergriff sie[2].
Schweigend nahm sie darauf die beiden Krüge beim Henkel,
Stieg die Stufen hinan, und Hermann folgte der Lieben.
Einen Krug verlangt' er von ihr, die Bürde zu theilen.

la jeune fille, ne sachant pas s'il devait maintenant lui avouer la vérité. Mais il lui parut mieux de la laisser dans son erreur, de la conduire dans la maison paternelle, et là seulement lui demander son amour. Et puis au doigt de la jeune fille il avait aperçu un anneau d'or; il la laissa donc parler, attentif à ses moindres paroles ;

Retournons! continua-t-elle. On blâme les jeunes filles qui s'arrêtent longtemps auprès des fontaines, et pourtant il est doux de jaser au murmure d'une source.

Ils se levèrent; tous les deux regardèrent encore une fois dans le miroir de l'eau, et un doux désir s'empara d'eux. Elle saisit en silence les deux cruches par l'anse, et remonta les marches; Hermann suivit sa bien-aimée. Il voulut lui prendre une des

Laßt ihn, sprach sie; es trägt sich besser die gleichere Last so.
Und der Herr, der künftig befiehlt, er soll mir nicht dienen.
Seht mich so ernst nicht an, als wäre mein Schicksal bedenklich!
Dienen[1] lerne bei Zeiten das Weib nach ihrer Bestimmung;
Denn durch Dienen allein gelangt sie endlich zum Herrschen,
Zu der verdienten Gewalt, die doch ihr im Hause gehöret.
Dienet die Schwester dem Bruder doch früh, sie dienet den Eltern
Und ihr Leben ist immer ein ewiges Gehen und Kommen,
Oder ein Heben und Tragen, Bereiten und Schaffen für andre.
Wohl ihr, wenn sie daran sich gewöhnt, daß kein Weg ihr zu sauer
Wird, und die Stunden der Nacht ihr sind wie die Stunden des Tages,
Das ihr niemals die Arbeit zu klein und die Nadel zu fein dünkt,
Daß sie sich ganz vergißt und leben mag nur in andern!
Denn als Mutter, fürwahr, bedarf sie der Tugenden alle,
Wenn der Säugling die Kranke weckt und Nahrung begehret

cruches, et partager le fardeau. Laissez-la, dit-elle; ces poids ainsi égaux se portent plus aisément. Et puis le maître qui bientôt va me commander ne doit pas me servir. Ne me regardez point d'un œil si sérieux, comme si mon sort était tant à plaindre. Que la femme apprenne de bonne heure à servir, il le faut; car ce n'est qu'à force de servir, qu'elle parvient enfin à commander, à exercer l'autorité qui lui appartient dans la famille. La sœur n'est-elle pas tout de suite la servante de son frère? ne l'est-elle pas de ses parents? Aller, venir, porter tous les fardeaux, tout préparer, tout faire pour les autres, n'est-ce pas là sa vie? Heureuse la femme qui s'habitue à n'estimer aucun chemin trop pénible, à ne pas plaindre les heures de la nuit plus que les heures du jour, à ne trouver aucun travail trop minutieux, aucune aiguille trop fine, à s'oublier elle-même et à ne vouloir vivre qu'en autrui. Car, une fois mère, elle aura certes besoin de toutes ces vertus, alors que son nouveau-né la réveillera, elle malade, lui demandera encore, à elle affaiblie, de

Von der Schwachen und so zu Schmerzen Sorgen sich häufen.
Zwanzig Männer verbunden ertrügen nicht diese Beschwerde,
Und sie sollen es nicht; doch sollen sie dankbar es einsehn.

Also sprach sie, und war, mit ihrem stillen Begleiter,
Durch den Garten gekommen, bis an die Tenne der Scheune,
Wo die Wöchnerin lag, die sie froh mit den Töchtern verlassen,
Jenen geretteten Mädchen, den schönen Bildern der Unschuld.
Beide traten hinein; und von der anderen Seite
Trat, ein Kind an jeglicher Hand, der Richter zugleich ein.
Diese waren bisher der jammernden Mutter [1] verloren;
Aber gefunden hatte sie nun im Gewimmel der Alte.
Und sie sprangen mit Lust, die liebe Mutter zu grüßen,
Sich des Bruders zu freun, des unbekannten Gespielen!
Auf Dorotheen [2] sprangen sie dann und grüßten sie freundlich,
Brod verlangend und Obst, vor allem aber zu trinken.
Und sie reichte das Wasser herum. Da tranken die Kinder.

le nourrir, et qu'ainsi aux douleurs, s'ajoutent mille soucis; vingt hommes réunis ne suffiraient pas à cette tâche, et ce n'est pas la leur; mais ils n'y doivent penser qu'avec reconnaissance.

En parlant ainsi, elle avait, avec son compagnon silencieux, traversé le jardin, et était arrivée jusqu'à la grange où sur l'aire était étendue l'accouchée, qu'elle avait laissée heureuse, à la garde de ses filles, de ces enfants, belles images de l'innocence, sauvées naguère par son courage. Tous deux entrèrent; de l'autre côté entra en même temps le juge tenant de chaque main un enfant. Ceux-ci s'étaient perdus et leur mère se désolait; mais le vieillard les avait enfin retrouvés au milieu du tumulte. Ils courent tout joyeux embrasser leur mère chérie et caresser leur petit frère, leur camarade inconnu; puis ils courent à Dorothée qu'ils embrassent avec effusion, lui demandant du pain, des fruits, mais avant tout à boire. Elle offrit la cruche à la

Und die Wöchnerin trank, mit den Töchtern, so trank auch der Richter.
Alle waren geletzt, und lobten das herrliche Wasser;
Säuerlich war's und erquicklich, gesund zu trinken den Menschen.

Da versetzte das Mädchen mit ernsten Blicken und sagte:
Freunde, dieses ist wohl das letztemal, daß ich den Krug euch
Führe zum Munde, daß ich die Lippen mit Wasser euch netze;
Aber wenn euch fortan am heißen Tage der Trunk labt[1],
Wenn ihr im Schatten der Ruh' und der reinen Quellen genießet,
Dann gedenket auch mein und meines freundlichen Dienstes,
Den ich aus Liebe mehr als aus Verwandschaft geleistet.
Was ihr mir Gutes erzeigt, erkenn' ich durchs künftige Leben.
Ungern laß ich euch zwar; doch jeder ist dießmal dem andern
Mehr zur Last als zum Trost, und alle müssen wir endlich
Uns im fremden Lande zerstreun, wenn die Rückkehr versagt ist.

ronde. Les enfants burent, l'accouchée but avec ses filles, et le juge à son tour. Tous furent désaltérés et vantèrent l'excellence de cette eau; elle était fortifiante, un peu aigrelette, et saine à boire.

Puis, d'un air grave, la jeune fille leur dit: Amis, c'est sans doute la dernière fois que je présente la cruche à votre bouche et rafraîchis vos lèvres; mais quand désormais par une journée brûlante vous étancherez votre soif, quand, assis à l'ombre, vous jouirez du repos et de la fraîcheur d'une source pure, alors souvenez-vous de moi, de mon amitié, des services que l'affection, plus encore que la parenté, m'a portée à vous rendre. Le bien que vous m'avez fait, restera dans ma mémoire toute la vie. C'est à regret que je vous quitte; mais à présent nous nous sommes l'un pour l'autre plutôt une charge qu'une consolation, et il faudra bien enfin nous disperser tous sur la terre étrangère, si le retour

Seht, hier steht der Jüngling, dem wir die Gaben verdanken,
Diese Hülle des Kinds und jene willkommene Speise.
Dieser kommt und wirbt, in seinem Haus mich zu sehen,
Daß ich diene daselbst den reichen trefflichen Eltern;
Und ich schlag' es nicht ab; denn überall dienet das Mädchen,
Und ihr wäre zur Last, bedient im Hause zu ruhen.
Also folg' ich ihm gern; er scheint ein verständiger Jüngling.
Und so werden die Eltern es seyn, wie Reichen geziemet[1].
Darum lebet nun wohl, geliebte Freundin, und freuet
Euch des lebendigen Säuglings, der schon so gesund Euch anblickt[2].
Drücket Ihr ihn an die Brust in diesen farbigen Wickeln,
O, so gedenket des Jünglings, des guten, der sie uns reichte,
Und der künftig auch mich, die Eure, nähret und kleidet.
Und Ihr, trefflicher Mann, so sprach sie gewendet zum Richter,
Habet Dank, daß Ihr Vater mir war't in mancherlei Fällen.

dans notre patrie nous est interdit. Voyez ce jeune homme, c'est à lui que nous devons ces dons, les langes du nouveau-né, et ces aliments apportés si à-propos; il vient me chercher afin que j'entre dans sa maison pour y servir ses riches et excellents parents; et moi je ne refuse pas, car partout une fille est destinée à servir; rester oisive en se faisant servir dans la maison lui serait même insupportable. Ainsi je le suis volontiers; il semble être un jeune homme plein de raison, et ses parents le sont sans doute aussi, comme on doit l'attendre de gens riches. Adieu donc, chère amie, soyez heureuse de voir à votre nourrisson cet air, ce regard déjà tout plein de vie et de santé, et quand vous le presserez sur votre sein dans ces langes de couleur, pensez au digne jeune homme qui nous les donna et qui désormais me nourrira, me vêtira aussi, moi, votre amie. Et vous, homme excellent, continua-t-elle en se tournant vers le juge, recevez mes remercîments, vous qui, dans mainte circonstance, m'avez tenu lieu de père.

Und sie kniete darauf zur guten Wöchnerin nieder,
Küßte die weinende Frau, und vernahm des Segens Gelispel.
Aber du[1] sagtest indeß, ehrwürdiger Richter, zu Hermann:
Billig seyd Ihr, o Freund, zu den guten Wirthen zu zählen,
Die mit tüchtigen Menschen den Haushalt zu führen bedacht sind.
Denn ich habe wohl oft gesehn, daß man Rinder und Pferde,
So wie Schafe[2], genau bei Tausch und Handel betrachtet;
Aber den Menschen, der alles erhält, wenn er tüchtig und gut ist,
Und der alles zerstreut und zerstört durch falsches Beginnen,
Diesen nimmt man nur so auf Glück und Zufall ins Haus ein,
Und bereuet zu spät ein übereiltes Entschließen.
Aber es scheint, Ihr versteht's, denn Ihr habt ein Mädchen erwählet,
Euch zu dienen im Haus und Euren Eltern[3], das brav ist.

Puis elle s'agenouilla devant la malade, baisa la pauvre femme toute baignée de larmes et recueillit la bénédiction qu'elle murmura à son oreille. Mais toi, respectable juge, tu dis à Hermann : Il est juste, mon ami, de vous compter parmi ces maîtres entendus, qui ne veulent pour conduire avec eux leur maison que de bons serviteurs. J'ai vu bien souvent dans les ventes et échanges que les bœufs, les chevaux ou les brebis étaient examinés avec soin; mais l'homme, qui peut tout sauver quand il est capable et bon, qui peut tout dissiper, tout perdre par sa maladresse et sa mauvaise gestion, on le reçoit à tout hasard dans sa maison, pour se repentir trop tard de sa précipitation. Mais vous paraissez vous y connaître, car vous avez fait choix pour votre maison et pour vos parents, d'une fille

Haltet sie wohl! Ihr werdet, so lang sie der Wirthschaft sich annimmt,
Nicht die Schwester vermissen, noch Eure Eltern die Tochter.

Viele kamen indeß, der Wöchnerin nahe Verwandte,
Manches bringend und ihr die bessere Wohnung verkündend.
Alle vernahmen des Mädchens Entschluß, und segneten Hermann
Mit bedeutenden Blicken und mit besondern Gedanken.
Denn so sagte wohl eine zur andern flüchtig ans Ohr hin:
Wenn aus dem Herrn ein Bräutigam wird, so ist sie geborgen.
Hermann faßte darauf sie bei der Hand an und sagte:
Laß uns gehen; es neigt sich der Tag, und fern ist das Städtchen.
Lebhaft gesprächig umarmten darauf Dorotheen die Weiber.
Hermann zog sie hinweg; noch viele Grüße befahl sie.
Aber da fielen die Kinder, mit Schrein und entsetzlichem Weinen[1],

qui est honnête et courageuse. Traitez-la bien; aussi longtemps qu'elle aura la main dans votre ménage, vous ne vous apercevrez pas de l'absence d'une sœur, ni vos parents de celle d'une fille.

Cependant arrivent un grand nombre de proches parentes de l'accouchée, lui apportant maints objets et la promesse d'un gîte meilleur. Tous, en apprenant la résolution de la jeune fille, bénissaient Hermann, arrêtant sur lui des regards significatifs où se lisaient leurs pensées nouvelles. Plus d'une jeta tout bas ces mots à l'oreille de sa voisine: Que le maître un jour se change en fiancé, et son bonheur est assuré. Hermann la prit par la main: Viens, dit-il, partons; le jour baisse, et notre petite ville est éloignée. Les femmes embrassèrent Dorothée lui faisant de longs et bruyants adieux. Hermann l'entraîne; elle charge encore ses amies de salutations pour bien des absents. Mais les enfants criant, pleurant à chaudes larmes, s'attachent à ses vêtements et ne veulent

Ihr in die Kleider, und wollten die zweite Mutter nicht lassen.
Aber ein' und die andre der Weiber sagte gebietend:
Stille, Kinder! sie geht in die Stadt und bringt euch des guten
Zuckerbrodes genug, das euch der Bruder bestellte,
Als der Storch ihn jüngst beim Zuckerbäcker vorbeitrug,
Und ihr sehet sie bald mit den schön vergoldeten Deuten[1].
Und so ließen die Kinder sie los, und Hermann entriß sie
Noch den Umarmungen kaum und den fernewinkenden Tüchern.

pas laisser partir leur seconde mère. Mais tantôt l'une tantôt l'autre des femmes dit d'une voix sévère: Silence, enfants! Elle va à la ville et vous rapportera toutes les bonnes choses, que votre petit frère a commandées pour vous l'autre jour, quand la cigogne qui l'apportait est passée avec lui devant le confiseur; vous la reverrez bientôt chargée de beaux cornets dorés. Les enfants la laissèrent aller et Hermann l'arracha non sans peine aux derniers embrassements, aux derniers adieux que lui envoyèrent bien loin encore les mouchoirs agités.

Achter Gesang.

Melpomene[2].

Hermann und Dorothea.

Also gingen die zwei entgegen der sinkenden Sonne[3],
Die in Wolken sich tief, gewitterdrohend, verhüllte,
Aus dem Schleier, bald hier bald dort, mit glühenden Blicken
Strahlend über das Feld die ahnungsvolle Beleuchtung.
Möge das drohende Wetter, so sagte Hermann, nicht etwa

CHANT VIII.

MELPOMÈNE.

HERMANN ET DOROTHÉE.

Hermann et Dorothée marchaient en face du soleil couchant qui s'enfonçait derrière une masse de nuages orageux, et qui, çà et là, dardant ses regards de feu à travers son voile déchiré, éclairait la campagne d'une lueur sinistre. Puisse l'orage qui s'a-

Schloßen uns bringen und heftigen Guß: denn schön ist die Ernte.
Und sie freuten sich beide des hohen wankenden Kornes,
Das die Durchschreitenden fast, die hohen Gestalten erreichte.

Und es sagte darauf das Mädchen zum leitenden Freunde:
Guter[1], dem ich zunächst ein freundlich Schicksal verdanke,
Dach und Fach[2], wenn im Freien so manchem Vertriebnen der Sturm dräut,
Saget mir jetzt vor allem, und lehret die Eltern mich kennen,
Denen ich künftig zu dienen von ganzer Seele geneigt bin;
Denn kennt jemand den Herrn, so kann er ihm leichter genug thun,
Wenn er die Dinge bedenkt[3], die jenem die wichtigsten scheinen,
Und auf die er den Sinn, den festbestimmten, gesetzt hat.
Darum saget mir doch: wie gewinn' ich Vater und Mutter[4]?

Und es versetzte dagegen der gute, verständige Jüngling:

vance, dit Hermann, ne nous point amener de grêle ni de pluie violente, car la moisson est belle. Et tous deux prirent plaisir à voir le balancement des longs épis qui atteignaient presque à la haute stature de ceux qui passaient au milieu d'eux.

Puis la jeune fille dit à l'ami qui la guidait: Homme excellent, à qui je devrai bientôt un sort paisible, un toit tutélaire, pendant que, dehors, la tempête menace tant de fugitifs, dites, faites-moi avant tout connaître vos parents que je suis prête à servir du meilleur de mon cœur; car qui connaît son maître, peut sans peine lui complaire, en s'appliquant aux choses qui, pour lui, sont les plus importantes, auxquelles l'attache une habitude que rien ne peut changer. Apprenez-moi donc: Comment je pourrai gagner votre père et votre mère?

Le bon et sage jeune homme répondit: Combien je t'approuve,

O, wie geb' ich dir Recht, du gutes treffliches Mädchen,
Daß du zuvörderst dich nach dem Sinne der Eltern befragest.
Denn so strebt' ich bisher vergebens, dem Vater zu dienen,
Wenn ich der Wirthschaft mich als wie der meinigen annahm,
Früh[1] den Acker und spät und so besorgend den Weinberg.
Meine Mutter befriedigt' ich wohl, sie wußt' es zu schätzen;
Und so wirst du ihr auch das trefflichste Mädchen erscheinen,
Wenn du das Haus besorgst, als wenn du das deine bedächtest,
Aber dem Vater nicht so[2]; denn dieser liebet den Schein auch.
Gutes Mädchen, halte mich nicht für kalt und gefühllos,
Wenn ich den Vater dir sogleich, der Fremden, enthülle.
Ja, ich schwör' es, das erstemal ist's, daß frei mir ein solches
Wort die Zunge verläßt, die nicht zu schwatzen gewohnt ist;
Aber du lockst mir hervor aus der Brust ein jedes Vertrauen.

bonne, excellente jeune fille, de t'informer d'abord du caractère de mes parents. Moi-même je me suis jusqu'à présent vainement efforcé de servir mon père à son gré; j'ai eu beau travailler pour lui comme j'aurais fait pour moi-même, j'ai eu beau, dès le matin, et le soir tard, aux champs, à la vigne, faire toujours de mon mieux. Ma mère, elle, était satisfaite; elle tenait compte de mon zèle; et toi-même tu seras à ses yeux une fille parfaite, si tu prends du ménage le soin que tu prendrais du tien. Il n'en est pas ainsi de mon père, il faut encore que l'apparence lui plaise. — Bonne fille, ne me tiens pas pour froid ou insensible si je te découvre si vite, à toi une étrangère, les penchants de mon père. Oui, je le jure, c'est la première fois que ma langue, qui n'est pas habituée à tant parler, ose prononcer de tels mots; mais auprès de toi mon cœur s'épanche avec une

Einige Zierde verlangt der gute Vater im Leben,
Wünschet äußere Zeichen der Liebe, so wie der Verehrung.
Und er würde vielleicht vom schlechteren Diener befriedigt,
Der dieß wüßte zu nutzen, und würde dem besseren gram sein.

Freudig sagte sie drauf, zugleich die schnelleren Schritte
Durch den dunkelnden Pfad verdoppelnd mit leichter Bewegung:
Beide zusammen hoff' ich fürwahr zufrieden zu stellen;
Denn der Mutter Sinn ist wie mein eigenes Wesen,
Und der äußeren Zierde bin ich von Jugend nicht fremde.
Unsere Nachbarn, die Franken, in ihren früheren Zeiten
Hielten auf Höflichkeit viel; sie war[1] dem Edlen und Bürger
Wie den Bauern gemein, und jeder empfahl sie den Seinen.
Und so brachten bei uns auf deutscher Seite gewöhnlich
Auch die Kinder des Morgens mit Händeküssen und Knixchen
Segenswünsche den Eltern und hielten sittlich den Tag aus.

confiance entière. Mon excellent père aime les dehors dans la vie; il désire qu'on lui témoigne ouvertement son affection et son respect, et peut-être un mauvais serviteur, sachant flatter ce goût, trouverait grâce devant lui, quand un bon pourrait le mal satisfaire.

Elle répondit toute joyeuse en doublant son pas léger sur le sentier devenu plus sombre: J'espère contenter l'un et l'autre.— Votre mère est d'un caractère tout à fait conforme au mien; et pour les dehors, les bonnes manières, je n'y suis pas, dès ma jeunesse, restée étrangère. Nos voisins, les Français mettaient, autrefois, un grand prix à la civilité; elle était commune aux nobles, aux bourgeois, même aux paysans, et chacun la recommandait aux siens. Et sur la frontière allemande aussi, les enfants étaient habitués à venir le matin souhaiter le bonjour à leurs parents en leur baisant la main et en faisant la révérence, et à se tenir comme il faut le reste de la journée. Tout ce que j'ai pu appren-

Alles, was ich gelernt und was ich von jung auf gewohnt bin,
Was von Herzen mir geht[1] — ich will es dem Alten erzeigen.
Aber wer sagt mir nunmehr: wie soll ich dir selber begegnen,
Dir, dem einzigen Sohne, und künftig meinem Gebieter?

Also sprach sie, und eben gelangten sie unter den Birnbaum.
Herrlich glänzte der Mond, der volle, vom Himmel herunter;
Nacht war's, völlig bedeckt das letzte Schimmern der Sonne.
Und so lagen vor ihnen die Massen gegen einander,
Lichter, hell wie der Tag, und Schatten dunkeler Nächte.
Und es hörte die Frage, die freundliche, gern in dem Schatten
Hermann des herrlichen Baums, am Orte, der ihm so lieb war,
Der noch heute die Thränen um seine Vertriebne gesehen.
Und indem sie sich nieder ein wenig zu ruhen gesetzet,
Sagte der liebende Jüngling, die Hand des Mädchens ergreifend:

dre et ce que jeune j'ai été accoutumée à faire, toutes les attentions que je trouverai dans mon cœur, je veux tout prodiguer au vieillard. Mais qui me dira maintenant: comment il me faudra être envers toi-même, toi le fils unique, et mon maître futur?

Comme elle parlait ainsi, ils étaient arrivés sous le poirier. La lune brillait au ciel, pleine, magnifique. La nuit était venue; les dernières lueurs du soleil étaient entièrement voilées; à leurs yeux s'étendaient des masses opposées, les unes éclairées comme par la lumière du jour, les autres plongées dans l'ombre des nuits obscures. Hermann entendit avec délice cette question amicale, faite à l'ombre de l'arbre magnifique, à cette place qui lui était si chère, et qui ce jour-là même avait été témoin des larmes versées pour sa chère exilée. Et comme ils s'asseyaient pour se reposer un peu, le jeune homme attendri, prenant la main

Laß dein Herz dir es sagen, und folg' ihm frei nur in allem.
Aber er wagte kein weiteres Wort, so sehr auch die Stunde
Günstig war; er fürchtete nur ein Nein zu ereilen,
Ach, und er fühlte den Ring am Finger, das schmerzliche Zeichen.
Also saßen sie still und schweigend neben einander.

Aber das Mädchen begann und sagte: Wie find' ich des Mondes[1]
Herrlichen Schein so süß! er ist der Klarheit des Tags gleich.
Seh' ich doch dort in der Stadt die Häuser deutlich und Höle,
An dem Giebel ein Fenster; mich däucht ich zähle die Scheiben.

Was du siehst, versetzte darauf der gehaltene Jüngling,
Das ist unsere Wohnung, in die ich nieder dich führe,
Und dieß Fenster dort ist meines Zimmers im Dache,
Das vielleicht das deine nun wird; wir verändern im Hause[2].

de la jeune fille, lui répondit: Que ton cœur te le dise; tu n'auras qu'à le suivre librement en toutes choses. Mais il n'osa ajouter un mot de plus, quelque propice que fût l'heure; il redoutait de s'attirer un non; et puis, hélas! indice douloureux, sa main avait senti l'anneau qu'elle portait au doigt. Et ainsi ils demeuraient silencieux, assis l'un à côté de l'autre.

Mais la jeune fille rompit le silence : Combien est douce à mes yeux, dit-elle, la lumière de cette belle lune! elle est comparable à la clarté du jour. Je vois là-bas distinctement les maisons, les cours de la ville, à ce pignon une fenêtre: j'en pourrais compter les carreaux.

Ce que tu vois, répondit le sage jeune homme, c'est notre demeure où je vais te conduire; cette fenêtre, là sous le toit, est celle de ma chambre, qui peut-être va devenir la tienne; nous faisons des changements dans la maison. Ces champs sont à

Diese Felder sind unser, sie reifen zur morgenden Ernte.
Hier im Schatten wollen wir ruhn und des Mahles genießen.
Aber laß uns nunmehr hinab durch Weinberg und Garten
Steigen; denn sieh, es rückt das schwere Gewitter herüber,
Wetterleuchtend und bald verschlingend den lieblichen Vollmond.

Und so standen sie auf und wandelten nieder, das Feld hin,
Durch das mächtige Korn, der nächtlichen Klarheit sich freuend;
Und sie waren zum Weinberg gelangt und traten ins Dunkel.

Und so leitet' er sie die vielen Platten hinunter,
Die, unbehauen gelegt, als Stufen dienten im Laubgang.
Langsam schritt sie hinab, auf seinen Schultern die Hände, [sie,
Und mit schwankenden Lichtern, durchs Laub, überblickte der Mond
Eh' er, von Wetterwolken umhüllt, im Dunkel das Paar ließ.

nous; là mûrit la moisson de demain. C'est ici, sous cet ombrage, que nous goûterons le repos et prendrons notre repas. Mais il est temps de descendre par la vigne et le jardin; car, vois, un gros orage s'avance vers nous annoncé par ces éclairs; il aura bientôt englouti le charmant disque de la lune.

Ils se levèrent alors et cheminèrent, charmés de la clarté de la nuit, le long des champs à travers les riches épis; enfin ils arrivèrent à la vigne et entrèrent dans l'ombre qui couvrait le revers du coteau.

Hermann alors l'aida à descendre les nombreuses dalles, non taillées qui servaient de degrés sous le long berceau. Elle suivait lentement, les mains sur les épaules de son guide; la lune ne leur envoyait plus à travers le feuillage que de courtes et mobiles lueurs, et bientôt enveloppée de nues orageuses, elle laissa le jeune couple dans l'obscurité. Hermann, plein

Sorglich stützte der Starke das Mädchen, das über ihn herhing;
Aber sie, unkundig des Steigs und der roheren Stufen,
Fehlte tretend, es knackte der Fuß, sie drohte zu fallen.
Eilig streckte gewandt der sinnige Jüngling den Arm aus,
Hielt empor die Geliebte; sie sank ihm leis' auf die Schulter,
Brust war gesenkt an Brust und Wang' an Wange. So stand er,
Starr wie ein Marmorbild, vom ernsten Willen gebändigt[1],
Drückte nicht fester sie an, er stemmte sich gegen die Schwere.
Und so fühlt' er die herrliche Last, die Wärme des Herzens,
Und den Balsam des Athems, an seinen Lippen verhauchet,
Trug mit Mannesgefühl die Heldengröße des Weibes[2].

Doch sie verhehlte den Schmerz, und sagte die scherzenden Worte:
Das bedeutet Verdruß, so sagen bedenkliche Leute,
Wenn beim Eintritt ins Haus, nicht fern von der Schwelle, der Fuß knackt.
Hätt' ich mir doch fürwahr ein besseres Zeichen gewünschet!

de force, soutenait avec précaution l'étrangère penchée sur lui; elle se laissait aller sur cette pente inconnue, sur ces marches grossières, quand tout à coup son pied tourne et craque, elle est près de tomber; mais aussitôt l'adroit jeune homme a étendu le bras et retenu sa bien-aimée; elle s'affaissa doucement sur son épaule, appuyant poitrine contre poitrine et joue contre joue. Il resta ainsi, immobile comme une statue de marbre, retenu par une austère volonté; il ne la pressa point d'une plus tendre étreinte, et résista seulement au poids de ce doux fardeau. Il sentit ainsi la chaleur de son cœur, il sentit le baume de son haleine se perdre sur ses lèvres; animé d'un sentiment viril il soutint la taille héroïque de la jeune femme.

Mais elle dissimula sa douleur et dit en plaisantant : C'est signe de chagrin, disent les gens graves, quand au moment d'entrer dans une maison, non loin du seuil, le pied vous manque et craque. J'aurais souhaité, je l'avoue, un présage meilleur. Arrê-

Laß uns ein wenig verweilen, damit dich die Eltern nicht tadeln
Wegen der hinkenden Magd, und ein schlechter Wirth du erscheinest.

tons-nous encore un moment, afin que tes parents ne te reprochent pas d'avoir amené une servante boiteuse, et qu'on n'aille pas te prendre pour un maître malhabile.

Neunter Gesang.

Urania[1].

Aussicht.

Musen, die ihr so gern die herzliche Liebe begünstigt[2],
Auf dem Wege bisher den trefflichen Jüngling geleitet,
An die Brust ihm das Mädchen noch vor der Verlobung gedrückt habt:
Helfet auch ferner den Bund des lieblichen Paares vollenden,
Theilet die Wolken sogleich, die über ihr Glück sich heraufziehn!
Aber saget vor allem, was jetzt im Hause geschiehet.

Ungeduldig betrat die Mutter zum drittenmal wieder
Schon das Zimmer der Männer, das sorglich erst sie verlassen,
Sprechend vom nahen Gewitter, vom schnellen Verdunkeln des Mondes.

CHANT IX.

URANIE.

ESPOIR.

Muses, gracieuses patronnes de l'amour sincère ; vous qui jusqu'à présent avez guidé les pas de l'excellent jeune homme, vous qui déjà, avant les fiançailles, avez pressé sa bien-aimée sur sa poitrine, aidez encore, achevez l'union de ce couple aimable ; dissipez promptement les nuages qui menacent d'obscurcir leur bonheur ! Mais dites-nous d'abord ce qui se passe en ce moment dans la demeure des parents.

Tourmentée, agitée, la mère rentrait pour la troisième fois dans la chambre des amis, d'où son inquiétude venait à peine de la chasser ; elle parla de l'orage qui approchait, de la lune

Dann vom Außenbleiben des Sohns und der Nächte Gefahren;
Tadelte lebhaft die Freunde, daß, ohne das Mädchen zu sprechen,
Ohne zu werben für ihn, sie so bald sich vom Jüngling getrennet.

Mache nicht schlimmer das Uebel! versetzt' unmuthig der Vater;
Denn du siehst, wir harren ja selbst, und warten des Ausgangs.

Aber gelassen begann der Nachbar sitzend zu sprechen:
Immer verdank' ich es doch in solch unruhiger Stunde
Meinem seligen Vater, der mir, als Knaben [1], die Wurzel
Aller Ungeduld ausriß, daß auch kein Fäschen zurückblieb,
Und ich erwarten lernte sogleich, wie keiner der Weisen.

Sagt, versetzte der Pfarrer, welch Kunststück brauchte der Alte?
Das erzähl' ich Euch gern, denn jeder kann es sich merken,
Sagte der Nachbar darauf. Als Knabe stand ich am Sonntag
Ungeduldig einmal, die Kutsche begierig erwartend,

qui s'était rapidement voilée; puis de l'absence prolongée de son fils et des dangers de la nuit. Elle blâma vivement ses amis de ce que, sans aborder la jeune fille, sans lui transmettre la demande de son fils, ils s'étaient sitôt séparés du jeune homme.

N'aggrave pas le mal! dit le père avec humeur; tu vois que nous sommes nous-mêmes pleins d'impatience et dans l'attente de l'issue. Mais le voisin, tranquillement assis, recommença à discourir: Toujours en ces heures de trouble, d'anxiété, je rends grâce à feu mon père qui, lorsque j'étais encore tout petit garçon, m'arracha la racine de toute impatience, de façon qu'il n'en resta pas la plus petite fibre, et que depuis je sus attendre comme pas un des sept sages.

Voyons, dit le pasteur, quel beau moyen employa le bon vieux? — Je vous conterai cela bien volontiers, reprit le voisin, car chacun en pourra faire son profit. Tout enfant donc, un jour de dimanche, j'attendais avec une impatiente ardeur la

Die uns sollte hinaus zum Brunnen führen der Linden.
Doch sie kam nicht; ich lief, wie ein Wiesel, dahin und dorthin,
Treppen hinauf und hinab, und von dem Fenster zur Thüre.
Meine Hände prickelten mir; ich kratzte die Tische,
Trappelte stampfend herum, und nahe war mir das Weinen.
Alles sah der gelassene Mann, doch als ich es endlich
Gar zu thöricht betrieb, ergriff er mich ruhig beim Arme,
Führte zum Fenster mich hin, und sprach die bedenklichen Worte:
Siehst du des Tischlers da drüben für heute geschlossene Werkstatt?
Morgen eröffnet er sie; da rühret sich Hobel und Säge[1],
Und so geht es von frühe bis Abend[2] die fleißigen Stunden.
Aber bedenke dir dieß: der Morgen wird künftig erscheinen,
Da der Meister sich regt mit allen seinen Gesellen,
Dir den Sarg zu bereiten und schnell und geschickt zu vollenden;
Und sie tragen das bretterne Haus geschäftig herüber,

voiture qui devait nous conduire à la fontaine des tilleuls, mais elle n'arrivait pas; je courais comme un furet ici, là, de la fenêtre à la porte, montant, descendant l'escalier; les mains me démangeaient, j'égratignais les tables, je trépignais, je frappais du pied, et mes yeux étaient gros de larmes. Mon père de sang-froid me regardait faire; mais quand à la fin il me vit me démener par trop follement, il me prit tout doucement par le bras, me conduisit à la fenêtre et prononça ces graves paroles: Vois-tu là, en face de nous, la boutique du menuisier aujourd'hui fermée? Demain il l'ouvrira; le rabot et la scie se mettront en mouvement et depuis le matin jusqu'au soir, sans relâche, continueront leur besogne. Mais souviens-toi de ceci: il viendra un matin où le maître se mettra au travail avec tous ses ouvriers pour préparer au plus vite et de leur mieux ton cercueil; dès que la maison de planches sera achevée, ils se hâteront de l'apporter ici,

Das den Gedult'gen zuletzt und den Ungeduldigen aufnimmt
Und gar bald ein drückendes Dach zu tragen bestimmt ist.
Alles sah ich sogleich im Geiste wirklich geschehen,
Sah die Bretter gefügt und die schwarze Farbe bereitet,
Saß geduldig nunmehr und harrete ruhig der Kutsche.
Rennen andere nun in zweifelhafter Erwartung
Ungebärdig herum, da muß ich des Sarges gedenken.

Lächelnd sagte der Pfarrer: Des Todes rührendes Bild steht
Nicht als Schrecken dem Weisen, und nicht als Ende dem Frommen.
Jenen drängt es ins Leben zurück, und lehret ihn handeln;
Diesem stärkt es, zu künftigem Heil, in Trübsal die Hoffnung;
Beiden wird zum Leben der Tod. Der Vater mit Unrecht
Hat dem empfindlichen[1] Knaben den Tod im Tode gewiesen.
Zeige man doch dem Jüngling des edel reifenden Alters
Werth, und dem Alter die Jugend, daß beide des ewigen Kreises
Sich erfreuen und so sich Leben im Leben vollende!

cette maison, qui enfin reçoit l'homme patient aussi bien que l'impatient, et qu'un toit pesant doit bientôt recouvrir. A l'instant je vis dans mon imagination tout cela s'accomplir ; je vis assembler les planches, préparer la couleur noire, et désormais paisiblement assis, j'attendis avec patience la voiture. Et quand à cette heure autour de moi on s'agite, on se désespère dans l'incertitude et l'attente, je ne puis m'empêcher de penser au cercueil.

Le pasteur souriant, répondit : L'image touchante de la mort ne s'offre pas au sage comme un objet d'effroi, ni à l'homme pieux comme sa fin dernière. Elle ramène le premier à la vie et lui enseigne qu'il faut agir ; l'autre, dans ses afflictions, ne la contemple que pour fortifier en lui l'espérance d'un salut éternel ; pour l'un et l'autre la mort devient une source de vie. Le père n'a pas bien fait de montrer à la jeune et vive imagination de son fils la mort dans la mort. Montrez plutôt au jeune homme le prix de l'âge peu à peu mûri en sagesse et en dignité, au vieillard le tableau de la jeunesse, afin que tous deux prennent plaisir à voir éternellement se continuer le cercle, et que la vie se complète dans la vie.

Aber die Thür' ging auf. Es zeigte das herrliche Paar sich[1],
Und es erstaunten die Freunde, die liebenden Eltern erstaunten
Ueber die Bildung[2] der Braut, des Bräutigams Bildung ver=
Ja, es schien die Thüre zu klein, die hohen Gestalten [gleichbar;
Einzulassen, die nun zusammen betraten die Schwelle.

Hermann stellte den Eltern sie vor mit fliegenden Worten.
Hier ist, sagt er, ein Mädchen, so wie ihr im Hause sie wünschet.
Lieber Vater, empfanget sie gut; sie verdient es. Und liebe
Mutter, befragt sie sogleich nach dem ganzen Umfang der Wirthschaft,
Daß ihr sehet, wie sehr sie verdient, Euch näher zu werden.

Eilig führt' er darauf den trefflichen Pfarrer bei Seite,
Sagte : Würdiger Herr, nun helft mir aus dieser Besorgniß
Schnell, und löset den Knoten, vor dessen Entwicklung ich schaudre.
Denn ich habe das Mädchen als meine Braut nicht geworben,

Mais la porte s'ouvrit; l'admirable couple parut, et, frappés d'étonnement, les amis, les excellents parents admirèrent la beauté de la fiancée, beauté comparable à celle du fiancé. Oui, la porte sembla trop petite pour laisser passer les deux grandes figures qui, à ce moment, mettaient ensemble le pied sur le seuil.

Hermann la présenta à ses parents en quelques mots rapides : Voici, dit-il, une jeune fille, telle que vous la souhaitez dans votre demeure. Cher père, accueillez-la avec bonté; elle le mérite. Et vous, chère mère, interrogez-la tout de suite sur toutes les choses du ménage afin que vous voyiez combien elle mérite de vous appartenir de plus près.

Puis menant aussitôt le digne prêtre à l'écart, il dit : Vénérable ami, aidez moi à sortir promptement de peine, déliez ce nœud, dont le dénoûment me remplit d'angoisses; car ce n'est point comme ma fiancée que cette jeune fille a consenti à me

Sondern sie glaubt, als Magd in das Haus zu gehn, und ich fürchte,
Daß unwillig sie flieht, sobald wir gedenken der Heirath.
Aber entschieden sey es sogleich, nicht länger im Irrthum
Soll sie bleiben, wie ich nicht länger den Zweifel ertrage.
Eilet und zeiget auch hier die Weisheit, die wir verehren!
Und es wendete sich der Geistliche gleich zur Gesellschaft.
Aber leider getrübt war durch die Rede des Vaters
Schon die Seele des Mädchens; er hatte die munteren Worte,
Mit behaglicher Art, im guten Sinne gesprochen:
Ja[1], das gefällt mir, mein Kind! Mit Freuden erfahr' ich, der Sohn hat
Auch wie der Vater Geschmack, der seiner Zeit es gewiesen,
Immer die Schönste zum Tanze geführt, und endlich die Schönste
In sein Haus, als Frau, sich geholt; das Mütterchen war es.
Denn an der Braut, die der Mann sich erwählt, läßt gleich sich erkennen,
Welches Geistes er ist, und ob er sich eigenen Werth fühlt.

suivre ; elle croit entrer comme servante dans cette maison, et je crains qu'elle ne s'enfuie, mécontente, dès que nous lui aurons parlé de mariage. Mais que tout se décide sur-le-champ ; je ne veux pas plus longtemps la laisser dans l'erreur, ni moi-même plus longtemps supporter une si cruelle incertitude. N'hésitez pas, donnez-nous une nouvelle preuve de cette sagesse que nous vénérons ! Le pasteur aussitôt revint vers les autres personnes réunies dans la chambre, mais déjà hélas ! les discours du père avaient attristé l'âme de la jeune fille ; d'un ton badin, quoiqu'avec de bonnes intentions, il venait de lui adresser ces vifs et gais propos : Oui, oui, voilà qui me plaît, mon enfant ! Je suis bien aise de voir que le fils a du goût comme son père ; qui, en son temps, l'a prouvé, menant toujours la plus belle à la danse et conduisant enfin, comme épouse, la plus belle dans sa demeure ; c'était la bonne mère que voici. A voir la fiancée de son choix on peut reconnaître l'esprit d'un homme et le prix qu'il s'estime lui-

Aber Ihr brauchtet wohl auch nur wenig Zeit zur Entschließung?
Denn mich dünket fürwahr, ihm ist so schwer nicht zu folgen.

Hermann hörte die Worte nur flüchtig; ihm bebten die Glieder
Innen, und stille war der ganze Kreis nun auf einmal.

Aber das treffliche[1] Mädchen, von solchen spöttischen Worten,
Wie sie ihr schienen, verletzt und tief in der Seele getroffen,
Stand, mit fliegender Röthe die Wange[2] bis gegen den Nacken
Uebergossen, doch hielt sie sich an und nahm sich zusammen,
Sprach zu dem Alten darauf, nicht völlig die Schmerzen verbergend:
Traun! zu solchem Empfang hat mich der Sohn nicht bereitet,
Der mir des Vaters Art geschildert, des trefflichen Bürgers[3]:
Und ich weiß, ich stehe vor Euch, dem gebildeten Manne,
Der sich klug mit jedem beträgt, und gemäß den Personen.
Aber so scheint es, Ihr fühlt nicht Mitleid genug mit der Armen,

même. Mais vous, il ne vous a sans doute aussi fallu que peu de temps, pour vous décider; car en vérité il ne me semble pas qu'il en doive trop coûter de le suivre.

Hermann n'entendit qu'à demi ces paroles; elles le firent tressaillir jusqu'au fond de l'âme, et toute l'assistance garda le silence.

L'excellente jeune fille blessée, profondément émue de ce langage moqueur (du moins elle le croyait tel), restait là immobile, une rougeur subite avait couvert son visage et son cou; elle se contint pourtant, et rassemblant toutes ses forces, elle dit au père sans dissimuler entièrement son chagrin: Certes! ce n'est pas à une pareille réception que m'avait préparée votre fils, en me faisant connaître le respectable bourgeois qui est son père; je suis, je le sais, devant un homme bien élevé et bien instruit en toutes choses, attentif à traiter tout le monde comme il convient. Mais vous n'éprouvez pas, à ce qu'il semble, assez de

Die nun die Schwelle betritt und die Euch zu dienen bereit ist;
Denn sonst würdet Ihr nicht mit bitterem Spotte mir zeigen,
Wie entfernt mein Geschick von Eurem Sohn und von Euch sei.
Freilich tret' ich nur arm, mit kleinem Bündel ins Haus ein,
Das mit allem versehn die frohen Bewohner gewiß macht[1];
Aber ich kenne mich wohl, und fühle das ganze Verhältniß.
Ist es edel, mich gleich mit solchem Spotte zu treffen,
Der auf der Schwelle beinah mich schon aus dem Hause zurücktreibt?

Bang bewegte sich Hermann, und winkte dem geistlichen Freunde,
Daß er ins Mittel sich schlüge, sogleich zu verscheuchen den Irrthum.
Eilig trat der Kluge heran, und schaute des Mädchens
Stillen Verdruß[2] und gehaltenen Schmerz und Thränen im Auge.
Da befahl ihm sein Geist, nicht gleich die Verwirrung zu lösen,
Sondern vielmehr das bewegte Gemüth zu prüfen des Mädchens.

compassion pour la pauvre fille qui vient de franchir votre seuil prête à vous servir; autrement vous ne me feriez pas sentir, par une amère raillerie, à quelle distance ma destinée me met de votre fils et de vous. Sans doute j'entre pauvre, un petit paquet au bras, dans une maison dont la richesse donne toute assurance à ses heureux possesseurs; mais je me connais bien et je sens tout-à-fait à quelle place nous sommes. Est-il généreux de m'adresser de pareilles moqueries, qui me forcent presque à quitter une maison dont je viens à peine de toucher le seuil?

Hermann, plein d'angoisse, bouleversé, conjurait d'un signe son respectable ami d'intervenir et de dissiper l'erreur. Le sage pasteur se hâta d'approcher, et considéra un instant la jeune fille, son indignation, sa douleur contenue et ses yeux baignés de larmes. Tout-à-coup son esprit lui inspira, non de mettre fin sur-le-champ à ce pénible malentendu, mais d'éprouver au milieu de son émotion même l'âme de la jeune fille.

Und er sagte darauf zu ihr mit versuchenden Worten:
Sicher, du überlegtest nicht wohl, o Mädchen des Auslands,
Wenn du bei Fremden zu dienen dich allzu eilig entschlossest,
Was es heiße das Haus des gebietenden Herrn zu betreten;
Denn der Handschlag bestimmt das ganze Schicksal des Jahres;
Und gar vieles zu dulden verbindet ein einziges Jawort.
Sind doch nicht das schwerste des Diensts die ermüdenden Wege,
Nicht der bittere Schweiß der ewig drängenden Arbeit;
Denn mit dem Knechte zugleich bemüht sich der thätige Freie;
Aber zu dulden die Laune des Herrn, wenn er ungerecht tadelt,
Oder dieses und jenes begehrt, mit sich selber im Zwiespalt,
Und die Heftigkeit noch der Frauen, die leicht sich erzürnet,
Mit der Kinder roher und übermüthiger Unart:
Das ist schwer zu ertragen, und doch die Pflicht zu erfüllen
Ungesäumt und rasch, und selbst nicht mürrisch zu stocken.
Doch du scheinst mir dazu nicht geschickt, da die Scherze des Vaters

Il lui adressa ces paroles qui devaient la forcer de se révéler tout entière : Tu n'as assurément pas songé, jeune étrangère, lorsque trop précipitamment tu t'es résolue à servir chez les autres, tu n'as pas songé ce que c'est que d'entrer dans la maison d'un maître ; car la main une fois donnée décide du sort d'une année entière, et un seul *oui* oblige à supporter bien des choses. Le plus dur dans le service ce ne sont point les longs et pénibles chemins, ni la sueur amère d'un travail sans cesse renaissant ; car un maître actif prend de la peine, comme son serviteur ; mais endurer l'humeur du maître, ses injustes reproches, ses ordres capricieux et contraires que lui-même ne saurait accorder, et encore les vivacités de la femme, toujours prompte à s'irriter, et l'insolente rudesse des enfants impitoyables : voilà un joug lourd à porter, en restant fidèle à son devoir, en le remplissant toujours sans retard, sans découragement, sans murmures. Mais tu me parais peu propre à cette condition, toi que les

Schon dich treffen so tief, und doch nichts gewöhnlicher vorkommt,
Als ein Mädchen zu plagen, daß wohl ihr ein Jüngling gefalle.

Also sprach er. Es fühlte die treffende Rede das Mädchen,
Und sie hielt sich nicht mehr; es zeigten sich ihre Gefühle
Mächtig, es hob sich die Brust, aus der ein Seufzer hervordrang,

Und sie sagte sogleich mit heiß vergossenen Thränen :
O[1], nie weiß der verständige Mann, der im Schmerz uns zu rathen
Denkt, wie wenig sein Wort, das kalte, die Brust zu befreien
Je von dem Leiden vermag, das ein hohes Schicksal uns auflegt.
Ihr seyd glücklich und froh, wie sollt' ein Scherz euch verwunden!
Doch der Krankende fühlt auch schmerzlich die leise Berührung.
Nein, es hülfe mir nichts, wenn selbst mir Verstellung gelänge.
Zeige sich gleich, was später nur tiefere Schmerzen vermehrte
Und mich drängte vielleicht in stillverzehrendes Elend.

premières plaisanteries du père de famille ont si profondément blessée, quoique rien ne soit plus ordinaire que de tourmenter une jeune fille au sujet d'un jeune homme qu'on la soupçonne de trouver à son goût.

Il dit. La jeune fille sentit la justesse de ce discours et ne se contint plus; ses sentiments éclatèrent avec violence, son sein se gonfla, un profond soupir s'en échappa.

Et elle répondit aussitôt en versant des larmes brûlantes : Non, l'homme sage qui entreprend de nous conseiller dans nos peines ne sait jamais combien peu sa froide parole est faite pour délivrer notre poitrine du poids douloureux qu'une destinée toute puissante fait peser sur nous. Vous êtes heureux, vous êtes contents, comment une plaisanterie pourrait-elle vous faire mal? Mais le malade ressent douloureusement l'attouchement le plus léger. Que me servirait de dissimuler, si même je le pouvais? Sachez tout de suite ce qui, différé, me causerait des douleurs plus nombreuses et plus profondes, et me jetterait peut-être dans un désespoir, où s'userait en secret ma vie. Laissez-

Laßt mich wieder hinweg! Ich darf im Hause nicht bleiben;
Ich will fort und gehe, die armen Meinen zu suchen,
Die ich im Unglück verließ, für mich nur das Bessere wählend.
Dieß ist mein fester Entschluß, und ich darf euch darum nun bekennen,
Was im Herzen sich sonst wohl Jahre hätte verborgen.
Ja, des Vaters Spott hat tief mich getroffen: nicht, weil ich
Stolz und empfindlich bin, wie es wohl der Magd nicht geziemet,
Sondern weil mir fürwahr im Herzen die Neigung sich regte
Gegen den Jüngling, der heute mir als ein Erretter erschienen.
Denn als er erst auf der Straße mich ließ, so war er mir immer
In Gedanken geblieben; ich dachte[1] des glücklichen Mädchens,
Das er vielleicht schon als Braut im Herzen möchte bewahren.
Und als ich wieder am Brunnen ihn fand, da freut' ich mich seines
Anblicks so sehr, als wär' mir der Himmlischen einer erschienen.

moi repartir. Il ne m'est pas permis de demeurer dans cette maison; j'en veux sortir, je veux aller rejoindre mes pauvres amis que j'ai abandonnés dans leur détresse pour n'assurer qu'à moi seule un sort meilleur. C'est ma ferme résolution, et je puis à présent vous avouer ce qui autrement serait sans doute resté bien des années enseveli dans mon cœur. Oui, les paroles moqueuses du père m'ont profondément blessée; non que je sois fière et susceptible plus qu'il ne sied sans doute à une servante de l'être; mais parce qu'il est vrai que j'avais senti mon cœur se porter d'inclination vers le jeune homme qui m'est aujourd'hui apparu comme un sauveur. Après qu'il m'eut quittée sur la route, dès ce moment il resta toujours présent à ma pensée; je songeai à la fille heureuse, à la fiancée que déjà peut-être il portait dans son cœur; puis, quand je le retrouvai auprès de la fontaine, sa vue me donna une telle joie, qu'il me sembla qu'un être céleste s'était

Und ich folgt' ihm so gern, als nun er zur Magd mich geworben.
Doch mir schmeichelte freilich das Herz (ich will es gestehen)
Auf dem Wege hierher, als könnt' ich vielleicht ihn verdienen,
Wenn ich würde des Hauses dereinst unentbehrliche Stütze.
Aber, ach! nun seh' ich zuerst die Gefahren, in die ich
Mich begab, so nah dem still Geliebten zu wohnen.
Nun erst fühl' ich, wie weit ein armes Mädchen enfernt ist
Von dem reicheren Jüngling, und wenn sie die tüchtigste wäre.
Alles das hab' ich gesagt, damit ihr das Herz nicht verkennet,
Das ein Zufall beleidigt, dem ich die Besinnung verdanke.
Denn das mußt' ich erwarten, die stillen Wünsche verbergend,
Daß er sich brächte zunächst die Braut zum Hause geführet;
Und wie hätt' ich alsdann die heimlichen Schmerzen ertragen!
Glücklich bin ich gewarnt, und glücklich löst das Geheimniß
Von dem Busen sich los, jetzt, da noch das Uebel ist heilbar.

montré à moi et je l'ai suivi avec tant de plaisir, quand il m'eut engagée comme servante. En vérité, je l'avoue, pendant la route, mon cœur s'est flatté qu'un jour peut-être je pourrais être digne de lui, si je devenais pour votre maison un appui indispensable. Mais, hélas! à cette heure seulement je vois les dangers auxquels j'allais m'exposer en demeurant si près de celui que j'aimais en silence. A cette heure seulement j'aperçois la distance qu'il y a entre une fille pauvre et un jeune homme riche, et fût-elle la meilleure entre toutes. Tout cela je vous l'ai dit afin que vous jugiez mieux d'un cœur qu'un mot dit au hasard a offensé, mais ce mot m'a fait rentrer en moi-même. Car il fallait, cachant mes vœux silencieux, m'attendre à le voir bientôt amener une épouse dans sa demeure; et comment alors aurais-je supporté mes douleurs secrètes! Mais je suis heureuse d'avoir été avertie, heureuse d'avoir révélé le secret de mon âme, maintenant que le mal n'est pas encore sans

Aber das sey nun gesagt. Und nun soll im Hause mich länger
Hier nichts halten, wo ich beschämt und ängstlich nur stehe,
Frei die Neigung bekennend, und jene thörichte Hoffnung.
Nicht die Nacht, die breit sich bedeckt mit sinkenden Wolken,
Nicht der rollende Donner (ich hör' ihn) soll mich verhindern,
Nicht des Regens Guß, der draußen gewaltsam herabschlägt,
Noch der sausende Sturm. Das hab' ich alles ertragen
Auf der traurigen Flucht, und nah' am verfolgenden Feinde.
Und ich gehe nun wieder hinaus, wie ich lange gewohnt bin,
Von dem Strudel der Zeit ergriffen, von allem zu scheiden.
Lebet wohl! ich bleibe nicht länger; es ist nun geschehen.

Also sprach sie, sich rasch zurück nach der Thüre bewegend,
Unter dem Arm das Bündelchen noch, das sie brachte bewahrend.
Aber die Mutter ergriff mit beiden Armen das Mädchen,
Um den Leib sie fassend, und rief verwundert und staunend:

remède. A présent j'ai tout dit, et rien ne me retiendra plus dans cette maison, où me voici pleine de confusion et d'angoisse après le sincère aveu de mes sentiments et de cette folle espérance. Ni la nuit qui se couvre au loin de lourds nuages, ni le tonnerre que j'entends gronder, ni les torrents de pluie qui tombent au dehors avec violence, ni la tempête mugissante, rien ne m'arrêtera. Tout cela je l'ai déjà bravé dans notre triste fuite, et près de l'ennemi qui nous poursuivait. Je reprends ma route ; je vais, comme j'y suis depuis longtemps accoutumée, entraînée par le tourbillon du temps où nous sommes, je vais de nouveau me séparer de tout. Adieu, je pars, c'en est fait.

Elle dit et se dirigea rapidement vers la porte, ayant encore au bras le léger paquet qu'elle avait apporté. Mais la mère saisissant la jeune fille, et l'entourant de ses deux bras, s'écria surprise,

Sag, was bedeutet mir dieß? und diese vergeblichen Thränen?
Nein, ich lasse dich nicht; du bist mir des Sohnes Verlobte.

Aber der Vater stand mit Widerwillen dagegen,
Auf die Weinende schauend, und sprach die verdrießlichen Worte:
Also das ist mir zuletzt für die höchste Nachsicht geworden,
Daß mir das Unangenehmste geschieht noch zum Schlusse des Tages!
Denn mir ist unleidlicher nichts, als Thränen der Weiber,
Leidenschaftlich Geschrei[1], das heftig verworren beginnet,
Was mit ein wenig Vernunft sich ließe gemächlicher schlichten.
Mir ist lästig, noch länger dieß wunderliche Beginnen
Anzuschauen. Vollendet es selbst; ich gehe zu Bette.
Und er wandte sich schnell, und eilte zur Kammer zu gehen,
Wo ihm das Ehbett stand, und wo er zu ruhen gewohnt war.
Aber ihn hielt der Sohn, und sagte die flehenden Worte:
Vater, eilet nur nicht und zürnet nicht über das Mädchen!

étonnée : Dis, dis-moi, que signifie tout ceci? Pourquoi ces larmes inutiles? Non, je ne te laisse point aller ; tu es pour moi la fiancée de mon fils.

Mais le père considérait d'un œil mécontent la jeune fille en larmes, et dit avec humeur : Ainsi c'est là le prix de mon extrême indulgence! il me fallait encore, pour finir la journée, ce que je hais le plus au monde; car rien ne m'est plus insupportable que les larmes de femmes, ces émotions, ces emportements, ces cris éperdus, et tout cela pour mettre d'abord la confusion dans ce qui avec un peu de raison pourrait tout doucement s'expliquer. Je ne me sens pas la patience d'assister plus longtemps à cette scène étrange. Je vous la laisse achever tout seuls, et vais gagner mon lit. Il se tournait pour entrer au plus vite dans la chambre où se trouvait dressé son lit conjugal, et où il avait coutume de reposer, mais son fils le retint d'une voix suppliante : Père, dit-il, de grâce, demeurez et ne vous irritez pas contre cette jeune fille;

Ich nur habe die Schuld von aller Verwirrung zu tragen,
Die unerwartet der Freund noch durch Verstellung vermehrt hat.
Redet, würdiger Herr! denn Euch vertraut' ich die Sache.
Häufet nicht Angst und Verdruß; vollendet lieber das Ganze!
Denn ich möchte so hoch Euch nicht in Zukunft verehren,
Wenn Ihr Schadenfreude nur übt statt herrlicher Weisheit.

Lächelnd versetzte darauf der würdige Pfarrer und sagte:
Welche Klugheit hätte denn wohl das schöne Bekenntniß
Dieser Guten entlockt, und uns enthüllt ihr Gemüthe?
Ist nicht die Sorge sogleich dir zur Wonn' und Freude geworden?
Rede darum nur selbst! was bedarf es fremder Erklärung?

Nun trat Hermann hervor, und sprach die freundlichen Worte:
Laß dich die Thränen nicht reun, noch diese flüchtigen Schmerzen;

moi seul je suis coupable de cette confusion, que notre ami, par sa feinte inattendue, a encore augmentée. Parlez, digne pasteur! c'est en vos mains que j'avais remis mes espérances; n'ajoutez point angoisse à angoisse, et chagrin à chagrin; terminez tout plutôt! Car je sentirais s'affaiblir la profonde vénération que j'ai pour vous, si vous préfériez une joie maligne à l'exercice d'une haute sagesse.

Le digne pasteur repartit en souriant: Quelle prudence eût jamais obtenu le bel aveu de cette bonne jeune fille et nous eût révélé ses sentiments? Tes soucis n'ont-ils pas en un instant été changés en joie et en délices? Parle donc toi-même. Est-il besoin d'une bouche étrangère?

Hermann alors s'approcha d'elle et lui dit avec tendresse: Ne regrette pas tes larmes ni ces peines passagères, car elles sont

Denn sie vollenden mein Glück, und, wie ich wünsche, das deine.
Nicht das treffliche Mädchen als Magd, die Fremde, zu dingen,
Kam ich zum Brunnen; ich kam, um deine Liebe zu werben.
Aber, ach! mein schüchterner Blick, er[1] konnte die Neigung
Deines Herzens nicht sehn; nur Freundlichkeit sah er im Auge,
Als aus dem Spiegel du ihn des ruhigen Brunnens begrüßtest.
Dich ins Haus nur zu führen, es war schon die Hälfte des Glückes.
Aber nun vollendest du mir's! O, sei mir gesegnet! —
Und[1] es schaute das Mädchen mit tiefer Rührung zum Jüngling,
Und vermied nicht Umarmung und Kuß, den Gipfel der Freude,
Wenn sie den Liebenden sind die lang' ersehnte Versichrung
Künftigen Glücks im Leben, das nun ein unendliches scheinet.

le gage certain de mon bonheur et, je l'espère, aussi du tien. Oh! non, l'étrangère, la fille excellente que j'ai rencontrée à la fontaine, je ne venais pas l'engager comme servante; je venais pour te demander ton amour; mais, hélas! mon regard craintif ne pouvait deviner le penchant de ton cœur; il ne vit dans tes yeux qu'un aimable sourire, quand le miroir de la source paisible lui renvoya le salut que tu lui adressais. T'emmener seulement ici, dans notre maison, c'était déjà pour moi la moitié du bonheur; mais maintenant tu l'achèves! Ah! sois bénie! La jeune fille leva avec la plus profonde émotion ses yeux vers lui, et ne se refusa point à ce premier embrassement, à ce premier baiser, le comble de la joie, alors qu'il est pour ceux qui s'aiment le gage longtemps désiré du bonheur de leur vie, d'un bonheur qui leur semble ne devoir finir jamais.

Und den Uebrigen hatte der Pfarrherr alles erkläret.
Aber das Mädchen kam, vor dem Vater sich herzlich mit Anmuth
Neigend, und so ihm die Hand, die zurückgezogene, küssend,
Sprach: Ihr werdet gerecht der Ueberraschten verzeihen,
Erst die Thränen des Schmerzes, und nun die Thränen der Freude.
O, vergebt mir jenes Gefühl! vergebt mir auch dieses,
Und laßt nur mich ins Glück, das neu mir gegönnte, mich finden!
Ja, der erste Verdruß, an dem ich Verworrene schuld war,
Sey der letzte zugleich! Wozu die Magd sich verpflichtet,
Treu, zu liebendem Dienst, den soll die Tochter euch leisten.

Und der Vater umarmte sie gleich, die Thränen verbergend.
Traulich kam die Mutter herbei und küßte sie herzlich,
Schüttelte Hand in Hand; es schwiegen die weinenden Frauen.

Le pasteur cependant avait tout expliqué aux autres. La jeune fille vint avec une grâce affectueuse s'incliner devant le père, et lui baisant la main qu'il retirait, elle lui dit: Vous serez assez juste pour pardonner à ma surprise les larmes que d'abord m'a fait verser la peine, et celles que maintenant me fait verser la joie. Oh! pardonnez-moi l'un et l'autre sentiment, et laissez-moi seulement le temps de me reconnaître, de m'habituer à ma fortune nouvelle. Oui, que ce premier déplaisir, dont mon trouble a été la cause, soit aussi le dernier. Le service fidèle, affectueux, auquel la servante s'était obligée, c'est maintenant votre fille qui s'en acquittera envers vous.

Le père l'embrassa en cachant ses larmes. La bonne mère s'approcha d'elle avec la plus tendre amitié et la baisa de tout son cœur; elle garda, la secouant doucement, sa main dans la sienne; les deux femmes pleurèrent en silence.

Eilig faßte darauf der gute verständige Pfarrherr
Erst des Vaters Hand und zog ihm vom Finger den Trauring;
(Nicht so leicht; er war von rundlichem Gliede gehalten)
Nahm den Ring der Mutter darauf und verlobte die Kinder;
Sprach: Noch einmal sey der goldenen Reifen [1] Bestimmung,
Fest ein Band zu knüpfen, das völlig gleiche dem alten.
Dieser Jüngling ist tief von der Liebe zum Mädchen durchdrungen,
Und das Mädchen gesteht, daß auch ihr der Jüngling erwünscht ist.
Also verlob' ich euch hier und segn' euch künftigen Zeiten,
Mit dem Willen der Eltern, und mit dem Zeugniß des Freundes.

Und es neigte sich gleich mit Segenswünschen der Nachbar.
Aber als der geistliche Herr den goldenen Reif nun
Steckt' an die Hand des Mädchens, erblickt' er den anderen staunend,
Den schon Hermann zuvor am Brunnen sorglich betrachtet.

Le bon et sage pasteur se hâta de prendre d'abord la main du père, et lui ôta du doigt son anneau de mariage (non sans quelque peine ; il était retenu par une phalange arrondie) ; puis il prit l'anneau de la mère et fiança leurs enfants. Que la destination de ces cercles d'or, dit-il, soit une fois encore de serrer un lien indissoluble, et tout-à-fait semblable à l'ancien. Ce jeune homme est pénétré pour cette jeune fille de l'amour le plus profond ; et cette jeune fille avoue que le jeune homme aussi est selon son cœur : je vous fiance donc ici et vous bénis pour les temps à venir avec le consentement des parents, et en invoquant le témoignage de notre ami.

Et le voisin aussitôt s'inclina en murmurant ses congratulations. Mais quand le pasteur passa l'alliance d'or au doigt de la jeune fille, il aperçut avec surprise celle qu'Hermann, à la fontaine, avait déjà regardée d'un œil inquiet, et il lui dit d'un

Und er sagte darauf mit freundlich scherzenden Worten:
Wie! du verlobest dich schon zum zweitenmal? Daß nicht der erste
Bräutigam bei dem Altar sich zeige mit hinderndem Einspruch!

Aber sie sagte darauf: O, laßt mich dieser Erinnrung[1]
Einen Augenblick weihen! Denn wohl verdient sie der Gute,
Der mir ihn scheidend gab und nicht zur Heimath zurückkam.
Alles sah er voraus, als rasch die Liebe der Freiheit,
Als ihn die Lust im neuen veränderten Wesen zu wirken,
Trieb nach Paris zu gehn, dahin wo er Kerker und Tod fand.
Lebe glücklich, sagt' er. Ich gehe; denn alles bewegt sich
Jetzt auf Erden einmal, es scheint sich alles zu trennen.
Grundgesetze lösen sich auf der festesten Staaten,
Und es löst der Besitz sich los vom alten Besitzer,
Freund sich los von Freund; so löst sich Liebe von Liebe.

ton d'amical enjouement: Quoi donc! ce sont pour toi de secondes fiançailles! Pourvu que ton premier fiancé ne vienne pas, à l'autel, mettre son veto à tes nouveaux engagements.

Mais elle repartit: Oh! laissez-moi consacrer un moment à ce souvenir. Il en est bien digne l'homme bon qui me donna cette bague, au moment de quitter le pays où il ne devait plus revenir. Il avait tout prévu, lorsque tout-à-coup l'amour de la liberté, lorsque le désir de prendre part au mouvement d'un monde nouveau, transformé, le poussa vers Paris, là, où il trouva la prison et la mort. Vis heureuse, me dit-il, je pars, car tout s'est à la fois ébranlé sur la terre, tout semble se désunir. Les lois fondamentales des plus puissants empires croulent et se dérobent sous eux; la possession échappe à son antique possesseur, l'ami se détache de l'ami et l'amour de l'amour. Je te laisse ici, et où

Ich verlasse dich hier; und, wo ich jemals dich wieder
Finde — wer weiß es! Vielleicht sind diese Gespräche die letzten.
Nur ein Fremdling, sagt man mit Recht, ist der Mensch hier auf
Erden;
Mehr ein Fremdling als jemals ist nun ein jeder geworden.
Uns gehört der Boden nicht mehr; es wandern die Schätze;
Gold und Silber schmilzt aus den alten heiligen Formen[1];
Alles regt sich, als wollte die Welt, die gestaltete, rückwärts
Lösen in Chaos und Nacht sich auf, und neu sich gestalten.
Du bewahrst mir dein Herz; und finden dereinst wir uns wieder
Ueber den Trümmern der Welt, so sind wir erneute Geschöpfe,
Umgebildet[2] und frei und unabhängig vom Schicksal.
Denn was fesselte den, der solche Tage durchlebt hat!
Aber soll es nicht seyn, daß je wir, aus diesen Gefahren
Glücklich entronnen, uns einst mit Freuden wieder umfangen,

te retrouverai-je jamais? qui le sait? Peut-être cet entretien est-il le dernier. L'homme, on le dit avec raison, n'est ici-bas qu'un étranger, mais de nos jours devenu plus étranger que jamais; le sol ne nous appartient plus; les trésors sont errants; l'or et l'argent se fondent, se dégagent de leurs formes antiques et sacrées. Tout se remue comme si le monde créé voulait rentrer en poussière, dans la nuit et le chaos, et se recréer sous une forme nouvelle. Garde-moi ton cœur, et si un jour nous nous retrouvons sur les ruines de ce monde, nous serons des créatures renouvelées, transfigurées, libres et indépendantes du sort. Car quel lien pourrait enchaîner celui qui aura traversé de tels jours! Mais s'il ne doit pas arriver qu'échappés à ces périls, nous nous serrions encore avec joie dans les bras l'un de l'autre, arrête

O, so erhalte mein schwebendes Bild vor deinen Gedanken,
Daß du mit gleichem Muthe zu Glück und Unglück bereit seyst!
Locket neue Wohnung dich an und neue Verbindung,
So genieße mit Dank, was dann dir das Schicksal bereitet.
Liebe die Liebenden rein, und halte dem Guten dich dankbar.
Aber dann auch setze nur leicht den beweglichen Fuß auf;
Denn es lauert der doppelte Schmerz des neuen Verlustes.
Heilig sey dir der Tag; doch schätze das Leben nicht höher
Als ein anderes Gut, und alle Güter sind trüglich.
Also sprach er: und nie erschien der Edle mir wieder.
Alles verlor [1] ich indeß, und tausendmal dacht' ich der Warnung.
Nun auch denk' ich des Worts, da schön mir die Liebe das Glück hier
Neu bereitet und mir die herrlichsten Hoffnungen aufschließt.

quelquefois devant ta pensée ma flottante image, afin qu'avec un courage égal tu sois prête pour le bonheur et pour le malheur! Si une demeure nouvelle, si un lien nouveau t'attire, jouis avec gratitude de ce qu'alors la destinée t'offrira. Rends une pure affection à ceux qui te donneront la leur, et montre-toi reconnaissante envers celui dont l'âme sera bonne. Mais alors même ne pose dans la vie qu'un pied léger et craintif: car la douleur t'y guette, la douleur doublement cruelle d'une perte nouvelle. Que la lumière du jour soit sacrée pour toi; cependant n'estime pas la vie plus haut qu'un autre bien, et tous les biens sont trompeurs. Ainsi me parla-t-il, et jamais le magnanime jeune homme n'a reparu à mes yeux. Depuis j'ai tout perdu, et je me suis mille fois rappelé cet avertissement, ces paroles. Je me les rappelle en cet instant même où l'amour me montre encore une fois le bonheur et ouvre devant moi les plus belles, les plus douces es-

O, verzeih, mein trefflicher Freund, daß ich, selbst an dem Arm dich
Haltend, bebe! So scheint dem endlich gelandeten Schiffer
Auch der sicherste Grund des festesten Bodens zu schwanken.

Also sprach sie, und steckte die Ringe neben einander.
Aber der Bräutigam sprach, mit edler männlicher Rührung:
Desto fester sei, bei der allgemeinen Erschüttrung,
Dorothea, der Bund! Wir wollen halten und dauern,
Fest uns halten und fest der schönen Güter Besitzthum.
Denn der Mensch[1], der zur schwankenden Zeit auch schwankend gesinnt ist,
Der vermehret das Uebel, und breitet es weiter und weiter;
Aber wer fest auf dem Sinne beharrt, der bildet die Welt sich.
Nicht dem Deutschen geziemt es, die fürchterliche Bewegung
Fortzuleiten, und auch zu wanken hierhin und dorthin.
Dieß ist unser! so laß uns sagen und so es behaupten!

pérances. Oh! pardonne, mon excellent ami, si même appuyé sur ton bras, je tremble encore. C'est ainsi qu'au naufragé débarquant enfin au rivage, le sol le plus ferme, le plus solidement assis semble vaciller.

Elle dit, et mit à son doigt les deux anneaux à côté l'un de l'autre. Mais son fiancé plein d'une généreuse et mâle émotion lui répondit : Que d'autant plus fermes soient nos liens, Dorothée, au milieu de ce bouleversement général! Nous voulons rester debout et durer, nous défendre nous-mêmes et la possession de nos belles propriétés. Car l'homme chez qui, dans un temps d'instabilité, ne se trouve aussi qu'instabilité et que doute, celui-là augmente le mal et l'étend de plus en plus loin; mais l'âme forte et inébranlable en ses principes, façonne le monde à son gré. Ce n'est point aux Allemands à propager ce mouvement redoutable, et à se laisser entraîner eux-mêmes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. *Ceci est à nous!* voilà ce qu'il nous faut dire dans l'occasion, affirmer et maintenir énergiquement.

Denn es werden noch stets die entschlossenen Völker gepriesen,
Die für Gott und Gesetz, für Eltern, Weiber und Kinder[1]
Stritten und gegen den Feind zusammenstehend erlagen.
Du bist mein; und nun ist das Meine meiner als jemals.
Nicht mit Kummer will ich's bewahren und sorgend genießen,
Sondern mit Muth und Kraft. Und drohen dießmal die Feinde,
Oder künftig, so rüste mich selbst und reiche die Waffen.
Weiß ich durch dich nur versorgt das Haus und die liebenden Eltern,
O, so stellt sich die Brust dem Feinde sicher entgegen.
Und gedächte jeder wie ich, so stünde die Macht auf
Gegen die Macht, und wir erfreuten uns alle des Friedens[2].

On n'a pas encore cessé de célébrer les peuples résolus et fiers qui ont combattu pour Dieu et la loi, pour leurs parents, leurs femmes et leurs enfants, qui, rassemblés tout entiers contre l'ennemi, ont succombé sous ses coups. Tu es à moi, et dès ce moment tous les biens qui m'appartiennent sont plus à moi que jamais. Ce n'est pas dans les angoisses, dans les alarmes que je les veux conserver, que j'en veux jouir, mais avec assurance et avec courage. Et si l'ennemi vient à nous menacer, maintenant ou dans l'avenir, je veux que toi-même tu m'envoies au-devant et me tendes mes armes. Assuré seulement que tu veilles sur notre maison, sur mes parents chéris, ah! j'opposerai sans crainte ma poitrine à l'agresseur. Et si chacun pensait comme moi, la force se lèverait contre la force, et tous bientôt nous jouirions de la paix.

NOTES SUR HERMANN ET DOROTHÉE.

Page 5 : 1. Prolog. Ce prologue a été écrit, selon les uns, au mois de juillet 1796, c'est-à-dire en même temps que les premiers chants de *Hermann et Dorothée;* selon les autres, l'auteur ne l'a composé qu'au mois de juin 1797 ; Gœthe aurait ainsi suivi la coutume ordinaire des auteurs, qui font la Préface après avoir fait leur livre. Ce petit poëme, qui, dans les œuvres de Gœthe, se trouve joint aux élégies, à cause de sa forme métrique (les élégies de Gœthe étant toutes écrites en distiques), est évidemment destiné à servir de Prologue à *Hermann et Dorothée.*

— 2. Properz. Properce (Sextus Aurelius), contemporain d'Horace, florissait sous le règne d'Auguste. Il a composé quatre livres d'élégies, qui, sans doute, ont inspiré à Gœthe ses élégies romaines. Celles-ci, comme celles de Properce, sont parfois d'une très-grande hardiesse.

— 3. Martial. Martial (Valerius) vivait sous les règnes de Domitien, de Nerva et de Trajan. Il a composé quatorze livres d'épigrammes, dont un grand nombre sont d'une témérité excessive. Gœthe a imité le poëte latin dans une série de distiques qu'il publia, avec Schiller, à l'époque même où il commençait à écrire *Hermann et Dorothée.* Ces vers, destinés surtout à flageller les pédants et les barbouilleurs de son temps, furent publiés sous le titre de Xenien, titre que portent les deux derniers livres des épigrammes de Martial.

— 4. Latium. Gœthe fit en Italie un long séjour (1786-1788), pendant lequel il relut, avec toute l'ardeur d'un jeune homme, les grandes œuvres classiques, surtout Homère. Son *Iphigénie* témoigne hautement du fruit qu'il retira de cette seconde étude de l'antiquité. On peut affirmer que les dix années qui suivirent ce voyage, forment la période la plus belle et la plus féconde de la carrière littéraire de Gœthe.

Page 4 : 5. Natur und Kunst. La nature et l'art ont été la constante préoccupation du génie de Gœthe. Ses œuvres scientifiques sont, il est vrai, moins estimées que ses œuvres littéraires ; cependant les savants rendent de plus en plus justice à ses travaux sur l'optique, sur la *Métamorphose des plantes*, etc.

— 6. Dogma. Gœthe fait, sans doute allusion à la lutte qu'il osa engager contre les autorités les plus grandes ; ainsi il n'a pas admis toutes les idées de Newton sur la lumière, ni celles de Linnée sur l'histoire naturelle ; enfin, il combattit, en littérature, même les tendances classiques, partout où elles dégénéraient en imitation servile.

— 7. Des Lebens bedingender Drang. Les relations sociales, les fonctions, les convenances souvent exagérées par la mode ou l'étiquette, sont autant de liens qui enchaînent l'essor de l'homme de génie ; Gœthe pensait, avec raison, qu'il avait brisé toutes ces entraves, quoique vivant au milieu d'une cour, où venaient l'arracher à ses hautes spéculations tant de soins différents.

— 8. Der Bessere. Par Bessere, opposé à Pöbel, Gœthe désigne ses amis, dont plusieurs lui écrivaient des lettres assez sévères. Les uns l'accusaient de perdre son temps au milieu des vaines distractions de la cour ; d'autres lui reprochaient d'avoir introduit, dans les hautes sphères de la société de Weimar, un sans-gêne peu conforme à la dignité de ceux qui gouvernent un pays.

Page 6 : 1. Cäsar. Suétone raconte que César portait une couronne pour dissimuler sa calvitie.

— 2. Rosen. Le poëte, en refusant les couronnes de laurier, annonce que l'œuvre qu'il va écrire n'est pas destinée à chanter les hauts exploits de l'histoire ; il demande une couronne de rose, symbole des douces joies de la maison, digne récompense de celui qui sait si bien célébrer le bonheur du foyer domestique, du chantre de *Hermann et Dorothée*.

Page 7 : 1. Des Mannes. L'homme dont il est parlé ici, est le savant Frédéric-Auguste Wolf. Gœthe en faisait très-grand cas et partagea, pendant quelque temps, ses opinions sur les œuvres d'Homère. Selon Wolf, *l'Iliade* et *l'Odyssée* n'appartiendraient pas à un seul homme ; elles auraient été composées successivement par un grand nombre de poëtes appelés Homérides. Wolf, par cette hypothèse, détruisait ou amoindrissait la gloire d'Homère, en la partageant entre plusieurs personnages ; c'est ainsi que Gœthe a pu dire que Wolf nous a *délivrés d'Homère*.

Page 7 : 2. Dem Einen. Si Homère est l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, il reste à tout jamais *unique ;* car la lutte serait impossible avec un génie qui aurait produit, seul, ces deux chefs-d'œuvre; mais si chaque partie est d'un auteur différent, il est permis de chercher à ressembler à tel ou tel de ces *Homérides*.

— 3. Das neueste Gedicht. Ce poëme tout récent, c'est-à-dire *Hermann et Dorothée*. Ceci semble indiquer que l'œuvre était terminée au moment où le poëte écrivit son prologue ; par conséquent cette élégie appartiendrait à l'année 1797, quoique la chronologie des œuvres de Gœthe la place au mois de juillet de l'année 1796.

— 4. Deutschen. *Hermann et Dorothée* est de toutes les œuvres de Gœthe l'œuvre *la plus allemande*. La scène est en Allemagne, tous les personnages sont Allemands, et les mœurs, les tendances, les sentiments de l'Allemagne n'ont peut-être jamais été peints sous un jour plus beau et plus vrai.

— 5. Luise. Il s'agit de l'Idylle de Voss, intitulée *Louise*, qui parut peu de temps avant *Hermann et Dorothée*. Le poëme de Voss est une charmante scène d'intérieur, qui se passe dans la petite ville de Grunau. Le pasteur de Grunau, le père de Louise, est assisté dans son ministère par le jeune Walter; celui-ci recherche la main de Louise qu'il espère mériter un jour; mais le vieillard, prévenant les désirs des deux jeunes gens, les unit alors qu'ils n'espéraient pas encore voir couronner leur vœu le plus cher.

— 6. Die traurigen Bilder. Les tristes images sont la peinture de la Révolution et des guerres qui en furent la suite; ces sombres tableaux forment comme le fond de *Hermann et Dorothée*.

— 7. Thränen. Le poëte pouvait compter sur les larmes du lecteur; lui-même, ses lettres et celles de ses contemporains en font foi, n'a jamais pu lire *Hermann et Dorothée* sans ressentir une profonde émotion.

Page 8 : 1. Unser eigenes Herz kennend. Le poëte annonce dans ces derniers vers quel sera le genre de poésie qu'il offrira aux lecteurs ; ce sera le genre le plus sérieux, celui qui touche et élève l'âme, en un mot la poésie épique.

— 2. Kalliope. Ce poëme est divisé en neuf chants; chacun de ses chants porte le nom d'une Muse. Le premier est placé sous le patronage de Calliope, la muse de la poésie épique. Il nous montre en effet les grandes scènes au milieu desquelles se passe l'action qui va nous occuper. Le second titre, „Schicksal und Antheil", annonce plus exactement le

contenu de ce chant; ce sont les malheurs du temps et l'intérêt qu'ils inspirent. « Mon poëme est fini, écrivait Gœthe (avril 1797) à son ami Mayer alors en Italie, il contient deux mille hexamètres divisés en neuf chants. Mes amis de Weimar et du voisinage en sont fort satisfaits, etc. »

Page 9 : 1. Das überrheinische Land, das schöne. Ueberrheinisch, l'autre rive du Rhin, c'est-à-dire la rive voisine de la France, celle qui devait, tout d'abord, sentir les effets de la grande révolution. Das schöne, ainsi placé après le substantif, rend l'expression à la fois poétique et homérique. Il serait superflu, dit un grand critique, de noter tous les passages qui rappellent Homère; quiconque a lu l'*Iliade* et *l'Oydssée* sent bien que le souffle du poëte grec anime toute la composition du chantre de Weimar.

— 2. Geben ist Sache des Reichen. Cette belle maxime est si étroitement liée au récit, qu'on ne voit pas comment elle aurait pu en être détachée. C'est avec cet art qu'il faut semer dans un poëme les maximes d'une saine et profonde morale.

Page 10 : 1. Die kluge, verständige. Deux épithètes qualifiant un même nom ne sont pas d'ordinaire unies par la conjonction.

— 2. Bedarf. Le verbe bedürfen régit le génitif ou l'accusatif.

— 3. Kriegt. Kriegen, *obtenir*, a vieilli; on le remplace, dans la langue actuelle, par bekommen.

— 4. Pekesche. Ce mot désigne un vêtement connu sous le nom de Polonaise. Selon Duntzer, Pekesche vient de Bekes (prononcez Bekesch), nom d'un officier hongrois ayant servi sous Batori, et qui, le premier, porta ce genre de vêtement.

Page 11 : 1. Trocken. L'épithète rejetée ainsi à la fin de la phrase et dans un autre vers fait image.

— 2. Fangen wir an. L'allemand remplace ordinairement le futur par le présent de l'indicatif, quand l'avenir est indiqué par un autre mot ou par l'ensemble de la proposition.

Page 12 : 1. Der begüterte Nachbar. Ce riche voisin de l'hôtelier ne parait pas sur la scène du poëme; cependant nous le voyons vivre au milieu de sa famille, de la petite ville et où il est le représentant des modes nouvelles, tandis que Hermann et les siens sont l'expression des mœurs et des traditions vraiment allemandes. — Der begüterte Nachbar est séparé de son apposition der erste Kaufmann des Ortes, par un régime indirect.

Gœthe, par des hardiesses inaperçues, tant elles sont heureuses, sait relever les tournures les plus simples et leur imprimer un tour poétique, épique.

Page 12 : 2. In Landau. Les Landaus ou Landaws sont des voitures à quatre roues, dont le dessus est formé de deux soufflets, qui se replient à volonté. Le nom indique que c'est à Landau que ces voitures furent d'abord fabriquées. Duntzer, dans son commentaire sur *Hermann et Dorothée*, croit que Gœthe a commis une légère erreur en attribuant à la ville de Landau la première fabrication de ces sortes de voitures; c'est à Strasbourg, d'après lui, qu'en reviendrait l'honneur; et le nom de Landau leur a été donné, parce qu'elles furent pour la première fois remarquées dans le cortége splendide de l'empereur Joseph Ier au siége de Landau en 1702. C'est dans un landau que Gœthe fit sa première entrée à Weimar, le 7 novembre 1775.

— 3. Der Prediger, *le pasteur*, une des plus belles et des plus sympathiques figures dessinées par Gœthe. C'est l'homme de Dieu dans toute sa perfection: une piété éclairée, une charité inépuisable ; bon, indulgent pour les fautes, aussi bien que pour les défauts d'autrui ; passionné pour toutes les vertus, et cherchant plutôt le bien que le mal dans les penchants des hommes. Herder, premier pasteur de Weimar, a fourni plus d'un trait à ce personnage de *Hermann et Dorothée*.

Page 13 : 1. Zuerst. Tous les commentateurs ont, avec raison, admiré l'art avec lequel l'auteur sait indiquer le rôle et le caractère de ses personnages dès leur entrée en scène ; ainsi l'apothicaire, un vieux célibataire, riche et peu occupé de ses propres affaires, s'occupe volontiers de celles de ses voisins ; il aime surtout à se mettre en scène, à prendre la parole, ce qu'il fait ici comme ailleurs avec un grand sans-gêne.

— 2. Peinlich, *misérablement*. Le mot peinlich, dans son acception propre, signifie criminellement, et peut-être a-t-il ici le sens de « entouré du cortége funèbre » qui accompagne ceux que l'on conduit à la mort.

Page 14 : 1. Heilsam geschwinde. Quand deux adjectifs se suivent, le premier se change souvent en adverbe. C'est un latinisme.

Page 18 : 1. Ungern würd' ich sie sehen. La sensibilité et la charité de l'hôtelier sont celles d'un homme actif et aimant la vie commode. Nous avons déjà vu précédemment avec quelle promptitude il coupe court à tout récit un peu pénible à entendre. Quand son épouse se répand en plaintes sur le sort des malheureux, il l'arrête en lui répondant vivement (mit Nachdruck), que le ciel est beau et que la moisson attend la faux du moissonneur. Partout nous le retrouverons toujours prêt, il est vrai, à secourir son prochain,

mais sans négliger le soin de sa fortune; il est de ceux qui demandent que paix et aise.

Page 18: 2. Schienen. Ce verbe a pour sujet wir sous-entendu. Cette suppression du pronom sujet est une hardiesse poétique qu'il est difficile d'imiter sans ôter quelque chose à la clarté du style.

Page 19: 1. Das Kühlere. Ce comparatif est employé pour le positif. C'est un latinisme.

— 2. Dreiundachtziger. Ce poëme, nous le savons, fut publié en 1797. Le bon vin de l'année 1783 était donc encore dans la mémoire des habitants, et les bonnes maisons pouvaient encore en avoir quelque provision. Ce détail, comme tant d'autres, montre que Gœthe, en vrai poëte épique, ne néglige aucun trait servant à peindre son époque.

— 3. Römer. Ce mot désigne un verre de couleur verdâtre, d'une forme particulière, dans lequel on sert d'ordinaire le vin du Rhin. L'emploi de ce mot étant particulier aux provinces du Rhin et du Mein, nous avons pensé pouvoir le conserver dans notre traduction.

Page 20: 1. Getrunken, *buvons*. C'est le participe employé pour l'impératif. Cet emploi du participe passé, qui donne de la vivacité à l'expression, est d'un usage assez fréquent; ainsi Schiller dans son *Guillaume Tell*: Herbei, den Kalk, den Mörtel zugefahren.

Page 21: 1. Frieden. Allusion aux préliminaires de Léoben, signés le 29 avril 1797, entre le général Bonaparte et l'archiduc Charles; ils furent suivis du traité de paix de Campo Formio. « Moi aussi, écrivait Gœthe à Schiller le 13 mai 1797, je profite de la paix, et mon poëme en tirera une unité plus parfaite. »

Page 22: 1. Terpsichore. Terpsichore est la muse de la danse, et par conséquent de ceux qui aiment la danse, de la jeunesse. Le poëte met sous son patronage le chant de son poëme plus particulièrement destiné à nous faire connaître Hermann, à peine âgé de vingt ans.

— 2. Wohlgebildet. Ce mot composé de wohl, *bien*, et de gebildet, *formé*, est facile à comprendre, et pourtant il y a peu de mots dans tout le poëme qui soient aussi rebelles à la traduction. Wohlgebildet, à vrai dire, ne se rapporte ni à la taille, ni à la figure spécialement; il exprime plutôt un ensemble harmonieux dans tout l'extérieur, harmonie qui résulte aussi bien de la beauté des formes que des habitudes d'une vie calme et laborieuse. C'est une nature saine qui sert d'enveloppe à une saine raison, à une âme

pure et élevée. Wohlgebildet est un de ces mots, nous le répétons, qu'il est plus aisé de bien sentir que de bien traduire.

Page 23 : 1. Kommt Ihr doch als. Humboldt, dans son commentaire sur *Hermann et Dorothée*, dit, en parlant de ce passage : « La beauté de cet instant où un objet aimé s'empare de l'âme d'un jeune homme, la peinture des sentiments auxquels le cœur de Hermann s'ouvre pour la première fois, sont ici mis sous les yeux du lecteur avec un charme infini. »

Page 24 : 1. Ein Mädchen. L'entrée en scène de Dorothée est digne de remarque. Tous les critiques, et surtout Humboldt et Viehoff, en ont longuement parlé ; tous ont loué le poëte d'avoir osé dédaigner les routes ordinaires, et donner à son héroïne la poétique simplicité de la Bible ou d'Homère. Le calme, le courage, la saine raison que Dorothée conserve, au milieu de la confusion générale, en font une figure à part, et la montrent aussitôt au lecteur comme une de ces femmes à l'âme élevée, qui portent en elles toutes les qualités des personnages épiques. « On croit, dit Humboldt, apercevoir une de ces grandes figures que l'on voit dans les tableaux ou sur les camées antiques. On est saisi, on s'arrête sans comprendre par quoi cela est produit. Le poëte n'a fait que raconter : mais on ne peut pas s'empêcher de contempler un instant de plus cette apparition, tant elle est surprenante. Le lecteur vient d'entendre le récit de la marche des émigrés ; il voit encore devant ses yeux la confusion, la précipitation irréfléchie, l'égoïsme qui demeure indifférent aux maux d'autrui. De cette foule confuse se détache maintenant un groupe ; une voiture attardée est restée séparée des fuyards que rien n'arrête ; une accouchée, traînée par des bœufs que conduit une jeune fille. Cette jeune fille paraît seule ; elle seule demeure calme, réfléchie et secourable ; puis la voiture aux madriers solides, la grosseur et la force des bœufs et jusqu'au pêle-mêle du cortége, tout concourt à grandir son image. Elle a déjà un caractère si idéal ; notre imagination est si disposée déjà à la placer dans des sphères toutes différentes de la nôtre, que nous oublions que cette longue baguette pour conduire n'est plus de notre temps. »

Nous avons dit qu'une aventure semblable à celle de *Hermaun et Dorothée* se trouve dans une chronique de 1732, où l'on rapporte les faits relatifs à une émigration en masse des habitants de Salzbourg que l'intolérance forçait à quitter leur patrie. L'héroïne de cette petite histoire a beaucoup de ressemblance avec Dorothée ; il n'est pas sans intérêt de voir ce qu'un grand génie a tiré d'une simple anecdote. Voici l'histoire de la jeune fille de Salzbourg :

Dieselbe zog mit ihren Landsleuten fort ohne zu wissen, wie es ihr ergehen oder wo sie Gott hinführen würde. Als sie nun durch das Öttingische reisten, kam eines reichen Bürgers Sohn aus dem Altmühlthal zu ihr und fragte sie wie es ihr in

hiesigem Lande gefalle. Sie gab zur Antwort : „Herr, ganz wohl." Er fuhr fort, ob sie denn bei seinem Vater dienen wolle. Sie antwortete : „Gar gern, sie wolle treu und fleißig sein, wenn er sie in seine Dienste annehmen wolle," und nannte ihm alle die Bauernarbeit, auf die sie sich verstehe. Nun hatte der Vater seinen Sohn oft gemahnt, daß er doch heirathen möchte, wozu er sich aber bisher nie habe entschließen können. Da aber die Salzbürger Emigranten durch Altmühl zogen und er dieses Mädchens ansichtig wurde, gefiel ihm dasselbe. Er ging daher zu seinem Vater, erinnerte diesen, wie er ihn oft zum Heirathen angespornt, und entdeckte ihm dabei, daß er sich nunmehr eine Braut ausgesucht hätte ; er bäte der Vater möchte ihm nun erlauben, daß er dieselbe nehmen dürfte. Der Vater fragte ihn wer dieselbe sei? Er gab ihm zur Antwort, es sei eine Salzburgerin. Wollte ihm aber der Vater nicht erlauben, daß er dieselbe nehmen dürfe, so werde er auch niemals heirathen. Als nun der Vater nebst seinen Freunden und dem herzugeholten Prediger sich lange vergeblich bemüht hatte, ihm solches aus dem Sinne zu reden, es ihm aber doch endlich zugegeben, so stellte dieser seinem Vater die Salzburgerin vor. Das Mädchen wußte aber von nichts Anders, als daß man sie zu einer Dienstmagd verlangte, und deswegen ging sie auch mit dem jungen Manne nach dem Hause seines Vaters. Dieser hingegen stand in dem Gedanken, als hätte der Sohn der Salzburgerin sein Herz schon eröffnet. Daher fragte er sie, wie ihr denn sein Sohn gefiele und ob sie ihn heirathen wolle. Weil sie nun davon nichts wußte, so meinte sie man suche sie zu äffen. Sie fing darauf an man solle sie nicht foppen ! Zu einer Magd hätte man sie verlangt, und zu dem Ende sei sie seinem Sohne nachgegangen ; wolle man nun dazu sie annehmen, so wolle sie allen Fleiß und alle Treue beweisen und ihr Brod schon verdienen, foppen aber lasse sie sich nicht. Der Vater aber blieb dabei, daß es sein Ernst sei, und der Sohn entdeckte ihr dann auch die wahre Ursache, warum er sie nach Hause geführt, nämlich : er habe ein herzliches Verlangen, sie zu heirathen. Das Mädchen sah ihn darauf an, stand ein Klein wenig still und sagte endlich : „Wenn es sein Ernst sei, so sei sie es auch zufrieden und so wolle sie ihn halten, wie ihr Auge im Kopfe." Der Sohn reichte ihr hierauf ein Ehepfand ; sie aber griff sofort in den Busen, zog einen Beutel, darin zwei hundert Ducaten staken und sagte, sie wollte ihm hiermit auch einen Brautschatz geben. Folglich war die Verlobung richtig.

Page 25 : 1. Himmlischer Geist. Hermann exprime d'abord une croyance (croyance que Gœthe semble avoir partagée), puis il cite à l'appui un exemple qu'il tire pieusement de l'acte que sa mère vient d'accomplir.

Page 26 : 1. Zwiespalt war mir im Herzen. Ce doute, qui agite le cœur de Hermann est tout-à-fait homérique. Nous pourrions citer de nombreux exemples tirés de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, où les héros d'Homère flottent, comme Hermann, dans l'incertitude.

Page 28 : 1. Dachte.... die Flucht. La personne ou la chose à laquelle on pense se met d'ordinaire à l'accusatif avec la préposition an; ainsi l'on dit : Ich denke an Gott, an dich, an meinen Freund, an sein trauriges Leben, etc. Employé comme verbe actif, denken a plutôt le sens de s'imaginer, se représenter; Klopstock aime surtout à employer cet accusatif : Er dachte die Zukunft. Ich denke nur Gott, der Wesen Schöpfer und Richter. On trouve même chez ce poëte einen Gedanken denken.

— 2. Am leichtsten est une syncope amenée par la mesure du vers; la forme ordinaire am leichtesten est plus harmonieuse. — Les paroles de l'apothicaire sont un mélange de bonhomie et d'égoïsme, qui forme le fond du caractère de ce personnage. Son discours provoque naturellement l'éloquente réplique de Hermann, dont les accents généreux sont une belle réponse à l'étroit égoïsme du vieux célibataire.

Page 29 : 1. Bevorsteht, qu'on écrit quelquefois bevor steht, s'emploie d'ordinaire impersonnellement, es steht mir ein Unglück bevor ou ein Unglück steht mir bevor. Il y a peu de verbes formés avec bevor; les principaux sont : Bevorstehen, bevorgeben, bevorhalten, bevorhaben, bevorkommen, bevorsehen, bevorthun.

— 2. Montag Morgens. Tout ce récit est un chef d'œuvre de style; il exprime d'une manière délicate les pensées et les sentiments qui animent le cœur de cette mère excellente, quand elle apprend la mâle résolution de son fils. Les personnages qui pensent, qui parlent de cette sorte sont des personnages épiques, quelle que soit leur condition.

Page 31 : 1. Ob sich die Hühner gerettet. Ce soin enfantin annonce la douce naïveté de la jeune fille. Chaque trait du poëte ajoute un charme nouveau à ses personnages. On peut bien appliquer à Gœthe : « Ille profecto Reddere personæ scit convenientia cuique. »

— 2. Lieschen, diminutif de Lies, est une abréviation de Liesbeth, Élisabeth. Ici, comme dans son drame de *Gœtz de Berlichingen*, Gœthe donne le nom de sa mère (elle s'appelait Élisabeth), à la femme qui aux grâces naturelles de son sexe unit toutes les vertus domestiques.

Page 32 : 1. Den Sohn mir der Jugend gegeben. Nous avons déjà vu et nous verrons souvent cette tournure, qui consiste à séparer le génitif de son complément par un ou plusieurs mots de la phrase, comme ici den Sohn mir der Jugend au lieu de mir den Sohn der Jugend. Cette construction, aimée de Gœthe, peut sembler une hardiesse aux puristes; mais elle relève ici la valeur des paroles de la mère; et là même où elle ne produit pas cet effet, elle a un charme plus aisé à sentir qu'à définir; c'est l'avis

de Humboldt : Unter den Konstruktionen sind mehrere, welche eine Grammatik, die streng am alten Gebrauch hängt, Neuerungen nennen würde. So hat z. B. der Dichter die Trennung des Genitivs von dem Substantivum, das ihn regiert, sehr häufig und an einigen Stellen sehr glücklich gebraucht. Wer fühlt z. B. nicht den größern Nachdruck, den durch diese Wendung die Worte der Mutter erhalten! Aber auch da, wo sie nicht gerade diese Wirkung hervorbringt, hat sie einen Reiz, der sich manchmal besser empfinden als erklären läßt.

Page 32 : 2. Ueber Trümmern. Trümmer ne s'emploie guère qu'au pluriel, dans le sens de débris, de ruines, au propre et au figuré. Le singulier Trumm signifie morceau, pièce détachée d'un tout; ainsi ein Trumm von einem Lichte, un bout de chandelle, ein Trumm von einem Seile, un morceau, un bout de corde, etc.

Page 34 : 1. Ungerecht bleiben die Männer, die Zeiten der Liebe vergehen. Dans la plupart des éditions on trouve : Ungerecht bleiben die Männer, und die Zeiten der Liebe vergehen, ce qui donne un vers faux; cependant Gœthe, à qui on le signala plusieurs fois, ne l'a pas corrigé. Riemer dit en avoir parlé à Gœthe sans pouvoir obtenir de lui qu'il le changeât. Ich hatte Göthe aufmerksam darauf gemacht, weil aber der Vers, ohne sein proverbialisches Ansehen zu verlieren und eine gewisse *grata negligentia* einzubüßen, nicht wohl zu ändern war; ich mich auch erinnerte, daß F. A. Wolf einmal von diesem Verse sprechend ihn nicht nur entschuldigt, sondern auch durch harmonische Beispiele erläutert habe : so ließen wir ihn stehen oder hingehen. Nun machte später auch H. Voß, der Sohn, ihn aufmerksam, und Göthe soll, wie jener erzählt, gesagt haben: „Die siebenfüßige Bestie möge als Wahrzeichen stehen bleiben!"

- Page 36 : 1. Läppchen, diminutif de Lappen, signifie un morceau d'étoffe, un pan d'habit. Ce mot désigne ici un petit habit qu'on appelait aussi Leibjacke ou Leibrock.

Page 37 : 1. Pamina. Pamina et Tamino sont deux personnages de *la Flûte enchantée*, opéra de Mozart, représenté pour la première fois en 1791.

Page 40 : 1. Trulle. Ce mot a vieilli; on le trouve encore dans le dialecte suisse avec l'acception de grosse et lourde campagnarde. Certains dictionnaires le font venir de Trulle, pied lourd, pied plat.

— 2. Des Nachbars. L'hôtelier, un Allemand de la vieille roche, ne voit pas cependant, sans une certaine jalousie, le bon ton qui règne chez le voisin. La société qui s'y réunit, le piano, tout est un objet d'émulation, jus-

qu'à la façade fraîchement restaurée de la maison. Schiller écrivait (14 octobre 1796) à Gœthe, qui travaillait à son poëme dans la petite ville d'Ilmenau: Ich begrüße Sie in Ihrem einsamen Thal und wünsche, daß Ihnen die holdeste aller Musen da begegnen möge. Wenigstens können Sie dort das Städtchen Ihres Hermanns finden, und einen Apotheker oder ein grünes Haus mit Stuckaturarbeit gibt es dort wohl auch, « je vous salue dans votre vallon solitaire, et je souhaite que vous y rencontriez la plus gracieuse des Muses; du moins vous y pourrez trouver la petite ville de votre Hermann, et un apothicaire ou une maison verte ouvragée en stuc. »

Page 41 : 1. Thalia. Thalie est la muse de la comédie. Les scènes de la vie bourgeoise, où le sérieux et le plaisant se mêlent si heureusement, se rencontrent surtout dans ce chant, et le second titre „Die Bürger", *les Bourgeois*, est là pour confirmer ce que nous venons de dire. La grande lutte qui a changé la face du monde, se retrouve ici en petit; ici, comme sur la grande scène, qui alors se passait en France, éclate ce conflit perpétuel entre le passé et l'avenir.

— 2. Der Sohn dem Vater. C'est le vœu d'Hector, qui demande aux dieux que son fils soit un jour plus vaillant que lui-même.

Page 42 : 1. Straßburg und Frankfurt, deux villes que le poëte aimait tant. C'est à Francfort qu'il reçut le jour, c'est à Strasbourg, où son père l'avait envoyé étudier le droit, qu'il passa quelques-unes des plus belles années de sa jeunesse; c'est dans cette ville qu'il fut reçu docteur ou licencié en droit le 6 août 1771.

— 2. Mannheim. Mannheim, à l'époque où se passe notre poëme, était une ville célèbre par la régularité et la beauté de ses rues, par le bon goût de ses habitants et par un excellent théâtre, où les meilleurs acteurs de l'Allemagne se donnaient rendez-vous. A Mannheim furent jouées les premières pièces de Schiller, et cette circonstance est peut-être une des causes qui ont valu à cette ville l'honneur d'être citée dans ce poëme. Le nom de Mannheim figure aussi dans la *Louise* de Voss.

Page 43 : 1. Verbindet. Gœthe n'était pas seulement grand poëte, il était ministre, commissaire des guerres et inspecteur des ponts et chaussées; on sent qu'il parle de l'édilité en homme qui s'en est occupé, et qui aimait à s'en occuper. Se promenant à Venise le 1er octobre 1786, il ne pouvait s'empêcher de blâmer les édiles qui laissaient dans l'abandon une cité, qui, par sa position et sa construction, aurait pu rivaliser de propreté avec les cités hollandaises elles-mêmes. Il imagina sur-le-champ un plan

pour remédier au mal; ainsi, ajoute-t-il, on a toujours envie de balayer devant la porte d'autrui : Ich konnte nicht unterlassen, gleich im Spazierengehen eine Anordnung deßhalb zu entwerfen, und einem Polizeivorsteher, dem es Ernst wäre, in Gedanken vorzuarbeiten. So hat man immer Trieb und Lust, vor fremden Thüren zu kehren.

Page 44 : 1. Hocken et brüten sont des termes familiers, mais aussi justes qu'énergiques.

— 2. Gegen den Sohn. Tout ce discours de la mère est plein de sens pratique. Le système d'éducation qu'elle propose est bien simple; il découle de l'amour réciproque des parents et des enfants; c'est ainsi que Gœthe fut élevé et, si nous ajoutons foi à certains commentaires, le poëte, par respect filial, conserve ici jusqu'aux expressions mêmes dont sa mère avait l'habitude de se servir.

— 3. Im Rathe, au conseil municipal. Rath signifie littéralement conseil; der gemeine Rath traduit notre locution *conseil municipal;* mais ici il est évident qu'il ne peut être question que du conseil municipal, et l'auteur pouvait employer Rath sans craindre aucune équivoque. Nous rappellerons que le père de Gœthe avait le titre de conseiller impérial, kaiserlicher Rath; que sa mère, suivant l'usage allemand, est ordinairement appelée Frau Räthin.

Page 45 : 1. Die Fülle des Gelds. Grimm, dans sa grammaire, dit que l'article défini est employé devant le génitif complément d'un collectif précédé de l'article défini; si celui-ci, au contraire, est accompagné de l'article indéfini, le génitif rejette tout article; ainsi l'on dirait eine Fülle Gelds.

Page 47 : 1. Garten. Ce jardin, d'après la description du poëte, devait être une imitation des jardins dessinés par Lenôtre. L'apothicaire, un peu bizarre en tout, y a cependant ajouté quelques embellissements de sa façon, tels que les nains et les mendiants de pierre au lieu de statues, la grotte dont il est si fier, les fresques qui représentent les dames et les messieurs se promenant et s'offrant des fleurs de leurs doigts effilés.

Page 48 : 1. Vergolden zu lassen. Ce dernier trait achève de peindre le personnage. Comment, dit Schiller, comment Gœthe a-t-il toujours gardé une si grande originalité en disant ce que tout le monde sait? Nous voyons ses personnages vivre et agir; ce sont de vieilles connaissances. Pour produire un tel effet, il faut que le poëte soit profondément pénétré de son

sujet. Ces traits lui échappent, comme ils échappent à celui-là même qu'ils caractérisent, malgré lui, à son insu.

Page 40 : 1. Euterpe. Euterpe est la muse de la poésie lyrique et préside à ce chant qui doit peindre les violentes agitations de notre héros. Le second titre, Mutter und Sohn, n'indique pas seulement, comme le font fort bien remarquer les commentateurs, que la mère et le fils jouent ici le plus grand rôle, il indique aussi la grande intimité qui règne entre ces deux personnages; il y a beaucoup de conformité entre les caractères de Hermann et de sa mère. Il faut encore penser à Gœthe et à sa mère.

— 2. Fohlen, poétique pour Füllen. Quand on compare les mots latins, et par conséquent aussi les mots français aux mots allemands, on trouve que le *p* initial se change souvent en allemand en F ou en V. Ainsi *pater*, père, Vater; *piscis*, poisson, Fisch; *pellis*, peau, Fell. Cette règle et les règles analogues, qui montrent si clairement l'origine commune des langues, s'appellent en allemand Lautverschiebung, « mutation des sons. »

— 3. Wie des Birnbaums. Cette description est conforme à la règle posée dans le *Laocoon* de Lessing. Lessing veut que la description poétique soit faite en action; il cite, comme modèle parfait, la description du bouclier d'Achille dans Homère. C'est ainsi que Gœthe sait nous montrer le paysage qui se déroule devant nous, comme devant les yeux de la mère, marchant à la recherche de son fils.

Page 50 : 1. Vergebens. Ce beau vers rappelle ce que Schiller dit de la mère dans son poëme de la *Cloche :* Sie herrschet weise im häuslichen Kreise, Und lehret die Mädchen, Und wehret den Knaben, Und reget ohn' Ende die fleißigen Hände.... Und ruhet nimmer.

— 2. Ahnherr. Gœthe pensait sans doute à la demeure et au jardin de son grand-père, où lui et sa sœur aimaient tant à courir, toutes les fois qu'ils rendaient visite à leur vénérable aïeul Jean Wolfgang Textor, le premier magistrat de la ville de Francfort : Gewöhnlich eilten wir sogleich in den Garten, der sich ansehnlich lang und breit hinter den Gebäuden hin erstreckte, und sehr gut unterhalten war; die Gänge meistens mit Rebgeländer eingefaßt, ein Theil des Raums den Küchengewächsen, ein anderer den Blumen gewidmet, die vom Frühjahr bis in den Herbst in reichlicher Abwechslung die Rabatten so wie die Beete schmückten. Die lange gegen Mittag gerichtete Mauer &c.

Le vers spondaïque semble encore ajouter à la gravité du digne Bürgermeister.

— 3. Der Fülle der Trauben. Il y a ici une légère confusion des sai-

sons. La scène se passe évidemment à l'époque de la moisson; ainsi l'hôtelier dit dans le 1er chant: Morgen fangen wir an zu schneiden die reichliche Ernte. — Et Hermann chant IV: Sah die goldene Frucht den Garben entgegen sich neigen. — Et le poëte au chant VIII: Und sie freuten sich beide des hohen wankenden Kornes, Das die Durchschreitenden fast, die hohen Gestalten, erreichte. Or, le temps de la moisson, quelque précoce qu'on puisse supposer la saison, ne coïncide pas avec la parfaite maturité des raisins, que le poëte représente comme ne pouvant plus se cacher sous leurs feuilles.

Page 53: 1. Dort saß ihr Hermann und ruhte. Toute cette scène est homérique. Ainsi Homère nous montre Achille, *Iliade*, chant I, vers 348 et suivants: Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς δακρύσας ἑτάρων ἄφαρ ἕζετο νόσφι λιασθεὶς, Θῖν' ἐφ' ἁλὸς πολιῆς, ὁρόων ἐπὶ οἴνοπα πόντον. — Et Ulysse, chant V, v. 151: Τὸν δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς εὗρε καθήμενον οὐδέ ποτ' ὄσσε δακρυόφιν τέρσοντο. — Gœthe, sans sortir de son sujet, sans digression aucune, s'élève à la poésie la plus sublime, et rappelle sans cesse le plus grand peintre de l'antiquité.

— 2. Im ehernen Busen. Il faudrait aussi, dit un critique célèbre, une poitrine d'airain pour lire, sans émotion, cette touchante rencontre de Hermann avec sa mère. C'est un des chants que Gœthe ne relisait jamais sans être touché jusqu'aux larmes: So schmelzen wir an unserm eignen Feuer, disait-il lui-même.

Page 57: 1. Unbill. Ce mot est poétique. Il est formé de Bill qui est resté en anglais. L'allemand a gardé les adjectifs billig et unbillig, ainsi que les substantifs Billigkeit et Unbilligkeit.

Page 60: 1. Gerochen. Le verbe rächen fait gerochen ou gerächt; c'est un des verbes irréguliers qui, aujourd'hui, peuvent suivre la conjugaison forte ou faible indifféremment.

Page 61: 1. Gebreite. Gebreit, qui fait plus souvent Gebreiten au pluriel, signifie littéralement plaine.

— 2. Denk ich .... zurück. Le poëte a rendu zurückdenken actif; ce verbe exprime ici l'idée de *représenter*, *repasser dans sa mémoire*.

Page 62: 1. Ich entbehre. Le verbe entbehren gouverne le génitif ou l'accusatif.

— 2. Zur schönsten Hälfte des Lebens. Cette pensée se trouve dans la bouche d'un autre personnage de Gœthe, où elle était mieux placée; mais nous dirons avec un commentateur de notre poëte: « Verum ubi plura

« nitent in carmine, non ego paucis Offendar maculis, quas aut incuria fudit
« Aut humana parum cavit natura. » (Horace, *Art poétique*, vers 35 sq.)

Page 63 : 1. Das Vertriebene, die. Le pronom qui se rapporte à un substantif neutre désignant une personne du genre féminin, peut s'accorder avec le mot lui-même (selon la règle), ou avec l'idée exprimée par le mot.

— 2. Hin- und Herziehen. Ces deux pieds qui terminent ce vers peignent bien tout ce qu'il y a de traînant et d'incertain dans ce perpétuel *va et vient*.

Page 66 : 1. Das Frischgewagte. On pense au proverbe : Frisch gewagt ist halb gewonnen, entreprendre avec courage, c'est avoir à moitié vaincu.

— 2. Behende. Ce mot vient évidemment de la particule inséparable be et de Hand, main ; il exprime à la fois l'idée de promptitude et de dextérité.

— 3. Polyhymnia. Polymnie est la muse des Hymnes. Le poëte l'a placée à la tête du chant qui va révéler les profondes émotions de Hermann, et dérouler devant nous le magnifique tableau de la grande révolution française.

— 4. Weltbürger. Ce mot se rapporte surtout au prédicateur qui, selon Viehoff, représente, dans sa perfection, l'homme libre de préjugés ; toujours prêt à soulager les souffrances, de quelque nom que s'appellent ceux qui souffrent.

Page 72 : 1. Der Apotheker bedächtig. Quelle peinture animée ! Cet apothicaire est vivant devant nous ; nous apprenons de plus en plus combien il aime à se faire valoir, à prôner sa sagesse ; ses discours sentencieux sont assaisonnés de citations savantes ; il impose plutôt qu'il n'offre ses services, et il estime son expérience supérieure à celle de tous les hommes. Gœthe en fait le type de ce personnage que les Allemands appellent Philister.

— 2. Geflügelte Worte. Homère appelle ordinairement les paroles *ailées*, et désigne par cette épithète la rapidité avec laquelle les paroles communiquent la pensée.

Page 75 : 1. Die Hengste. Cette façon de peindre est celle d'Homère. Comparez à ce passage les vers de l'*Odyssée*, chant III, vers 477 sqq. : Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ'ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδ' ἐπίθοντο· καρπαλίμως δ' ἔζευξαν ὑφ' ἅρμασιν ὠκέας ἵππους. Ἐν δὲ γυνὴ ταμίη σῖτον καὶ οἶνον ἔθηκεν

Ὄψα τε οἷα ἔδουσι Διοτρεφέες βασιλῆες. Ἂν δ'ἄρα Τηλέμαχος περικαλλέα βήσατο δίφρον· Πὰρ δ'ἄρα Νεστορίδης Πεισίστρατος, ὄρχαμος ἀνδρῶν, Ἐς δίφρον τ'ἀνέβαινε καὶ ἡνία λάζετο χερσίν· μάστιξεν δ'ἐλάαν· τὼ δ'οὐκ ἄκοντε πετέσθην Ἐς πεδίον, λιπέτην δὲ Πύλου αἰπὺ πτολίεθρον. Voici comment Voss rend ces vers dans sa belle traduction d'*Homère* : Also der Greis; da hörten sie aufmerksam, und gehorchten; Eilend schirreten sie die hurtigen Roff' an den Wagen. Aber die Schaffnerin legte hinein des Brodes und Weines, Auch der Gericht', als sie essen die gottbeseligten Herrscher. Und Telemachos trat in den prangenden Sessel des Wagens; Auch der Nestoride Peisistratos, Führer des Volkes, Trat in den Sessel empor, und faßt' in den Händen die Zügel; Treibend schwang er die Geißel; und rasch hin flogen die Rosse, In das Gefild', und verließen die Stadt der erhabenen Pylos.

Page 78 : 4. Der rothe Latz erhebt den gewölbten Busen. En examinant la forme et la couleur des différentes parties du costume de Dorothée, on voit aisément que Gœthe n'était étranger ni à l'art du dessin, ni à celui de la peinture. Ce qui est plus digne de remarque, c'est le talent du poëte qui sait faire vivre sous nos yeux son héroïne, sans décrire minutieusement telle ou telle partie de son corps, détails dont on a si souvent abusé. Si l'on se demande, dit Humboldt, pourquoi le poëte choisit cette sorte de description, nous répondrons qu'il ne pouvait ni ne devait faire autrement : Hermann dépeint sa bien-aimée, et il n'est pas homme à interrompre, par des traits de sensibilité, la description de ce qu'il a vu ou entendu ; il la décrit à ses amis afin que ceux-ci puissent, vite et sûrement, la reconnaître au milieu de la foule. Or, c'est à la forme du corps, à la couleur, à la coupe des vêtements que cette reconnaissance se fera le plus aisément.

Page 81 : 4. Der Richter. Le poëte appelle *juge* ce digne vieillard. On pense aussitôt aux juges qui ont guidé le peuple juif à travers les déserts et les dangers qui les environnaient. C'est une grande et noble figure que celle de ce patriarche, dont la parole est écoutée au milieu de la fuite et du désordre général. On peut comparer son autorité à celle de Nestor dans Homère, à celle de Neptune, qui apaise tout-à-coup les flots soulevés.

Page 84 : 4. Klio. Clio est la muse de l'Histoire. Le second titre, *L'Époque*, annonce clairement que ce chant contient le récit des grands événements qui servent comme de fond au tableau du peintre. L'auteur rappelle en termes magnifiques, avec la haute impartialité du génie, les principaux traits de la grande révolution française ; il rappelle le programme et cite jusqu'aux expressions de l'Assemblée constituante : le droit des gens, das Recht der Menschen ; la liberté, die Freiheit ; l'égalité, die Gleichheit.

Page 84 : 2. Der erste Glanz der neuen Sonne. On sait que le premier mouvement révolutionnaire de 89 trouva de l'écho dans toute l'Allemagne; les plus grands esprits s'y associèrent avec transport. Le vieux Klopstock fit une ode intitulée *les États-généraux*.

Page 86 : 1. Standarte. C'est la même idée que **die munteren Bäume der Freiheit**, que nous avons vu plus haut.

Page 89 : 1. **Der stürmenden Glocke.** Nous avons dit que Gœthe rencontre, pour exprimer toutes les idées, des tournures poétiques si simples, si naturelles, qu'on oublie, en les lisant, combien elles appartiennent au style élevé. Ce vers, qui rappelle le terrible tocsin de la révolution, en fournit un bel exemple.

Page 92 : 1. **Bewaffnet.** Cet acte de courage est-il en harmonie avec le caractère si élevé et si délicat de notre héroïne? Rien, ce semble, ne rendait nécessaire un détail aussi sanglant, si peu féminin. Guillaume de Humboldt, l'admirateur le plus passionné, le profond commentateur de *Hermann et Dorothée*, n'ose pas approuver, et moins encore admirer cette jeune fille un glaive ensanglanté à la main. Le poëte, dit-il, a voulu nous faire connaître la bonté, la sensibilité et le courage de Dorothée; il choisit dans sa vie les traits les plus propres à faire ressortir ces qualités : il la montre soignant son vieux parent, se fiançant à un noble jeune homme, et enfin se défendant, elle et ses amies, contre une soldatesque effrénée. Mais tout en relevant la sagesse de l'artiste, il ajoute : Die Einbildungskraft kann nicht anders, als sich das Bild der Handlung vorstellen wollen, in der die Jungfrau gezeigt wird. Sie muß sie so den Säbel in der Hand, die Feinde vertreibend vor sich hinzeichnen. Zu diesem Bilde aber von demjenigen, das sie bisher von ihr gehabt hat, überzugehen, und von da aus zu diesem zurückzukehren, macht ihr Mühe; sie findet etwas Grelles, einen Sprung darin rc.

Page 93 : 1. **Sie hat die Puppe.** Terme familier, comparez le français poupon et poupée; ce dernier sens est aussi celui de Puppe. Le poëte, pour effacer le souvenir de cette action sanglante accomplie par Dorothée, ne pouvait mieux faire que de la montrer assise sous un arbre et se livrant aux travaux les plus ordinaires de la femme.

— 2. **Der rothe Latz.** En fidèle messager, l'apothicaire répète mot pour mot les détails de la toilette de Dorothée, telle que l'avait décrite Hermann. Il commence comme Hermann par la partie du costume, qui frappe l'œil tout d'abord, par celle dont l'étoffe est de couleur rouge. Les derniers vers seuls diffèrent, parce que Dorothée est maintenant assise, tandis que

Hermann l'avait vue debout et marchant; de cette manière nous apprenons mieux encore à connaître les gracieuses proportions de notre héroïne.

Page 97 : 1. Pfennig. Le mot Pfennig est une pièce de monnaie d'une très-petite valeur. Ce mot s'emploie, comme notre mot liard ou centime, pour désigner une faible valeur quelconque. Le pasteur, dans sa charité, appelle Pfennig la pièce d'or qu'il donne.

Page 101 : 1. Sorge. L'auteur emploie l'article devant Sorge, et il l'omet devant Argwohn et Zweifel. Est-ce l'alliance des deux derniers substantifs qui permet cette omision? Cela serait conforme à la règle de grammaire que nous trouvons dans le dictionnaire de Grimm: « Quand deux ou plusieurs substantifs qui se suivent, sont unis par une conjonction, ils peuvent prendre ou rejeter l'article : Werden zwei oder mehrere nebeneinander stehende Substantive durch eine Conjunction verbunden, so kann der Artikel vorangehen, aber auch wegbleiben.

Page 102 : 1. Freiersmann. *Nuptiarum conciliator* est la traduction latine donnée par le dictionnaire de Grimm. C'est l'homme chargé de faire une demande en mariage, der um die Braut wirbt; Brautwerber est le synonyme. L'apothicaire, en vrai célibataire, aime à se mêler de mariage; il accepte volontiers cette sorte de mission; il y attache une grande importance et remplit ce rôle avec toute la gravité qu'il comporte. En revanche, il pense que cet entremetteur *indispensable* a droit à la reconnaissance éternelle de ceux qu'il a unis; une place d'honneur doit lui être réservée à toutes les fêtes de la famille dont les premiers nœuds ont été formés par sa haute sagacité.

Page 104 : 1. Dans *Hermann et Dorothée*, dit Schlegel, l'amour n'a rien de la passion romanesque, qui n'est pas digne de la poésie épique; c'est un penchant sérieux, fondé sur l'estime, en accord avec les devoirs d'une vie active, qui réunit ces deux grandes âmes. Die Liebe ist in „Hermann und Dorothea" nicht eine eigentlich romanhafte Leidenschaft, die zu dem großen Stile der Sitten nicht gepaßt hätte; sondern biedere, herzliche Neigung, auf Vertrauen und Achtung gegründet und in Eintracht mit allen Pflichten des thätigen Lebens führt jene einfachen, aber starken Seelen zusammen.

Page 105 : 1. Jene Pfade. Le verbe neutre schleichen gouverne ici l'accusatif, à l'instar du verbe gehen, treten, et d'autres verbes de mouvement que les poëtes rendent souvent actifs; ainsi l'on dit einen Weg gehen; Gœthe dit dans son *Iphigénie* : Es ist der Weg des Todes, den wir treten (acte II, scène I). Ce sont des latinismes.

Page 105 : 2. Aber Du. Le pronom Du que le poëte emploie ici sert à appeler l'attention du lecteur sur le personnage. C'est une tournure homérique que nous retrouverons encore au chant VII : Aber du sagtest indeß, ehrwürdiger Richter, zu Hermann.

Page 106 : 1. Als ich den jungen Baron. Nous avons déjà dit que Herder doit avoir fourni plus d'un trait au portrait que Gœthe fait du pasteur; nous ajoutons que Gœthe connut pour la première fois Herder à Strasbourg, où celui-ci séjournait avec un fils de bonne famille, dont il était le précepteur.

Page 107 : 1. Erato. Érato est la muse de la poésie lyrique; son patronage annonce le succès de la demande de Hermann qui, maintenant, va conduire dans sa demeure celle qu'il aime; la jeune fille croit qu'elle est destinée à y remplir le rôle d'une servante. Le second titre *Dorothée* sert de pendant à celui du deuxième chant de Hermann; ainsi le poëte semble tenir la balance égale entre ses deux principaux personnages.

— 2. Wie der. Cette comparaison est la seule qu'on rencontre dans le poëme; c'est un chef-d'œuvre de poésie descriptif, et un modèle de ces périodes qui, selon Humboldt, mériteraient une étude spéciale : Der Periodenbau ist so meisterhaft, daß er ein eignes Studium verdiente. Er schildert überall den Gegenstand selbst, folgt ihm in allen seinen Bewegungen, besitzt dabei einen so vollen Numerus des Wohlklangs, schlingt sich so schön durch alle Theile des Rhythmus und durch die Verse hin, und verbindet mit allen diesen Vorzügen eine so ungezwungene und natürliche Leichtigkeit, daß er dadurch allein sehr viel zur Objectivität beiträgt, die wir mit so vielem Recht an diesem Gedichte bewundern.

Page 108 : 1. Dich. Hermann aborde Dorothée en se servant du pronom du... dich. Dorothée, au contraire emploie Ihr... Euch. Quelquefois elle s'oublie et se permet, sans le vouloir, sans le savoir, du pronom familier du. D'abord dans l'effusion de sa première joie : Sage, wie find' ich dich hier? und ohne Wagen und Pferde. Puis quand elle s'informe de la manière dont elle doit servir son maître futur : Aber wer sagt mir nunmehr, wie soll ich dir selber begegnen? Enfin une troisième fois au milieu de la douleur causée par le faux pas qu'elle fait presque à l'entrée de la maison de Hermann : Laß uns ein wenig verweilen, damit dich die Eltern nicht tadeln. Il y a une délicatesse infinie, une gradation parfaite, et surtout une parfaite connaissance du cœur humain dans toutes ces nuances, qui n'ont échappé à aucun critique.

Page 109 : 1. Im Spiegel. La rencontre de Hermann et de Dorothée auprès de la fontaine est une idylle ravissante. Elle rappelle la Bible et

Homère. Welche Wahrheit, und Lieblichkeit in dieser Schilderung! s'écrie Humboldt. Welche schöne Bilder ruft diese Zusammenkunft am Brunnen aus jener patriarchalischen Zeit zurück, wo Fürstentöchter selbst Wasser zu schöpfen kamen, und der Bund der Liebe am rieselnden Quell geschlossen wurde.

Gœthe, en parlant à Schiller, son fidèle ami et voisin, de la dernière partie de son œuvre, s'étonne lui-même du caractère de l'idylle qu'il y trouve presqu'à son insu : die Arbeit rückt zu und fängt schon an, Masse zu machen, worüber ich denn sehr erfreut bin und Ihnen als einem treuen Freunde und Nachbar die Freude sogleich mittheile. Es kommt nur noch auf zwei Tage an, so ist der Schatz gehoben, und ist er nur erst einmal über der Erde, so findet sich alsdann das Poliren von selbst. Merkwürdig ist's, wie das Gedicht gegen sein Ende ganz zu seinem idyllischen Ursprung hinneigt. — Et Schiller, aussi bon critique que grand poëte, répond que ce qui est arrivé devait arriver; que le début ne permettait pas aux fortes passions de paraître à la fin; qu'elles auraient juré avec l'harmonie et la scène même où se passe l'action : Es konnte gar nicht fehlen, daß Ihr Gedicht idyllisch endigte, sobald man dieses Wort in seinem höchsten Gehalte nimmt. Die ganze Handlung war so unmittelbar an die einfache ländliche Natur angebaut, und die enge Beschränkung konnte, wie ich mir's denke, nur durch die Idylle ganz poetisch werden. Das was man die Peripetie darin nennen muß, wird schon von weitem so zubereitet, daß es die ruhige Einheit des Tons am Ende durch keine starke Passion mehr stören kann.

Page 111 : 1. Die thätige Mutter. Viehoff, un des commentateurs les plus consciencieux de Gœthe, trouve ce vers trop prosaïque.

Page 113 : 1. Traurige. En lisant ou en traduisant ce vers, l'adjectif traurig revenant une seconde fois, semblait devoir être employé au comparatif, et il est assez difficile de deviner l'intention du poëte qui a préféré le positif. Est-ce l'harmonie, le rhythme?

Page 114 : 1. Horchte den Worten. L'emploi de horchen avec le datif est une tournure poétique. Horchen n'a pas non plus ici son acception ordinaire d'écouter; il signifie prêter la plus grande attention à....

— 2. Süßes Verlangen ergriff sie. C'est une réminiscence de l'Iliade : καί με γλυκὺς ἵμερος αἱρεῖ.

Page 115 : 1. Dienen lerne.... Gœthe a souvent exprimé la même idée; dans son *Iphigénie* : Wie enggebunden ist des Weibes Glück! Schon einem rauhen Gatten zu gehorchen Ist Pflicht und Trost (acte 1, sc. I). Et dans l'acte 5, scène II, Iphigénie dit à Thoas : Von Jugend auf hab ich gelernt gehorchen, Erst meinen Eltern und dann einer Gottheit, Und folgsam fühlte ich immer meine Seele,

Am schönsten frei.... Jamais, dit Humboldt, les devoirs de la femme n'ont été mieux définis que dans ce passage. Sans cette docilité, sans cette complète soumission, il n'est point de beau caractère de femme; sans elle les vertus domestiques n'existent point; elle est la source de tous les charmes d'une épouse; c'est le sentiment de sa vocation uni à celui de sa force et de son empire au sein de la maison.

Page 116 : 1. Der jammernden Mutter. Ce datif forme une heureuse imitation de la tournure latine.

— 2. Auf Dorotheen. Gœthe, qui aimait tant les enfants, se plaît à mettre ses héroïnes en contact avec le premier âge. On se rappelle le beau tableau du Werther où Charlotte est entourée de ses frères et de ses sœurs encore en bas âge; on se rappelle les soins touchants qu'elle prodigue à *ses chers enfants* qui l'aiment mieux que tout le monde; et quand, en partant, elle leur recommande d'obéir à une autre sœur comme à elle-même, une petite blondine s'écrie : Ce n'est pas toi, Charlotte, nous t'aimons pourtant davantage : Du bist es nicht, Lottchen; wir haben dich doch lieber.

Dans le même ouvrage la lettre du 6 juillet renferme le germe de plus d'une belle scène de Hermann et Dorothée : Charlotte est toujours auprès de son amie mourante; c'est toujours cette créature, charmante, active, qui calme les douleurs, qui fait des heureux partout où elle regarde. Hier soir elle se promena avec Marianne et la petite Mélanie.... Je la rencontrai.... Nous arrivâmes à la fontaine que j'aime tant. Charlotte s'assit sur le petit mur. En regardant dans le bassin je vis la petite Mélanie très-empressée à monter les degrés un verre d'eau à la main.... Marianne voulait le prendre : Non, s'écria l'enfant, avec l'accent le plus doux, non, c'est toi, Charlotte, qui boiras la première : Sie ist immer um ihre sterbende Freundin, und ist immer dieselbe, immer das gegenwärtige, holde Geschöpf, das, wo sie hinsieht, Schmerzen lindert und Glückliche macht. Sie ging gestern Abend mit Mariannen und dem kleinen Mädchen spazieren; ich traf sie an. Wir kamen an den Brunnen, der mir so werth ist. Lotte setzte sich auf das Mäuerchen. Ich blickte hinab und sah, daß Malchen mit einem Glase Wasser sehr geschäftig heraufstieg.... Marianne wollte es ihr abnehmen: Nein! rief das Kind mit dem süßesten Ausdrucke, nein, Lottchen, du sollst zuerst trinken.

C'est encore ce même sentiment qui anime Marguerite quand elle raconte à Faust les soins qu'elle donna à sa petite sœur morte dans ses bras : Mon frère est soldat, ma petite sœur est morte; la pauvre enfant m'a donné de la joie et de la peine; pourtant je recommencerais tout bien volontiers, tant je l'aimais.... C'est moi qui l'élevai; elle était née après la mort de mon père.... Ich hatte mit dem Kind wohl meine liebe Noth; Doch übernähm

ich gern noch einmal alle Plage, So lieb war mir das Kind.... Ich zog es auf, und herzlich liebt es mich. Es war nach meines Vaters Tod geboren....

Page 117 : 1. Labt est synonyme de letzt, que nous avons vu un peu plus haut. Il est difficile de trouver une expression française qui rende exactement l'acception de ces verbes ; désaltérer ne traduit qu'une partie de l'idée contenue dans laben ou letzen. Les verbes allemands ajoutent à l'idée de désaltérer celle de fortifier, de réconforter.

Page 118 : 1. Wie Reichen geziemet, comme l'on doit l'attendre de gens riches. Voilà encore une de ces bonnes maximes que Gœthe intercale avec tant de bonheur dans son poëme.

Page 119 : 1. Aber du. Nous avons déjà rencontré deux fois ce tour homérique, qui est une forme de l'apostrophe.

— 2. So wie Schafe. Cette comparaison n'a rien qui surprenne dans la bouche de ce simple juge de village. Gœthe, si élevés que soien d'ailleurs ses personnages, n'oublie pas, un seul instant, la condition à laquelle ils appartiennent : il semble même prendre plaisir à le rappeler à ses lecteurs par tel ou tel détail qui, au premier abord, offre quelque chose de choquant. Cette comparaison nous en donne un exemple.

— 3. Das brav ist. L'attribut brav rejeté à la fin avec le relatif a une force particulière.

Page 120 : 1. Mit entsetzlichem Weinen. Nous avons dit plus haut combien Gœthe aime à montrer ses héroïnes prodiguant les soins à l'enfance ; l'attachement des enfants est la récompense de cette bonté de cœur.

Page 121 : 1. Deute est moins usité que Düte ou Dutte. On trouve aussi fréquemment les diminutifs Dutchen, Düttchen, Dietchen et Dittchen. Tous ces mots désignent un cornet, surtout un cornet servant à contenir des bonbons ou des épiceries. Grimm pense que le sens primitif du mot est roseau.

— 2. Melpomene. Melpomène est la muse du chant et de la tragédie. Les obstacles qui semblent s'élever entre les deux amants, sont du ressort de la tragédie. Le second titre de ce chant annonce que le jeune couple se trouve pour la première fois ensemble. — Humboldt voit, dans l'union de ces deux belles natures, un symbole de l'unité la plus parfaite.

— 3. Der sinkenden Sonne. Ce soleil couchant, ces nuages qui le couvrent de leur sombre voile, cette lueur mystérieuse répandue sur la campagne, l'orage qui menace ; tout, dans la nature, semble se conformer aux graves pensées de Hermann et de Dorothée.

Page 122 : 1. Guter. Si le lecteur était choqué de la familiarité ou de la tendresse de cette locution, qu'il se rappelle que le poëte, malgré la simplicité de son sujet, plane toujours, lui et ses personnages, dans les sereines régions de l'art, où il n'est plus l'esclave des mille convenances gênantes de la vie journalière.

— 2. Dach und Fach. Ces allitérations n'ont d'autre but que d'exprimer fortement une seule idée, ainsi Dach und Fach signifie asile, abri. Einem Dach und Fach geben est la même chose que Einen ins Haus aufnehmen, accueillir quelqu'un dans sa maison.

— 3. Bedenkt. Bedenken a ici sa véritable acception de *considérer*. Bedenken signifie aussi s'occuper de. — Sich bedenken traduit notre verbe *réfléchir*.

— 4. Vater und Mutter. L'article peut disparaître à cause des deux substantifs unis par und.

Page 123 : 1. Früh den Acker und spät. Früh und spät est la locution vulgaire que le poëte ennoblit, en séparant les deux adverbes par un autre mot de la phrase.

— 2. Aber der Vater nicht so. L'ellipse du verbe n'entraîne ici aucune obscurité; elle est si naturelle qu'on la remarque à peine à la lecture. Lessing se permet la même éllipse dans son *Laocoon* : Nicht so der Grieche.

Page 124 : 1. Sie war. Gœthe emploie le passé, et indique par là que la révolution a effacé cette courtoisie tant vantée des Français d'autrefois. Il fallait en effet qu'une révolution, qui proclamait l'égalité, fît disparaître cette étiquette exagérée qui ne laisse pas, si vaine qu'elle puisse être, de blesser les hommes, surtout ceux qui ont souffert d'un long servage.

Page 125 : 1. Was von Herzen mir geht. Sa politesse ne sera pas une formule de convention; c'est la politesse du cœur qu'elle saura bien pratiquer, car c'est la sienne.

Page 126 : 1. Wie find' ich des Mondes. Le silence des deux jeunes gens est heureusement interrompu par cette description de la nature. La chasteté elle-même, dit un commentateur, semble avoir mis ces paroles dans la bouche de Dorothée. Ce passage rappelle la scène du jardin dans Werther (Lettre du 10 septembre) : Lotte machte uns aufmerksam auf die schöne Wirkung des Mondenlichts das am Ende der Buchenwände die ganze Terrasse vor uns erleuchtete: ein herrlicher Anblick, u. s. w.

— 2. Wir verändern im Hause. Hermann craint d'avoir offen

délicatesse de la jeune fille par l'idée exprimée dans la première partie des vers, et il cherche aussitôt à l'effacer.

Page 128 : 1. Wie ein Marmorbild. Le poëte, avec un sentiment exquis des convenances, écarte toute idée grossière, par cette belle et poétique comparaison. Ainsi Euripide, parlant d'Iphigénie dépouillée de ses voiles et prête à être sacrifiée, la compare à une statue, ὡς ἄγαλμα.

— 2. Mit Mannesgefühl... Ce vers, un des beaux vers de ce beau poëme, est aussi facile à comprendre ou plutôt à sentir qu'il est difficile à traduire. Il exprime à la fois la force, la beauté et plus encore l'expression vraiment héroïque de ces deux belles figures; il montre, en même temps que la grande beauté de Dorothée, la virile continence de Hermann.

Page 129 : 1. Urania. Uranie, la muse céleste, préside au dernier chant. C'est sa mystérieuse influence que le poëte semble invoquer; c'est elle qui doit dissiper les nuages qui obscurcissent encore le bonheur des jeunes amants, c'est elle qui doit exercer sa bienfaisante influence sur les destinées futures de ce couple magnanime.

Ces derniers chants furent revus avec un soin particulier. Gœthe les relisait avec Guillaume de Humboldt et cherchait à les plier aux lois les plus sévères de la prosodie; c'est ce qu'il mandait à Schiller dans sa lettre du 8 avril 1797 : Ich und Herr von Humboldt haben über die letzten Gesänge ein genaues prosodisches Gericht gehalten und sie so viel als möglich war gereinigt. Die ersten sind nun bald ins Reine geschrieben und nehmen sich mit ihren doppelten Inschriften gar artig aus.

Le 15 avril il écrivait encore à son illustre ami : Montags gehen die vier ersten Musen ab, indeß ich mich mit den fünf letztern fleißig beschäftige und nun besonders die prosodischen Bemerkungen Freund Humboldt's benutze.

Et Schiller répond sur le champ pour féliciter son ami sur la perfection de son œuvre et la rapidité avec laquelle elle a été composée : Zur Absendung der vier ersten Musen wünsche ich Glück. Es ist in der That merkwürdig, wie rasch die Natur dieses Werk geboren, und wie sorgfältig und bedächtlich die Kunst es ausgebildet hat. Plus tard (21 juillet 1797) Schiller écrivant à un ami commun, à Mayer chez qui Gœthe se trouvait alors, répète les mêmes idées et y ajoute l'éloge le plus beau qu'on ait fait de Gœthe, arrivé à l'apogée de son talent et de son génie. Voici ce charmant passage : Auch wir waren indeß nicht unthätig, wie Sie wissen, und am wenigsten unser Freund, der sich in diesen letzten Jahren wirklich selbst übertroffen hat. Sein episches Gedicht haben Sie gelesen. Sie werden gestehen, daß es der Gipfel seiner und unserer ganzen neuen Kunst ist. Ich habe es entstehen sehen und mich fast eben so sehr über die Art der Entstehung als über das Werk verwundert. Während wir andern mühsam sammeln

und pressen müssen, um etwas leibliches langsam hervorzubringen, darf er nur leicht an dem Baume schütteln, um sich die schönsten Früchte, reif und schwer, zufallen zu lassen. Es ist unglaublich, mit welcher Leichtigkeit er jetzt die Früchte eines wohlangewandten Lebens und einer anhaltenden Bildung an sich selber einerntet, wie bedeutend und sicher jetzt alle seine Schritte sind, wie ihn die Klarheit über sich selbst und über die Gegenstände vor jedem eiteln Streben und Herumtappen bewahrt. Doch Sie haben Ihn jetzt selbst....

C'est le 3 juin 1797, que Gœthe envoya ce dernier chant à Schiller: Hierbei Urania, möchten uns doch die neune, die uns bisher beigestanden haben, bald noch zum epischen Schweife verhelfen.

Page 129 : 2. Ihr Musen. Gœthe, contrairement à l'usage des poëtes épiques, n'invoque les Muses qu'au dernier chant de son poëme; il les nomme une seule fois, quoiqu'elles soient les charmantes patronnes des neuf chants, dignes d'ailleurs d'un tel patronage. Humboldt explique pourquoi Gœthe s'est écarté de la route suivie par ses illustres devanciers; il dit que le poëte est maintenant maître de son lecteur, et ne craint plus de lui rappeler que c'est une œuvre d'art, un produit de l'imagination qu'il a mis sous ses yeux. C'est ainsi qu'il tempère la trop forte impression de cette dernière scène: Daß der Eindruck jener letzten Situation nicht zu drückend werde, daß er nicht aus dem Gebiete der Kunst und der Einbildungskraft herausgehe, ruft er die Musen, diese Wesen der Phantasie, an; und der Stärke gewiß, mit der er sich des Zuhörers bemächtigt hat, scheut er sich nicht ihn selbst daran zu erinnern, daß es nicht Wahrheit, sondern nur ein Spielwerk der Kunst ist, was er ihm zeigt.

Page 130 : 4. Als Knabe. La leçon est bien forte pour un enfant. Elle est, sans doute, de nature à extirper jusqu'à la moindre parcelle d'impatience. Quelle sombre et *gothique* peinture de la mort, dit G. Humboldt; mais quelle perfection, quelle vérité dans les détails, et quelle admirable réponse que celle du pasteur. — Humboldt est bien éloigné de blâmer le poëte d'avoir choisi cette image de la mort, qui convenait, pense-t-il, tout particulièrement à la situation; cette image si propre à modérer toute impatience fournit en même temps au pasteur l'occasion de nous faire connaître la profondeur de son esprit et la noblesse de ses sentiments: Das Bild des Todes ist es, das er wählt, und das unter allem, was sich ihm darbieten konnte, gerade das einzige passende war; denn indem es zugleich den doppelten Gedanken der Vernichtung und des Lebens herbeiführt, schüttelt es durch den ersteren das Gemüth aus jenem Zustande auf, in welchem es sich immer befinden möchte, und läßt durch den letzteren plötzlich auf die augenblicklich dadurch hervorgebrachte Leere die schönste Fülle nachfolgen. Auch benutzt unser Dichter beide Seiten gleich vollkommen; scheuet sich nicht, uns zuerst den Tod in seiner ganzen Gräßlichkeit auf eine recht geschickte

Weise in der Enge des Sarges, der Schwärze der Farbe, der Gleichgültigkeit der Arbeiter zu zeigen, die das Haus, das einen Menschen auf ewig in sich verbergen soll, mit eben der Gleichgültigkeit, wie einen gewöhnlichen Hausrath, verfertigen, und sammelt hernach die ganze Stärke seiner Sprache, um das Leben in seiner schönsten Fülle und Kraft zu schildern.

Page 131 : 1. Rühret. Dans l'allemand, le verbe, surtout quand il précède ses nominatifs, peut rester au singulier, lors même que son sujet est composé de plusieurs substantifs; dans ce cas cependant le nom le plus rapproché du verbe doit être au singulier.

— 2. Von frühe bis Abend. Dans cette locution on oppose ordinairement Morgen à Abend; en remplaçant Morgen par frühe (pour früh) Gœthe rajeunit et ennoblit une locution triviale.

Page 132 : 1. Empfindlich. Ce mot signifie d'ordinaire susceptible; ici il a le sens de sensible, d'impressionnable, et devient synonyme de empfindsam.

Page 133 : 1. Es zeigte das herrliche Paar sich. Tous les critiques ont remarqué l'art admirable avec lequel Gœthe amène Dorothée dans la maison de son bien-aimé. Le poëte se garde bien de décrire la beauté du jeune couple; il suit la manière d'Homère en nous montrant seulement l'impression que cette beauté produit sur des hommes d'un âge sérieux.

— 2. Die Bildung. Ce qui est digne de remarque, c'est que le poëte ne parle de la beauté de Dorothée qu'en la comparant à celle de son fiancé; en cela, dit Humboldt, le poëte suit l'ordre de la nature]; il ne craint pas en mettant la mâle stature de l'homme au premier rang, de froisser la futile galanterie d'une société raffinée.

Page 134 : 1. Ja... Ces plaisanteries un peu banales échappent aisément à l'hôtelier qui trouve, une fois de plus, l'occasion de parler de lui-même. C'est encore un trait ajouté au caractère du père. Ainsi tous les discours du poëme font voir de plus en plus la différence qu'il y a entre les personnages mis en scène ; le père, comme nous l'avons vu au second chant, comme nous le remarquons encore ici, devient quelquefois dur et obstiné.

Page 135 : 1. Das treffliche. L'épithète trefflich, si bien placée ici, est une première satisfaction donnée, par le poëte, lui-même, à l'amour-propre blessé de la noble jeune fille, le personnage le plus idéal du poëme.

— 2. Die Wange. Cet accusatif qui dépend du participe übergossen, est une tournure qui se rencontre moins souvent aujourd'hui que dans la langue d'autrefois. On peut l'expliquer en sous-entendant habend.

— 3. Des trefflichen Bürgers Dorothée affligée du discours de l'hô-

telier qu'elle prend pour de l'ironie, n'a garde cependant d'offenser le père de son bien-aimé; elle sait, au contraire, tout en se plaignant, caresser les faiblesses du vieillard, qu'elle a appris à connaître par la bouche de Hermann. Remarquez qu'elle accumule les épithètes laudatives: trefflich, gebildet, klug, gemäß den Personen.

Page 136 : 1. Gewiß macht, littéralement: rend certain... Le poëte parle du bien-être, de la sécurité que la fortune donne à ses élus.

— 2. Stillen Verdruß. Cette douleur contenue est plus touchante que les éclats violents d'une passion désordonnée. Le poëte ne veut pas de ces âmes impatientes, qui ne savent supporter ni le bien ni le mal d'une manière qui convient aux mortels.

Page 138 : 1. O! nie weiß. Dorothée a l'âme élevée et sensible, c'est un personnage épique chez qui la noblesse égale la sensibilité; elle pleure parce qu'elle est doublement blessée et dans sa dignité et dans son amour. L'humble service, auquel elle se soumet, n'a rien ôté à sa fierté. Peut-être, dit un critique éminent, la différence des conditions exerce-t-elle moins d'empire sur la femme que sur l'homme; un homme, descendu au rang que Dorothée accepte sans murmures, ne resterait pas digne de la poésie épique. Il paraîtrait du moins difficile de lui assigner, comme à Dorothée, le premier rang parmi les personnages d'un poëme épique.

Page 139 : 1. Ich dachte des Mädchens. Le verbe denken, comme nous l'avons dit, veut aujourd'hui le nom de la personne à qui l'on pense à l'accusatif avec la préposition an. Le génitif sans préposition est du style relevé. D'ailleurs le verbe denken, avec des acceptions différentes, peut être suivi de différentes prépositions; ainsi l'on dit an ou über Einen denken; an, über ou auf Etwas denken.

Page 142 : 1. Leidenschaftlich Geschrei. C'est une apposition à la manière du français; l'allemand emploie d'ordinaire l'article devant les mots qui forment apposition.

Page 144 : 1. Mein schüchterner Blick, er. Le pronom er employé par pléonasme, est une licence qui se rencontre plus souvent chez Gœthe que dans les autres poëtes allemands. Il est facile de sentir ce que le pronom ajoute de force et de sensibilité aux paroles de Hermann.

Page 146 : 1. Der goldenen Reifen. Le prêtre, ces anneaux, la présence des parents, d'un ami, cette union à la fois si simple et si élevée, font sur nous l'impression des scènes sublimes de la Bible ou d'Homère. Voilà, dit un commentateur de Gœthe, voilà comment il faut imiter l'antiquité

ou pour mieux parler, voilà comment il faut sentir et exprimer ses sentiments, quand on aspire à l'honneur d'être placé à côté des grands maîtres dont la gloire est consacrée par vingt et trente siècles.

Page 147 : 1. Laßt mich dieser Erinnerung. Ce souvenir si touchant forme encore un de ces moments d'arrêt du poëme épique que Gœthe appelle retardirende Motive, et qui sont, dit-il, de l'essence de la poésie épique. Homère sert encore de modèle en ce point, sans lequel tout poëme épique perd son caractère. Voici la lettre où Gœthe développe cette idée : Eine Haupteigenschaft des epischen Gedichtes ist, daß es immer vor und zurück geht, daher sind alle retardirende Motive episch. Es dürfen aber keine eigentliche Hindernisse sein, welche eigentlich ins Drama gehören. Sollte dieses Erforderniß des Retardirens, welches durch die beiden Homerischen Gedichte überschwenglich erfüllt wird, und welches auch in dem Plan des meinigen lag, wirklich wesentlich und nicht zu erlassen sein, so würden alle Plane, die gerade hin nach dem Ende zu schreiten, völlig zu verwerfen, oder als eine subordinirte Gattung anzusehn sein.

Page 148 : 1. Aus den alten heiligen Formen. Aucun historien, aucun poëte n'a fait de la Révolution un tableau plus vrai et plus beau. Chaque trait du poëte peint, d'une manière frappante, un des faits mémorables de ce grand bouleversement. Comparez aux actes révolutionnaires des expressions comme celles-ci : Grundgesetze lösen sich auf der festesten Staaten.... Es löst der Besitz sich los vom alten Besitzer, Freund von Freund, et puis : Gold und Silber chmilzt aus den alten heiligen Formen.

— 2. Umgebildet. L'auteur prévoyait bien qu'une nouvelle société, une ère nouvelle sortiraient de la tourmente qui agitait le monde. Rappelons ici que Gœthe fit la campagne de 1792 terminé par la bataille de Valmy. Au milieu du camp prussien, le jour même de la defaite des alliés, il sut apprécier ce grand événement avec toute l'impartialité et la pénétration d'un esprit supérieur. « Un monde nouveau commence aujourd'hui, » disait-il à un groupe d'officiers qui l'entouraient, en lui demandant ce qu'il pensait des suites de cette journée.

Page 149 : 1. Alles verlor ich. Dorothée a mis en pratique les sages conseils de ce noble jeune homme; elle a appris à souffrir quand elle était heureuse encore, et ces leçons sont les plus salutaires selon la belle pensée de Schiller : Wer besitzt, der lerne verlieren; Wer im Glück ist, der lerne den Schmerz, *Que celui qui possède apprenne à perdre; que celui qui est heureux apprenne la douleur.* Ainsi le poëte, en montrant au fond de la scène la grande révolution française, donne à ses personnages toute la grandeur épique, car il les mêle à la plus grande action des temps modernes.

Page 150 : 1. Denn der Mensch. Hermann, si timide, si respectueux, a pourtant un caractère énergique. Toutes les qualités de son cœur et de son esprit sont résumées dans ce discours, digne péroraison de ce beau poëme. Si nous comparons les pensées renfermées dans ces paroles à celles que Dorothée vient d'exprimer d'une façon si touchante, nous trouverons chez l'un et l'autre des jeunes époux les qualités les plus propres à fonder une belle et heureuse union. D'un côté la sagesse, la tendresse, l'élévation; de l'autre la force, l'activité, le courage et la droiture. Hermann et Dorothée représentent bien l'idéal de l'union conjugale si bien peinte dans les beaux vers de *la Cloche* de Schiller : Denn wo das Strenge mit dem Zarten, Wo Starkes sich und Mildes paarten, Da giebt es einen guten Klang.

Page 151 : 1. Weiber und Kinder. Schiller met les mêmes pensées, et souvent les mêmes expressions, dans la bouche de Stauffacher : Der Güter Höchstes dürfen wir vertheid'gen gegen Gewalt. Wir stehn vor unser Land, Wir stehn vor unsre Weiber, unsre Kinder. (*Guillaume Tell*, acte II, scène II).

— 2. Des Friedens. Parmi les nombreux jugements portés sur ce poëme nous citerons celui de Gervinus qui ne saurait être accusé de trop d'indulgence envers Gœthe. L'illustre critique signale avec la sagacité d'un esprit supérieur toute l'originalité, la force, la vérité, l'élévation de ce poëme qu'il ne craint pas de comparer aux plus belles productions de l'antique Grèce. Gœthe, dit-il, voulait composer une idylle, et son œuvre terminée, il fut étonné d'avoir fait un poëme épique; c'est une peinture où le poëte s'efface complètement, où nous voyons se développer une action d'une simplicité telle qu'on la peut comprendre sans effort, qu'elle semble appartenir aux premiers âges del'h umanité. L'auteur y retrouve toute sa spontanéité ; dans ce sujet si vif, si entraînant, il a su renfermer à tout jamais la tourmente politique qu'il avait ressentie avec son époque, et qui maintenant planait déjà pour lui dans les régions élevées de la poésie. Voici le passage de Gervinus : Bei Hermann und Dorothea war Göthe mehr seiner alten Sitte treu geblieben oder zu ihr zurückgekehrt. Das war ein Stoff, der rasch auszuführen war, und der in aller Lebendigkeit hervortreten mußte, da es sich hier um die politische Angelegenheit der Zeit handelte, die ihn Jahre lang gequält, doch aber jetzt das Leidenschaftlich-Aufregende verloren hatte; eine Angelegenheit, die er sich jetzt auf einen solchen entfernten Standpunkt gerückt hatte, daß er das ähnliche Ergebniß erwarten durfte, wie bei jenen italienischen Dramen, bei denen das Verhältniß ähnlich war. An diesem Gedichte schuf er mit der alten Bewußtlosigkeit : er hatte hier den kühnen Gedanken des Wetteifers mit Homer nicht im Sinne; es trieb ihn höchstens ein Wetteifer mit Vossens Louise, die er mit Beifall empfangen und vorzulesen geliebt hatte. Er ließ sich zu einer Idylle anregen, und als er vollen-

det hatte, fand Er und Andere zu seinem Erstaunen, daß unter seinen Händen die untergeordnete Gattung zu einer höheren, die Idylle zum Epos geworden war. Kein falscher Wetteifer mit der heroischen Epopöe, die nur in heroischen Zeitaltern wurzeln kann, kein falscher Entwurf einer historischen Epopöe, wie sie Schiller beabsichtigte, konnte Göthen bei dieser Entstehung seines Gedichtes irreleiten: es ward eine bürgerliche Epopöe, wie sie allein in der Zeit vorgeschrittener Kultur möglich ist; und doch eröffnet es, wie es das Epos will, in den Zeitbegebenheiten, auf deren große Momente die Handlung aufgezogen ist, einen weiten Hintergrund, und hebt so den an sich geringen Stoff über die gemeinen Verhältnisse weit hinaus. Dem Gehalt und Umfange nach war es nicht mehr möglich, ein Abbild homerischer Dichtung ohne Nachäfferei zu liefern; aber der Manier nach giebt es kein Gedicht, das dem Altvater aller Poesie so nahe trete, wie dieses, und wo griechische Form mit deutscher Natur so innig vermählt wäre. So ganz tritt hier der Dichter, alle Person verläugnend, zurück, so ganz genießen wir einer rein gegenständlichen Darstellung, und sehen im plastischen Umrisse Charaktere und Gestalten voll lebendiger Sinnlichkeit in einer fortschreitenden Handlung sich bewegen, so völlig athmen wir in der ruhigen und harmonischen antiken Dichtung, und sind so aller Zugabe der Wissenschaft oder der bewußten Kunst entzogen, daß der reine kindliche Sinn, der in Urzeiten das Epos ohne Kunstweisheit schafft, dieses Gedicht genießen und begreifen könnte, das einzige vielleicht, was die sämmtlichen neuern Jahrhunderte einem wiedererstandenen Griechen ohne Erklärung und ohne Verlegenheit bieten dürften.

Nous terminons ces notes par quelques mots d'une lettre de Schiller, qui sont, peut-être, le plus bel éloge qu'on ait jamais fait de Hermann et Dorothée : Schiller écrivait à Gœthe, le 20 octobre 1797 : Bœttiger, votre éditeur vient de m'adresser deux beaux exemplaires de Hermann. J'ai relu le poëme avec le même ravissement qu'autrefois; il est parfait, pathétique au suprême degré, beau, en un mot, tout ce qu'on peut appeler beau : Vor einigen Tagen schickte uns Böttiger zwei schöne Exemplare Ihres Hermanns, womit wir sehr erfreut wurden. Er ist also nunmehr in der Welt und wir wollen hören, wie sich die Stimme eines homerischen Rhapsoden in dieser neuen politisch-rhetorischen Welt ausnehmen wird. Ich habe das Gedicht nun wieder mit dem alten ungeschwächten Eindruck und mit neuer Bewegung gelesen; es ist schlechterdings vollkommen in seiner Gattung, es ist pathetisch mächtig und doch reizend im höchsten Grade, kurz es ist schön, was man sagen kann.

FIN

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

